

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Février 2012

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2012

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
------------------------------------	----

Actualités

Les Français dans la vie intellectuelle et scientifique en Russie au XIX ^e siècle (Françoise BARRY)	15
Le chinois aujourd'hui, un atout pour demain (Jean-Pierre DELBOS)	17
Historiographies d'ici, historiographies d'ailleurs (Nathalie KOUAMÉ)	21
Evliya ÇELEBI, voyageur ottoman du XVII ^e siècle, et l'Europe de son temps (Jean-Louis BACQUÉ GRAMMONT)	25
Festival des opéras traditionnels chinois à Paris (Jean-Marie FÉGLY).....	29
Visite des nouveaux locaux (Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT).....	31
Hommage à Pierre VÉRIN (Françoise MOREUX).....	33
Représentation de <i>Chitra</i> à l'Inalco (Claudine FRANÇOIS).....	35

Entrevue

François RICHARD (Françoise MOREUX)	39
---	----

Conférences

Quand les langues et la poésie rencontrent la musique (Michele TAUBER).....	47
La Bible d'Alexandrie et le Talmud (Yohanan LAMBERT).....	49

Histoire

SILVESTRE DE SACY et l'Académie impériale des Sciences (Margarita Fédorovna KHARTANOVITCH).....	77
Création à Pékin de l'opéra <i>Carmen</i> en chinois (Jean PÉRISSON).....	83

Littérature

À propos de dragons (Catherine MEUWESE et Françoise MOREUX)	101
---	-----

Recensions

<i>L'an prochain à Tbilissi</i>	105
<i>Les aveugles</i>	105
<i>Le cahier rouge</i>	106
<i>Les chevaux célestes</i>	107
<i>Clichés tibétains</i>	108
<i>Des chaussures pleines de vodka chaude</i>	109
<i>Chroniques de la révolution égyptienne</i>	110
<i>Les Coptes d'Égypte</i>	113
<i>Dictionnaire insolite du Maroc</i>	115
<i>Un diplomate engagé</i>	116
<i>Le dernier procès</i>	117
<i>L'émigration russe blanche</i>	119
<i>L'État inachevé</i>	121
<i>Des étoiles sombres dans le ciel</i>	123
<i>Les impurs</i>	124
<i>J'apprends l'hébreu</i>	125
<i>Journal (1918-1920)</i>	125
<i>Méthode de chinois</i>	126
<i>Les musulmans dans l'histoire de l'Europe moderne</i>	127
<i>Oasis du couchant</i>	131
<i>La question de Palestine</i>	132
<i>Sanctuaire du cœur</i>	133
<i>Survivre avec les loups</i>	133

In Memoriam

Élisabeth ALLÈS.....	137
----------------------	-----

Éditorial

La ronde des bulletins *Orients* a pris le rythme de la valse : trois temps, trois parutions annuelles dont nous parvenons à nourrir les différentes rubriques, afin de partager avec vous des moments importants, des informations à dispenser largement, parfois aussi des départs à déplorer...

Et sur cette piste de danse, nous sommes de plus en plus nombreux :

- plus nombreux dans l'équipe de rédaction et de relecture, celle-ci s'étoffe de personnes qui disent n'avoir pas beaucoup de temps disponible mais donnent leurs corrections par retour,
- plus nombreux dans l'équipe de « petites mains » pour envoyer le bulletin et tous les autres courriers au long de l'année.

Cela est très significatif, à notre sens, d'une appropriation totale par l'équipe du conseil d'administration de la mission de l'association, y compris dans ses tâches les moins « nobles ».

Nous tentons de rendre attrayante la lecture d'*Orients* qui, tout en comportant des textes de conférences ou des études spécifiques, n'est pas une publication scientifique. Non, ces pages variées et diverses veulent avant tout refléter la vie de l'association, ouvrir les fenêtres sur d'autres mondes et susciter l'intérêt des étudiants et celui de nos nombreux « amis ».

Les appréciations que nous recevons des lecteurs prouvent que cet objectif est atteint.

Nous sommes tellement pris par ce rythme soutenu, que nous en oublierions presque de nous rendre compte que ce bulletin nouvelle manière fêtera cette année son premier lustre ! Oui, cinq années que la mesure est battue : février, juin, octobre. C'est à la fois une satisfaction et une motivation pour continuer sur la lancée.

Nous vous donnons rendez-vous pour l'assemblée générale annuelle, la première qui se tiendra dans les fauteuils confortables de l'Auditorium de l'Inalco, rue des Grands-Moulins.

Cette réunion reste une occasion de rencontres et d'échanges à ne pas manquer !

À vous revoir, donc le 22 mars 2012 !

Françoise MOREUX, présidente
Yohanan LAMBERT, trésorier et responsable de la publication
Emmanuel de BRYE, secrétaire et premier relecteur

Les Français dans la vie intellectuelle et scientifique en Russie au XIX^e siècle

Colloque des 16 et 17 septembre 2011
à la Fondation SINGER-POLIGNAC, Paris

Une fois de plus, le Centre Roland MOUSNIER, CNRS, l'Université Paris-Sorbonne et l'Académie des Sciences de Russie ont su mettre leurs connaissances en commun pour faire revivre un phénomène oublié, la présence multiforme des Français en Russie depuis la campagne napoléonienne, jusqu'aux années précédant les premiers troubles révolutionnaires. Plus de vingt historiens, archivistes russes parfaitement francophones pour la plupart, ont rivalisé avec douze universitaires français dans l'évocation des milliers de précepteurs, journalistes, savants, ingénieurs, agronomes, artistes, hommes d'affaires, boutiquiers qui ont exercé leur activité à Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa, Irkoutsk, Saratov, dans l'Oural, en Crimée.

Dominique LIECHTENHAN, organisatrice de ce colloque, souligne comment une équipe franco-russe étudie les milliers de passeports archivés à Nantes, gisement fabuleux pour la recherche historique.

Qui partait en Russie à l'époque ?

Des polytechniciens mandatés par NAPOLÉON, des savants invités par l'Académie des Sciences russe (zoologues, physiciens, géologues), des enseignants sous la houlette des Jésuites ou invités par de grandes familles à titre personnel (les DEMIDOFF « oligarques » de l'Oural). Le relais maçonnique joue à plein. La langue n'est pas un obstacle : le français est la « langue des salons » et très vite, des grammaires et dictionnaires franco-russes sont édités. Les contes de PERRAULT sont traduits en russe par TOURGUENIEV, Jules VERNE aussi, des journaux français apparaissent notamment pour les expatriés, des librairies françaises reçoivent les nouveautés. Odessa, la ville structurée par le duc de RICHELIEU, est un petit Paris avec un théâtre, des boulangers, des modistes... Des mariages mixtes fondent des descendance qui vivront en Russie jusqu'en 1917... et au-delà.

Il faut savoir que l'entreprise Novaïa Zaria fut en fait créée par un couple mixte qui introduisit l'hygiène, donc le savon, à Moscou.

De même, les docks de Sébastopol, le pont suspendu d'Ekaterinbourg, la colonne d'Alexandre à Saint-Pétersbourg, sont l'œuvre de Français.

Le peintre Horace VERNET, BERLIOZ, SAINT SAËNS, Pauline VIARDOT sont invités par le tsar, ou des familles aristocratiques. Les frères LUMIÈRE et PATHÉ exercent leur talent à Saint-Pétersbourg et Moscou, y ouvrent des salles de cinéma. Sous l'influence d'Antoine-Isaac SYLVESTRE DE SACY, le fondateur de l'École des Langues Orientales, se développe l'école orientaliste de Saint-Pétersbourg.

Le XIX^e siècle ne fut pas aussi faste pour la présence française que le XVIII^e, rappela Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE : Nicolas 1^{er} préférait la Prusse, la philosophie allemande triomphait mais Alexandre II fut l'exception et une embellie se manifesta ensuite en 1894.

En France, Paul LEROY-BEAULIEU entraîna après lui des passionnés de Russie, facilitant les relations politiques et culturelles avec la Russie, cette partie de l'Europe.

Françoise BARRY

Le chinois aujourd'hui, un atout pour demain

Compte rendu de l'intervention de la présidente
Françoise MOREUX à l'Ensemble scolaire
Edmond MICHELET de Brive, le 8 novembre 2011

Présidente d'une association dont un des rôles est de promouvoir l'étude des langues orientales, et retraitée d'une profession en rapport direct avec la connaissance du chinois, Madame Françoise MOREUX a accepté l'invitation de l'ensemble scolaire Edmond MICHELET à venir le 8 novembre 2011 à Brive, parler du chinois aux élèves sinisants de cet établissement.

Brive n'a pourtant pas de lien particulier avec la Chine. Certes, comme un certain nombre de provinces françaises, la Corrèze a envoyé des missionnaires en Chine au XIX^e siècle, mais la ville est plus connue aujourd'hui pour son équipe de rugby, sa Foire du livre et son « marché » célébré dans la chanson de BRASSENS.

En réalité, Brive présente la particularité et l'avantage d'offrir aux jeunes un cours de chinois – contractualisé en 2009 – dans un ensemble scolaire de 2 000 élèves, établissement d'enseignement catholique sous contrat avec l'État. Cet ensemble scolaire Edmond MICHELET est même le seul de la région Limousin à proposer un cursus de chinois de la 6^{ème} à la 1^{ère} (et la Terminale l'an prochain). Le chef d'établissement, Monsieur François DAVID, convaincu que la Chine « peut nous apprendre quelque chose » a voulu, en lançant son projet, fournir aux jeunes un atout supplémentaire pour relever les défis qui se présenteront à eux.

Dans cette optique, il a considéré que la présidente de l'association des anciens de l'Inalco était la mieux à même d'apporter un supplément d'informations concrètes, du fait de sa position au point de rencontre des expériences vécues par les anciens élèves sinologues.

Madame Françoise MOREUX n'a pas hésité longtemps à accepter l'invitation. Sa mission a consisté tout d'abord à s'adresser aux élèves les plus avancés, ceux de la classe de première. Peu nombreux car ce sont les pionniers de la 1^{ère} « promotion », mais très motivés, ils arrivent au moment de leurs études où ils s'interrogent sur la poursuite du chinois après le bac ou plutôt sur la meilleure façon de valoriser les années d'apprentissage de

cette langue avec leur professeur, Madame ZHANG Huiya. Leurs questions ont porté sur cet aspect particulier – très important – de l'étude du chinois.

Madame Françoise MOREUX est intervenue ensuite devant tous les élèves sinisants (ils sont en tout 80) et plus spécialement les élèves des classes de troisième, seconde et première, auxquels s'étaient joints leurs parents, des professeurs et des amis intéressés. Elle a centré son exposé sur deux questions majeures : pourquoi apprendre le chinois aujourd'hui ; et pourquoi l'apprendre à l'école.

Pourquoi le chinois ? – Parce qu'il dérange les certitudes et parce que, en échange, il donne une ouverture d'esprit... indispensable dans le monde actuel, complexe et multiple. À titre d'exemple, Madame Françoise MOREUX a rappelé « la passion irréprouvable » qu'elle avait éprouvée en découvrant les caractères chinois ; ainsi que les circonstances de son engagement à Air France, parce qu'elle parlait couramment le chinois et que, parmi plusieurs candidats, elle se distinguait par son ouverture d'esprit et sa curiosité, acquises par l'étude d'une langue lointaine.

Pourquoi le chinois à l'école ? - Bien sûr parce que, à ce stade de la vie, la mémorisation est durable, voire définitive, alors que l'étude du chinois nécessite, précisément, un effort de mémoire très important. L'autre raison c'est la place que l'école accorde à l'environnement de l'enseignement de la langue : la connaissance de la langue n'est pas suffisante, elle doit être complétée par un approfondissement de la culture : histoire, géographie, art, société...

Quand Madame Françoise MOREUX a fait allusion au voyage scolaire que 22 élèves vont entreprendre à Yinchuan (au Ningxia), en avril 2012, ses propos auront certainement levé les dernières réticences chez les parents : « ce voyage sera capital pour donner corps à ce que les élèves apprennent en cours... »

Venant à la fin de son intervention, la question des débouchés était le moment attendu. Au stade où en sont les élèves du collège et du lycée, elle n'est pas primordiale mais elle taraude. En guise de réponse-massue, Madame Françoise MOREUX a sorti de sa serviette un impressionnant « annuaire des entreprises françaises installées en Chine ». Le poids et l'épaisseur du volume ne sont pas un argument déterminant mais cela peut, en tout cas, nourrir des espoirs ! Travailler en Chine, pour la Chine, avec la Chine n'est pas une illusion.

Telle a été la conclusion de la présidente de l'association des anciens de l'Inalco : « la situation actuelle où l'on ne cesse de nous dire que notre

économie européenne est tributaire de la Chine devrait nous convaincre que l'étude du chinois est plus que jamais d'actualité. »

Quand la conviction de l'invitant et celle de l'invitée se rejoignent, on peut dire, sans risque de se tromper, que la rencontre a été réussie.

Jean-Paul DELBOS

Diplômé de chinois en 1980

Coordinateur bénévole du cursus de chinois
à l'ensemble scolaire Edmond MICHELET de Brive

Historiographies d'ici, Historiographies d'ailleurs Un projet scientifique de l'Inalco

Puisqu'ici, en Occident, nous avons désormais tous le sentiment d'être entrés dans une ère de « mondialisation » au point que certains définissent ce phénomène comme étant « le propre de l'homme, animal doué pour l'échange et la circulation planétaire » chacun pourra sans doute comprendre la nécessité d'entreprendre un projet tel que celui des « Historiographies d'ici, Historiographies d'ailleurs » (HIHA), qui entend penser la question de l'écriture de l'histoire dans une perspective résolument mondiale, connectée et comparatiste.

Ce n'est pas un hasard si ce projet est né il y a maintenant deux ans au sein de l'Inalco. En effet, d'une part, l'esprit qui l'anime est conforme à la vocation humaniste et mondialisante de notre institution. D'autre part, il témoigne des nouvelles trajectoires vers lesquelles l'Inalco s'engage depuis ces dernières années, notamment pour renforcer sa place dans la recherche hexagonale et internationale en sciences humaines et sociales. En l'occurrence, ce projet constitue l'une des principales activités scientifiques de la nouvelle équipe d'accueil doctoral « Histoire, Sociétés et Territoires du monde » (HSTM EA4511), qui rassemble des enseignants-chercheurs et des doctorants représentant tous les continents et les principales disciplines en SHS. C'est ainsi que les HIHA peuvent s'enorgueillir de relier ensemble le passé, le présent et une partie du futur de l'Inalco.

À ce titre, les cycles annuels de conférences HIHA qui sont organisés depuis 2010 (en partenariat avec le laboratoire SEDET de l'Université Paris-Diderot) autour du thème des historiographies mondiales, s'adressent en priorité à toutes les personnes, étudiants, enseignants-chercheurs, personnels administratifs et techniques, qui hier et d'aujourd'hui, à un moment donné de leur histoire, et selon diverses modalités, ont animé l'Inalco. Tous les membres de l'équipe HSTM souhaitent vivement que ces conférences soient une occasion supplémentaire de faire se rencontrer nos diverses générations et composantes de « Languezoïstes ». Une partie

des communications aura lieu cette année « hors-mur » ; mais dès l'année prochaine elles auront lieu principalement dans notre nouveau bâtiment des Grands Moulins. Quel que soit le lieu, je serais enchantée d'y retrouver les Anciens et de faire connaissance avec les Nouveaux. Une autre façon de « faire de l'histoire » !

Nathalie KOUAMÉ
Responsable du projet HIHA

Programme des conférences (hiver-printemps 2012)

Jeudi 26 janvier 2012 de 17h30 à 19h30, dans la Salle de lecture Jacques KERCHACHE du Musée du quai Branly

- « Japon : La naissance de l'histoire de l'art au Pays du Soleil Levant, XVII^e – XIX^e siècles », par Timon SCREECH, professeur à la SOAS, Université de Londres.

Jeudi 22 février 2012 de 17h30 à 19h30, dans la Salle des Thèses de l'Université Paris VII, Immeuble Montréal (métro Olympiades)

- « Sri Lanka : Écriture et usages de l'histoire de l'Antiquité à nos jours », par Éric MEYER, Professeur émérite à l'Inalco.

Jeudi 22 mars 2012 de 17h30 à 19h30 à l'Inalco

- « Madagascar : L'histoire de Madagascar par des Malgaches, première moitié du XX^e siècle », par Faranirina RAJAONAH, professeur à l'Université Paris-Diderot, SEDET.

Jeudi 29 mars 2012 de 17h30 à 19h30 dans la salle de cinéma du musée du quai Branly

- « Empire byzantin : Lire les signes célestes à Byzance, Histoire et religion », par Béatrice CASEAU, maître de conférences à l'Université Paris-Sorbonne IV.

Jeudi 12 avril 2012 de 17h30 à 19h30 à l'Inalco

- « Empire ottoman : L'historiographie ottomane et l'Europe XVI^e –XIX^e siècle », par Faruk BİLİCİ, professeur à l'Inalco.

Jeudi 3 mai 2012 de 17h30 à 19h30 à l'Inalco

- « Vietnam : De l'utilité à la trahison : Historiographie et légitimité dans le Traité sur l'An Nam (1335) de Lê Trac », par Emmanuel POISSON, professeur à l'Université Paris-Diderot.

Jeudi 10 mai 2012 de 17h30 à 19h30 dans la salle de cinéma du musée du quai Branly

- « Inde : 1982-2012 : Pour une relecture des *subaltern studies* indiennes », par Jacques POUCHÉPADASS, directeur de recherche au CNRS et Directeur d'études émérite à l'EHESS.

Pour plus d'informations sur la teneur scientifique du projet, voir :

<http://www.inalco.fr/recherche>

<http://www.sedet.univ-paris-diderot.fr>

<http://www.quaibrantly.fr>

Evliya ÇELEBI, voyageur ottoman du XVII^e siècle, et l'Europe de son temps

L'une des particularités de ce colloque international est d'être le premier du genre qui s'est tenu, le 14 et le 15 novembre 2011 dans les nouveaux locaux de l'Institut national des langues et civilisations orientales, plus précisément dans le grand auditorium.

Pour beaucoup, le nom d'Evliya ÇELEBI (1611-1684) n'est pas inconnu. Dans une aire culturelle et à une époque où le goût des voyages n'était guère répandu, ce personnage fait doublement figure d'exception. En effet, il sillonna durant quatre décennies les routes de l'Empire ottoman et beaucoup d'autres au-delà (Hongrie, Autriche, principautés roumaines, Ukraine, Crimée, Caucase, Iran occidental, etc.). D'autre part, il en laissa une relation en dix épais volumes, enfin édités à Istanbul au cours des dernières années selon les règles de l'art et sur la base des manuscrits les plus fiables.

Fils d'un joaillier du palais impérial, Evliya était issu d'une famille aisée et qui disposait d'alliances puissantes. Par exemple, son oncle Melek AHMED PACHA devint grand-vizir et gendre impérial. C'est d'ailleurs aux côtés de ces hauts fonctionnaires ou de leurs représentants que se déroula la longue série de ses voyages. Si, dans sa relation, on voit des descriptions précises assorties de données qui le sont souvent tout autant, côtoyer des anecdotes invraisemblables, allant de l'aimable plaisanterie au graveleux intégral, il faut y voir le double reflet de sa fonction. Celle de *nedim*, qui était la sienne, n'a pas d'équivalent dans notre monde occidental. Il s'agit d'un compagnon des princes et des hauts personnages censé répondre à toute question sur la population ou l'histoire d'un lieu, mais aussi de distraire son maître et le cercle de ses commensaux par des histoires extraordinaires. Doué d'une imagination non moins extraordinaire, Evliya excellait dans ce dernier domaine. En fait, c'est surtout cela qu'on a longtemps retenu de sa relation, alors qu'ailleurs, celle-ci constitue tout aussi souvent un document de premier ordre sur la société, les institutions, les pays et les monuments visités. Le premier volume, par exemple, est entièrement consacré à Istanbul

et apparaît comme une source exceptionnellement riche, dont on reconnaît enfin l'importance. En effet, à l'ombre de ses puissants protecteurs, Evliya avait aisément accès à des sources officielles qui demeuraient hors de la portée des voyageurs européens. Il est d'ailleurs fort intéressant de comparer les descriptions des mêmes endroits que donnent ceux-ci et celui-là.

Des États-Unis au Japon en passant par l'Europe et la Turquie, la récente édition de la relation d'Evliya que nous évoquions plus haut stimulait déjà de manière spectaculaire les études sur cette œuvre et son auteur. L'année 2011, qui marque le quatrième centenaire de la naissance de ce dernier, n'a fait qu'amplifier le phénomène. Au cours des huit mois précédant le colloque dont il est ici question, nous avons déjà pris part à trois rencontres en Turquie sur le même sujet. Dans de telles conditions celui de l'Inalco devait naturellement revêtir un lustre équivalent, tant du point de vue des patronages que de celui du contenu scientifique. Quant aux premiers, on y voyait rassemblés ceux de l'UNESCO (grâce à Monsieur l'ambassadeur Gürçan TÜRKÖĞLU, représentant permanent de la Turquie) et de l'Institut de Recherche sur les Civilisations de l'Université de Bahçeşehir à Istanbul (grâce à son directeur, le Professeur Bekir KARLIĞA). Naturellement il convient de rappeler que nous étions les hôtes de l'Inalco et de son président, Monsieur Jacques LEGRAND, qui nous a chaleureusement accueillis. L'ensemble de l'opération a été organisé de main de maître par Faruk BİLİCİ, professeur à l'Inalco. Quant à l'aspect scientifique, quinze spécialistes parmi les plus éminents et parfois venus de très loin (quatre de Turquie, quatre de France, trois d'Autriche, deux des États-Unis, un d'Italie et un de Roumanie) se sont succédé pour présenter des communications d'une réelle nouveauté et dont l'ensemble doit être publié :

Edith Gulçin AMBROS, Université de Vienne, « Langage reflétant une différence culturelle : le cas du porc / sanglier (*domuz / hunzîr*) dans le *Seyâhat-nâme* d'Evliyâ ÇELEBİ. »

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, Directeur de recherche émérite, CNRS, Paris, « Corne ducale et Sainte-Chaussette selon Evliya ÇELEBİ ».

Michele BERNARDINI, Istituto Universitario Orientale, Naples « Pratique médicale et hôpitaux européens dans le *Seyâhatnâme* d'Evliyâ ÇELEBİ ».

Faruk BİLİCİ, Professeur à l'Inalco, « Le Danube dans le Livre de voyages d'Evliya ÇELEBİ ».

Joëlle DALEGRE, Inalco, « La Grèce continentale chez Evliya ÇELEBİ : de la Thrace à l'Attique. »

- Robert DANKOFF, Professeur émérite, Université de Chicago, “Did Evliya ÇELEBI ‘fall in love’ with the Europeans?”
- Mehmet KALPAKLI, Université de Bilkent, Ankara, “Ottoman Intellectual Networks in the 17th Century According to Evliya ÇELEBI’S Seyahatname”.
- Hakan KARATEKE, Université de Chicago, “Evliya ÇELEBI on Judaism and Jews”.
- Yeliz ÖZAY, Universités Gazi et Bilkent, Ankara, “Evliya ÇELEBI’S Strange and Wondrous Europe”.
- Nicolas PITSOS, Inalco, « La ville d’Athènes dans les mémoires de voyage d’Evliya ÇELEBI et de Jacob SPON : représentations croisées de l’Ailleurs. »
- Anca POPESCU, Institut Iorga, Bucarest, « Evliya ÇELEBI et la Dobroudja ».
- Gisela PROHAZKA-EISL, Université de Vienne, “Ibrahim and the White Cow. Guild Patrons in Evliya’s Seyahatname.”
- Claudia RÖMER, Université de Vienne, « La langue européenne nommée *Talyan* chez Evliya ÇELEBI et ailleurs ».
- Nuran TEZCAN, Université de Bilkent, Ankara, « Evliya ÇELEBI’nin «Freng-pesend» Resim Tutkusu » [La légende de l’image *Freng-pesend* chez Evliya ÇELEBI].
- Semih TEZCAN, Université de Bilkent, Ankara, « Kızılelma Viyana - Bir Umidin Sönüşü » [Vienne - Pomme Rouge. L’extinction d’un espoir].

Jean-Louis BACQUÉ GRAMMONT

Festival 2012 des opéras traditionnels chinois à Paris

La cinquième édition du festival des opéras traditionnels chinois s'est tenue à Paris du 29 novembre au 4 décembre 2011 à Paris en collaboration avec le théâtre Le Monfort.

Cette manifestation, organisée depuis 2003 tous les deux ans par le Centre culturel de Chine à Paris, permet au public de découvrir la variété et l'excellence de genres théâtraux et de troupes venant de différentes régions chinoises.

Un jury français composé de sinologues et de spécialistes ou d'amateurs de théâtre récompense à l'issue du festival les meilleurs artistes.

Cette année, cinq spectacles étaient présentés pour une unique représentation.

La troupe d'opéra Yue de Shanghai a joué *Le récit du Pavillon de l'Ouest* (Xixiang ji).

La particularité du théâtre Yue, apparu à Shanghai au début du ^{xx}e siècle, est d'être joué uniquement par des femmes et le répertoire comprend surtout des histoires d'amour.

Pièce de l'époque Yuan, elle conte l'impossible amour du lettré ZHANG Gong et de la belle Cui Yingying.

Dans la seconde soirée, était présentée une pièce d'opéra Wu de la région de Jinhua dans la province du Zhejiang *Mu Guiying*, nom de la jeune femme héroïque qui sous les Song brisera l'encerclement des rangs ennemis Liao et épousera YANG Zhongbao, le général de l'empereur. Dans ce spectacle, on peut apprécier le style des pièces militaires, les couleurs et l'éclat des armures et des coiffes ainsi que les actions acrobatiques et les combats. Mu Guiying représente depuis toujours en Chine l'image de la guerrière héroïque.

Le troisième soir, était donné un opéra de style Qinqiang du Shaanxi, dans le nord-ouest de la Chine. C'est un style musical plus populaire dont l'un des instruments d'accompagnement est le *bangzi* (deux morceaux de bois qui entrechoqués donnent le rythme) et dont dérive l'autre nom de ce style célèbre : le Bangzi.

Composée de très jeunes artistes, la troupe qui a présenté *Les généraux femmes de la famille YANG* (YANG men nujiang) a pu exprimer toute sa maîtrise de l'art gestuel et des danses acrobatiques.

Au cours du banquet prévu pour célébrer l'anniversaire du grand général de l'empereur, on apprend sa mort au combat et ce sont les femmes de la famille YANG qui, en armes, vont conduire les troupes et anéantir l'ennemi envahisseur.

En juin 2008, cette troupe a participé aux activités culturelles des Jeux Olympiques de Pékin.

La quatrième représentation a accueilli la troupe Lisheng de théâtre Puxian de la province du Fujian. Un des quatre grands styles du théâtre du sud, possédant un riche répertoire de pièces traditionnelles. *Le récit du Lapin blanc* (Baituji) raconte l'histoire d'un frère qui, sous l'influence de son épouse, une mégère sans cœur, maltraite sa sœur Sanniang à tel point que son mari LIU Zhiyuan s'enfuit et s'engage dans l'armée. Enceinte, durement maltraitée, elle accouchera dans le froid et la solitude; son nouveau-né, confié à un bon voisin, retrouvera son père et deviendra un courageux officier. Il découvrira, en chassant le lapin blanc, l'existence de sa mère et la famille sera réunifiée, après avoir châtié le couple malfaisant.

La dernière soirée était dédiée au Chuanju qui est apparu sous l'ère Jiaqing des Ming. La troupe venue de Chengdu au Sichuan a présenté la pièce *Le récit du prunus rouge* (Hongmeiji). La caractéristique de ce style est d'inclure dans l'orchestre des voix *a cappella* qui parfois chantent à la place des acteurs ou actrices.

À la fin de la dynastie Song, le puissant ministre JIA Sidao, entouré de concubines, jette son dévolu sur la beauté de LI Huiniang. Réticente, elle croise un jeune lettré PEI Yu dont elle tombe amoureuse. Le tyran, ayant surpris une allusion passionnée, s'emporte de jalousie et tue la jeune concubine. Le lettré sera injustement emprisonné et le fantôme de LI Huiniang reviendra le sauver.

Le grand prix de Seine a récompensé la performance de cette troupe, qui a donné à l'occasion de la cérémonie de remise des prix, quelques courts extraits de son art et de son talent, notamment la technique éblouissante du changement de visage, propre à l'opéra Chuan.

Rendez-vous pour la sixième édition en novembre 2013.

Jean-Marie FÉGLY
Diplômé de chinois en 1977
Membre du jury du festival

Visite des nouveaux locaux de l'Inalco le 6 décembre 2011

C'est un véritable voyage à travers le temps qui s'effectue depuis la mythique rue de Lille et son hôtel particulier du faubourg Saint-Germain au nouveau quartier de la Bibliothèque nationale François MITTERRAND d'architecture contemporaine, avec ses nouvelles lignes de métro (n°14) et de RER (C).

Ancré comme un grand paquebot à l'angle de la rue Cantagrel et de la rue des Grands Moulins, le bâtiment de l'Inalco, formé de deux cubes en briques très design, s'élève sobrement entouré encore de matériels de travaux publics.

L'entrée, nous la devinons de loin grâce au mouvement perpétuel de va-et-vient et à la présence de petits groupes d'étudiants bavardant des deux côtés de la rue (il est vrai qu'il y a plus de 9 000 inscrits)... Tout est clair et fonctionnel.

La facilité d'accès sur le papier ne se vérifie pas forcément sur le terrain car si les premiers visiteurs du jour étaient arrivés très à l'avance, d'autres ont erré dans le quartier de longues minutes avant de trouver ce nouvel Inalco, faute d'une signalisation publique que la Ville de Paris ne semble pas avoir encore jugée utile d'installer !

Le 6 décembre, grâce à la proposition de l'Association, la vingtaine de visiteurs que nous étions a été accueillie par Magali GODIN, du service de la communication de l'Inalco, rez-de-chaussée où se trouvent le hall d'accueil, l'entrée de la bibliothèque (Bulac) et la batterie des ascenseurs. Nous commençons la visite par le très névralgique palier du 2^{ème} étage, entrée proprement dite de l'Inalco, avec tous les panneaux d'affichages et surtout le guichet unique où les étudiants obtiennent tous les renseignements dont ils ont besoin.

Entre ces deux niveaux, c'est-à-dire à mi-chemin des deux grandes volées du large escalier, on a pu apercevoir (au premier étage) la cafeteria aux baies vitrées donnant sur un balcon agrémenté de chaises aux couleurs acidulées.

L'établissement est scindé en deux parties desservies par des escaliers indépendants :

- l'une, de cinq étages différenciés par leurs couleurs, dédiés aux étudiants, avec quatre amphis, une multitude de salles de cours et de petits bureaux, et une salle audiovisuelle dernier cri aux étages supérieurs
- l'autre, de trois étages (côté rue du Chevaleret), réservée à l'administration et à tous les services techniques.

Le point commun avec l'édifice de la rue de Lille est la diversité des personnes croisées, diversité des origines et des âges, la potentialité des échanges en tous genres... Comme me l'a confié la responsable des relations internationales : « Quel bonheur de pouvoir enfin se rencontrer après ces quarante années de dispersion à travers Paris et sa banlieue ! ».

Un dossier de présentation du PRES Sorbonne – Paris Cité et de l'Inalco a été remis à chacun des visiteurs et pour lequel le service Communication a donné son agrément pour une diffusion à tous les adhérents de l'Association, à l'occasion de l'appel à cotisation de début d'année 2012.

Hélène SEKUTOWICZ-LE BRIGANT

Journée d'études dédiée à la mémoire du Professeur Pierre VÉRIN

Le 9 décembre, dans l'Amphithéâtre 3 de l'Inalco s'est tenue une journée d'études intitulée : « Les nouvelles découvertes archéologiques du sud-ouest de l'océan indien »

Organisée par le CROIMA (Centre de Recherche sur l'Océan Indien occidental et le monde austronésien), cette journée était dédiée à celui qui a donné à ces études leur vraie place : le professeur Pierre VÉRIN¹.

Pendant 46 ans, Pierre VÉRIN a occupé des postes de recherche (Orstom Office de la recherche scientifique et technique outre-mer), d'enseignement supérieur (Université de Madagascar, des Antilles et Inalco) et de gestion diplomatique (conseiller et chef de mission) ou universitaire (directeur d'UER, Vice-président de l'Inalco et président de l'Université française du Pacifique)

Le matin, le président de l'Inalco Jacques LEGRAND a ouvert cette journée par une allocution en présence de deux des enfants du Professeur VÉRIN.

Puis se sont succédé différents exposés :

- Historique des recherches effectuées et leur évolution par Jean-Aimé RAKOTOARISOA
- État actuel des travaux archéologiques – nouvelles orientations de la recherche par Rafolo ANDRIANAIVOARIVONY et Chantal RADIMILAHY
- La toponymie comme indicateur du peuplement de Madagascar par Guida SCHREURS
- Le peuplement de Madagascar au travers des analyses ADN mitochondriales par Harilanto RAZAFINDRAZAKA et Eric CRUBEZY
- Les résultats partiels du Projet MAGE (Madagascar Génétique), enquêtes 2010-2011 par Thierry LETELLIER et Denis PIERRON
- Subfossiles et environnements passés du Nord-Ouest de Madagascar, approche paléanthropologique par Dominique GROMMERY

1. Voir *Orients* d'octobre 2010 l'article écrit par Claude ALLIBERT dans la rubrique *In memoriam*.

- Archéologie de l'Île de Tromelin : la culture matérielle des esclaves oubliés par Bako RASOARIFETRA et Chantal RADIMILAHY

Après une pause-déjeuner dans une des salles de l'Inalco, l'après-midi a été consacré à des discussions générales visant à dégager une approche commune des priorités pour les prochaines années.

Après la clôture des travaux, tous les intervenants et la famille se sont retrouvés à la chapelle Notre-Dame de la Sagesse pour une messe à la mémoire de Pierre VÉRIN.

À l'invitation du CROIMA, l'association des anciens élèves était présente en la personne de sa présidente.

Narivelo RAJAONARIMANANA
Professeur de Malgache à l'Inalco
Directeur du CROIMA

Représentation de *Chitra* à l'Inalco

La saison théâtrale à l'Inalco s'est ouverte dans la soirée du vendredi 9 décembre par la représentation en français de de *Chitra*, pièce de théâtre de Rabîndranâth THÂKUR, dit TAGORE. Ce spectacle, organisé par l'Association Weast¹, des étudiants d'Asie du Sud, se voulait un hommage au célèbre écrivain, poète et dramaturge dont 2011 est le 150^{ème} anniversaire de la naissance.

Chitra, le personnage principal de la pièce éponyme, est une princesse qui fut élevée comme un garçon et fut rejetée par l'homme qu'elle aime. Elle formule auprès des dieux le souhait de devenir une belle jeune femme. Les pièces de théâtre de TAGORE, tout en s'inspirant de sujets simples en apparence, mêlent étroitement courant lyrique et émotionnel, elles cherchent à articuler le jeu des sentiments et non de l'action.

Le programme se composait comme suit :

- introduction de la pièce et de son auteur
- lecture d'un poème de Tagore en bengali, puis en français
- danse traditionnelle indienne
- pâtisseries, boissons et apéritifs indiens vendus à l'entr'acte
- représentation de l'œuvre *Chitra*
- danse Bollywood
- danse finale regroupant tous les acteurs

Les acteurs principaux étaient pour la plupart, des étudiants de l'Inalco. Souvent amateurs, ils ont fait preuve d'une grande maîtrise, bien qu'ils aient disposé de peu de temps, pour assimiler leurs textes. D'autres rôles étaient tenus par des amis ou de la famille (notamment les danseuses Bollywood).

Nous avons accueilli une soixantaine de personnes qui ont beaucoup apprécié le spectacle. Celui-ci, malgré un temps limité pour la préparation

1. Contraction de West & East.

et des moyens modestes à notre disposition, a connu un grand succès auprès des élèves comme des professeurs.

L'association Weast, qui existe depuis déjà deux ans, organise des karaokés Bollywood, ainsi que des cours mensuels de danse Bollywood.

Au cours de l'année scolaire dernière, tous les membres de l'association sont allés dans un restaurant indien et ont visité un temple sikh, ainsi que la plus grande mosquée d'Europe à Évry.

Enfin, Weast remercie les acteurs, l'Inalco (la COVE) et toutes les personnes qui nous ont aidés durant tout le projet.

Claudine FRANÇOIS
Présidente de Weast

Le grand événement de l'année 2011 qu'est le regroupement de l'Inalco en un seul lieu est indissociable de la mise en route effective de la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations (Bulac) dans l'édifice commun de la rue des Grands Moulins.

À l'occasion de l'ouverture de cette prodigieuse réalisation, il m'a semblé intéressant de rencontrer le directeur scientifique de la Bulac : Monsieur Francis Richard, qui entre autres caractéristiques, est un ancien élève de l'Inalco, membre actif, puis honoraire de notre association.

Françoise MOREUX

Entrevue avec Monsieur Francis RICHARD

Orients (FM) :

Ma première question sera celle concernant vos études à l'Inalco : quelle(s) langue(s) y avez-vous étudiée(s) ? Et en quelles années ?

Francis Richard :

J'ai étudié le persan de 1966 à 1970 puis l'arabe littéral à partir de 1971, après mon séjour d'un an comme boursier à l'Université de Téhéran (1970-71).

Orients (FM) :

Quelles ont été les raisons d'un tel choix ?

Francis Richard :

Au départ, c'est la fascination pour les miniatures persanes (une fascination que j'éprouve toujours) et un vif intérêt pour la linguistique indo-européenne qui m'ont poussé à apprendre le persan, en même temps que je faisais des études de lettres classiques.

Ensuite, il me semblait impensable de ne pas connaître l'arabe, surtout pour aborder la littérature persane classique ou lire les textes historiques.

Orientis (FM) :

Quels sont vos souvenirs les plus marquants dans notre établissement ?

Francis Richard :

Le souvenir que je conserve, c'est l'ambiance de la rue de Lille, avec la statue de SYLVESTRE DE SACY, les cours de Gilbert LAZARD en salle 7, les cours de Jean DRESCH ou de Marcel COLOMBE, l'ancienne salle de la bibliothèque avec ses boiseries. J'ai connu l'avant-1968 avec son folklore rue de Lille, puis, en étudiant l'arabe, les cours délocalisés.

Orientis (FM) :

Que gardez-vous en mémoire des personnes, enseignants, étudiants rencontrés alors ?

Francis Richard :

Ce qui m'a le plus touché, c'est l'extrême variété des étudiants. Le fait qu'ils étaient de statuts et d'âges très différents : des bacheliers, des militaires, des juristes, des futurs diplomates ou des femmes au foyer. Tous confrontés à un apprentissage dont la mise en œuvre différait des études scolaires ou universitaires.

Le plus étonnant, c'est d'en avoir retrouvé la plupart par la suite, quelquefois très longtemps après.

Orientis (FM) :

Quel rôle ont joué vos études dans votre parcours professionnel ?

Francis Richard :

Essentiel, bien évidemment ! Mes études ont déterminé ma carrière professionnelle. J'ai eu la chance de m'occuper dès le début, en 1974, des manuscrits persans de la BN (Bibliothèque nationale).

Puis de 2003 à 2006 des Arts de l'Islam au Louvre. Enfin, d'avoir la chance d'être associé à l'équipe Bulac depuis 2006...

Orientis (FM) :

Peut-être pourriez-vous nous parler précisément de cette grande aventure qu'a été la constitution de la Bulac ? J'imagine que vous avez beaucoup à nous dire, à nous apprendre...

Francis Richard :

De fait, la Bulac (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations) – qui a un statut de GIP (Groupement d'intérêt public) jusqu'en 2013 – n'est pas seulement la bibliothèque de l'Inalco, mais regroupe diverses

bibliothèques participant toutes à un même projet au service de la recherche et de l'enseignement :

- au premier chef l'ancienne Bibliothèque interuniversitaire des langues orientales – du 4 rue de Lille – qui apporte le cœur historique des collections avec le fonds des Jeunes de Langues, et qui est l'apport le plus important.
- Mais aussi (liste non limitative) :
- de riches fonds slaves venant du Centre d'études slaves de la rue Michelet,
- le fonds russe de la Sorbonne,
- la Bibliothèque de turcologie Jean DENY,
- la bibliothèque James DARMESTERTER de l'Institut d'études iraniennes,
- la bibliothèque indienne Jules BLOCH,
- des fonds venant du Centre d'études coréennes, du centre d'études chinoises ou du centre d'études japonaises de l'EHESS, de l'École française d'Extrême-Orient,
- des fonds coréens ou vietnamiens venant de Paris VII,
- les fonds de géographie du SEDET (Sociétés en développement études transdisciplinaires - Paris VII) et quelques autres collections dont certaines sont mises en dépôt tandis que d'autres ont été données pour enrichir nos collections.

L'un des objectifs de la Bulac est aussi de travailler en réseau avec les bibliothèques partenaires du projet, ou de même profil documentaire, avec lesquelles nous avons signé des conventions de collaboration (avec la BnF par exemple).

Cela nous a amenés à mettre en œuvre un catalogue informatisé bi-écriture, commun aux membres du GIP (Groupement d'intérêt public) ; sa réalisation est très avancée ; la conversion des anciens fichiers sur papier, pour le cyrillique, est terminée ; pour le chinois, l'arabe ou le japonais, elle est encore en cours.

Oriens (FM) :

Revenons un peu sur l'acquisition des ouvrages qui constituent cette bibliothèque du ^{xx}e siècle. Dans quelle mesure des dons peuvent-ils être envisagés ?

Francis Richard :

De nombreux dons nous sont proposés. Notre acceptation de ceux-ci est tributaire de la qualité et de l'état des ouvrages concernés.

Oriens (FM) :

Vous savez que notre association a lancé, auprès des anciens élèves, une campagne de collecte de livres en rapport avec ce qui est enseigné à l'Inalco. J'ai avec moi 132 fiches qui nous ont été adressées, recensant des ouvrages divers, en plusieurs langues. Je vous les remets ce jour officiellement afin que vous en preniez connaissance et nous disiez si certains de ces livres ou revues pourront un jour prochain prendre place dans vos rayons.

Dans le cas où ils seraient refusés par la Bulac, ces documents seront proposés aux étudiants après avoir avisé leurs enseignants.

Francis Richard :

Je vous remercie très chaleureusement et vous promets d'étudier ces fiches dès que possible.

Oriens (FM) :

Nous sommes devant l'entrée de ce nouveau temple à plusieurs étages, bénéficiant de beaux espaces (que l'on aperçoit même depuis la rue). Pourriez-vous nous donner quelques chiffres ?

Francis Richard :

Rue des Grands-Moulins, la Bulac a 5 étages au total : 3 pour les salles de lecture, avec 200 000 livres dans les rayons et 2 pour les magasins, avec plus d'un million et demi d'ouvrages conservés.

Le classement est d'abord géographique : langue, pays, puis thématique. Le rez-de-chaussée est plus spécialement destiné aux étudiants de licence, le rez-de-jardin aux étudiants avancés et chercheurs.

La Bulac se doit d'être d'abord une bibliothèque au service des étudiants et des chercheurs, mais s'adresse aussi à tout public intéressé par ses fonds sur les langues et les civilisations.

Orients (FM) :

Ah ! Vous me rassurez ! La rumeur laissait entendre que l'accès à cette nouvelle bibliothèque était réservé et que les anciens élèves ne pourraient en bénéficier...

Francis Richard :

C'est exactement le contraire : le but est de satisfaire aussi les personnes extérieures à notre établissement et aux équipes de recherche. Les anciens élèves – bien sûr – et bien évidemment les retraités sont bienvenus. Les grands objectifs sont : ouverture au plus grand nombre – facilité d'accès – gratuité. Les horaires d'ouverture sont du lundi au samedi de 10h00 à 22h00. Bien sûr, il convient de s'être préalablement inscrit. L'inscription se fait exclusivement **en ligne** sur le site de la Bulac : <http://www.bulac.fr>

On peut également réserver sa place, ouvrir un compte, etc...

Le prêt est plus généreux, avec des conditions plus souples, qu'à la Biulo : presque tous les ouvrages postérieurs à 1960 peuvent être désormais empruntés.

De très nombreux périodiques vivants (350 titres) et des magazines récents (250) sont en libre accès.

Les collections les plus anciennes de la rue de Lille, dont les manuscrits, sont consultables dans la salle de la réserve (ouverture uniquement l'après-midi).

Orients (FM) :

Ces précisions numériques et toutes les tâches se rapportant à la conservation, le classement, le catalogage, etc.... sans parler de tous les circuits informatiques ou autres à mettre en action dans un cadre totalement nouveau, nous aident à accepter les quelques semaines de retard avec lesquelles l'ouverture de ce « monument » a eu lieu !

Francis Richard :

Oui, je vous fais grâce de tous les aléas qui ont émaillé notre installation et entraîné blocages variés et retards divers... La centaine de personnes qui constituent notre personnel, avec des moniteurs-étudiants, a réalisé un formidable travail de préparation. C'est un travail inouï. Je vous remercie de me permettre de leur rendre hommage ici...

Orients (FM) :

Il faut ne plus voir que le côté positif : le Pôle des Langues et Civilisations (PLC) existe bien !

Francis Richard :

On connaît l'adage « *ubi bibliotheca, ibi schola* » (là où est une bibliothèque, là se trouve l'école), même si à l'époque de la dématérialisation les choses sont devenues moins simples. Mais les deux occupants du 65 de la rue des Grands-Moulins sont bien une école (l'Inalco) et une bibliothèque (la Bulac). Entités distinctes, mais aptes à reprendre un dialogue que les années d'errance avaient en partie interrompu.

Orients (FM) :

Quel message voudriez-vous transmettre à nos lecteurs ?

Francis Richard :

Je forme tout d'abord le vœu que la fusion soit également et mutuellement profitable à la Bulac et à l'Inalco. Je souhaite qu'elle suscite chez les étudiants, et chez tous ceux qui viendront dans ces locaux, de nouvelles vocations d'ouverture au monde.

Je reste convaincu de la nécessité pour les jeunes d'acquérir la formation la plus large possible, afin que leurs études de langues les éveillent à d'autres civilisations... sans exclusive.

Propos recueillis par Françoise MOREUX

Pour la première manifestation que nous avons organisée dans le nouvel auditorium de la rue des Grands-Moulins le jeudi 1^{er} décembre 2011, nous avons demandé à Madame Michèle TAUBER, Maître de conférences d'hébreu à l'université Paris VIII de nous offrir un récital poétique en arabe, hébreu, russe et yiddish. Nous tenons à renouveler tous nos remerciements pour cette magnifique soirée qu'elle nous a offerte.

Yohanan LAMBERT

Quand les langues et la poésie rencontrent la musique

Créer des liens entre les langues et leur culture grâce à la musique : telle est l'expérience que nous avons tentée le 1^{er} décembre 2011 pour inaugurer l'auditorium flambant neuf du bâtiment de l'Inalco désormais sis aux Grands Moulins.

Hommage a été rendu aux langues yiddish, arabe, hébraïque et russe, certes un tout petit échantillon parmi les quatre-vingt-treize langues enseignées à Langues O³.

Les thèmes des poèmes mis en musique sont universels : l'amour, la solitude, l'exil, la guerre et la paix. Certes chaque culture témoigne de sa spécificité : ainsi le yiddish apporte sa note de nostalgie teintée d'humour avec le poème d'Itsik MANGUER¹ : *Eynzam/Solitaire* qui met en scène un personnage « sans domicile fixe » errant d'une auberge à l'autre sans jamais trouver l'âme sœur. Le poète fait surgir au hasard des rencontres une galerie de portraits pittoresques et attachants. Le poème consacré au *klezmer'l*, le petit musicien juif, fait allusion à la querelle entre *hassidim* et *mitnagdim*² mais évoque également l'importance de la transmission intergénérationnelle.

La guerre et ses violences sont omniprésentes dans le poème *Peguisha le-eyn kets/Une rencontre sans fin* de Natan ALTERMAN.

1. Itsik MANGUER, poète yiddish (Tchernowitz 1901 - Israël 1969).

2. Hassidim : tenants du hassidisme, mouvement de piété populaire qui apparaît dans la première partie du XVII^e siècle en Pologne orientale. Les hassidim souhaitent instaurer une relation directe avec Dieu qui passe essentiellement par le chant et la danse. Les *mitnagdim*, littéralement les « opposants », récuse farouchement cette approche.

Les romances russes dépeignent souvent des scènes amoureuses tirées de contes populaires ou de poèmes mis en musique tels ceux d'Evguéni YEVTUSHENKO³. Leur transposition en hébreu dans le sillage des émigrants juifs venus de Russie au début du xx^e siècle offre parfois un étonnant changement de décor. Ainsi la mélancolique complainte du cocher, amoureux éconduit, menant sa troïka sur la Volga gelée se mue en hébreu en chant d'amour du marin qui a laissé sa bien-aimée sur le rivage d'un paysage d'automne.

L'amour de la terre est présent dans la poésie hébraïque et arabo-palestinienne. Yéhouda HA-LÉVI, poète hébreu médiéval de l'Âge d'Or espagnol exprime son attachement quasi-charnel pour Jérusalem, la « ville d'un grand roi ». La poétesse Rachel chante son amour fusionnel pour le lac de Tibériade et sa crainte de voir ce paysage tant aimé s'évanouir comme un rêve inaccessible. Mais cet amour peut être contrarié par la terre elle-même qui « dévore ses habitants » et dont les « rivages sont salés comme le pleur », à l'instar du poème de Natan YONATAN⁴ *Shir erets/Poème de la terre*. Mahmoud DARWICH évoque la souffrance de l'exil : « ils rêvaient de l'œillet du nouvel exil sur la clôture de la maison », et la paix tant rêvée que le village retrouvera peut-être : « Ils sont rentrés célébrer l'eau de leur existence [...] Suspendre à leurs plafonds tresses d'oignons, cornes grecques et ail pour l'hiver. »⁵

DARWICH rejoint ainsi le poète israélien Yehuda AMIHAÏ dans *Shir leïl shabbat/Poème du vendredi soir* où « la guerre qui n'en a jamais assez/Ailleurs s'en est allée guerroyer ». La mission du couple des origines, dit AMIHAÏ, est de propager la paix et l'amour sur la terre entière.

Tous ces motifs s'entrelacent et s'entrecroisent au gré des langues et de leurs terres respectives dans un mouvement poétique et musical qui les unit et les distingue tout à la fois dans une infinie variété d'harmonies.

Michèle TAUBER

3. Yevguéni YEVTUSHENKO, poète né en 1933.

4. Natan YONATAN, poète israélien, (Kiev 1923-Israël 2004).

5. Extrait de : *Et la terre se transmet comme la langue*, Mahmoud DARWICH (Al-Birwah-Palestine mandataire 1941 – États-Unis 2004).

Conférence donnée dans le nouvel auditorium de la rue des Grands-Moulins le mardi 6 décembre 2011.

La Bible d'Alexandrie et le Talmud

Actuellement le musée du Louvre présente une très intéressante exposition sous le titre : *Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique*. C'est l'occasion d'examiner les rapports entre ces deux cultures, grecque et hébraïque, à partir de deux textes fondamentaux, la Bible d'Alexandrie et le *Talmud*. La Bible hébraïque est nommée en hébreu *Tanakh* תנ"ך, terme composé des trois initiales des mots hébreux correspondant à ses trois parties, le T ת de la *Torah* (Pentateuque), le N נ des *Néviim* (Prophètes) et le K כ des *Ketouvim* (Écrits) et vocalisé pour être prononçable. Cet ensemble de textes correspond en grande partie à ce que les chrétiens nomment l'Ancien Testament ou encore Premier Testament, par opposition au Nouveau Testament contenant les quatre évangiles, les Actes des apôtres et les épîtres. Bien qu'utilisée aussi par les Chrétiens, la Bible hébraïque présente de nombreuses différences par rapport aux textes sacrés de l'Église.

Les chrétiens acceptent d'autres textes provenant de la Septante, traduction grecque de la Bible hébraïque. Certains livres de la Bible catholique n'existent pas dans la Bible juive. Considérée par l'ensemble des religions monothéistes comme la Parole de Dieu révélée, la Bible est donc soumise à des règles d'authenticité pour sa composition. L'ensemble de ces règles permet de définir ce qu'on appelle le Canon des Écritures pour chaque religion. Ainsi, les textes dont l'original hébreu a été perdu ont été exclus de la Bible hébraïque alors que les catholiques les appellent les Livres Deutérocanoniques. Il s'agit des Livres de Judith, de Tobie, des Maccabées, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique ou Ben Sira, de Baruch ainsi que des passages supplémentaires dans les livres d'Esther et de Daniel. Il existe aussi certains livres contenus dans la Septante ou dans d'autres manuscrits dont le caractère sacré n'a pas été reconnu et que l'on appelle

apocryphes. C'est le cas des Psaumes de Salomon, du Livre des Jubilés, de l'Évangile de Thomas...

La Torah, c'est-à-dire le Pentateuque, a été traduite en grec à Alexandrie, vraisemblablement sur l'île de Pharos, au début du troisième siècle avant l'ère chrétienne, à la demande du souverain, le roi Ptolémée. Cela est prouvé par différentes études linguistiques qui permettent de montrer que la Septante utilise la terminologie en usage sous les Ptolémées. Les textes se contredisent sur l'identification précise du souverain. Pour certains, il s'agit de Ptolémée Lagos (-323 -282) alors que Philon et d'autres auteurs l'attribuent à Ptolémée Philadelphe (-285 -246). En prenant en compte le fait que l'initiateur de ce travail fut, sans doute, le bibliothécaire Démétrios de Phalère et qu'il fut au service de Ptolémée Lagos, la Septante ne pourrait être postérieure à l'an 282 avant notre ère.

Non seulement l'étude exhaustive du corpus du Talmud de Babylone¹ ne fait apparaître que 72 occurrences du terme 'grec'² sur un ensemble total, en version imprimée, de plus de 2 900 folios mais ces différentes citations sont concentrées sur quelques pages seulement. Bien que ce mot figure dans dix-huit traités³, plus de la moitié des références est regroupée sur quatre pages⁴. Plusieurs thèmes sont abordés, la plupart du temps de façon nettement positive. Quelques indications sont difficilement exploitables car elles donnent des informations géographiques ou temporelles. Ainsi deux passages⁵ mentionnent « l'Italie grecque » qui serait un quartier de Rome. D'autres se situent « à l'ère grecque »⁶, pendant « le règne des rois grecs »⁷ ou mentionnent « un officier des rois grecs »⁸. En dehors de ces cinq exemples l'ensemble des autres références peut s'ordonner autour de trois thèmes : l'exégèse biblique, la place particulière attribuée à la langue grecque et la symbolisation de l'interdit par l'évocation du monde grec. Avant de développer l'étude de ces trois sujets, il nous semble important de nous attarder sur la question fondamentale qui sous-tend toute cette étude, à savoir la traduction de la Torah en grec. Sans vouloir traiter exhaustivement

1. Étude réalisée à partir d'une recherche informatique portant sur l'analyse du texte talmudique contenu sur des CD-ROM.

2. Ce nombre total inclut les différentes variantes du mot, en genre, nombre et orthographe :

יוונים, יוונית, יונית, יונני, יוני

3. Le Talmud de Babylone ne commente que 36 traités sur les 63 contenus dans la Michna.

4. Méguila 9A, 18A, Sota 49B et Guittin 87B.

5. Shabbat 56B et Méguila 6B.

6. Yébamot 91B.

7. Avoda Zara 10A.

8. Souka 56B.

cette question historique, nous essaierons de voir comment le Talmud et la tradition juive rapportent cet événement.

1. La Septante

Le Talmud de Babylone⁹ rapporte l'histoire de la traduction de la Torah en grec :

"דתניא: מעשה בתלמי המלך שכינס שבעים ושנים זקנים. והכניסן בשבעים ושנים בתים, ולא גילה להם על מה כינסן. ונכנס אצל כל אחד ואחד ואמר להם: כתבו לי תורת משה רבכם. נתן הקדוש ברוך הוא בלב כל אחד ואחד עצה והסכימו כולם לדעת אחת..."

« Il a été enseigné dans une baraita : Le roi Ptolémée réunit soixante-douze anciens et les introduisit dans soixante-douze maisons sans leur révéler la raison de leur venue. Il entra chez chacun d'entre eux et dit : 'Écrivez-moi la Torah de Moïse votre Maître.' Chacun d'entre eux a bénéficié des conseils de l'Éternel et tous sont arrivés à la même version... ».

Ce récit reprend les éléments essentiels de l'histoire de la Septante. La Torah de Moïse a été traduite en grec, à la demande du roi Ptolémée, par des anciens, probablement venus de Jérusalem. Insistons encore sur l'intervention divine qui, dans ce contexte, attribue à cette traduction une valeur suprême. Le Talmud présente ce texte comme une baraita, c'est-à-dire un enseignement d'un Tana, un sage de la Michna, non repris dans la compilation de Juda le Prince¹⁰.

Ce texte se compare aisément aux autres documents anciens qui relatent l'histoire de la traduction de la « loi des juifs » en grec, vraisemblablement au début du troisième siècle avant notre ère¹¹. Le document le plus complet et peut-être le plus ancien est *La lettre d'Aristée*. Il s'agit d'une lettre racontant la mission auprès du Grand Prêtre des juifs. À la demande du responsable de la bibliothèque royale d'Alexandrie, Démétrios de Phalère, le roi Ptolémée fait traduire la loi des juifs en grec. Pour cela, le grand prêtre de Jérusalem envoie, à Alexandrie, soixante-douze traducteurs qui traduiront collectivement tout le Pentateuque en soixante-douze jours. Ce document

9. Talmud de Babylone, Traité *Méguila* 9A.

10. C. Yohanan LAMBERT, *Le Talmud et la littérature rabbinique*, DDB, Paris, 1997.

11. Cf. Marguerite HARL, Gilles DORIVAL, Olivier MUNNICH, *La Bible grecque des SEPTANTE, du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Le Cerf, Paris, 1994.

a été la source de nombreuses polémiques. Tout d'abord, l'auteur s'identifie comme un non juif, un hellène adorateur de Zeus mais tous les historiens reconnaissent qu'il s'agit d'un « faussaire » : c'est un juif alexandrin, partisan de l'allégorie. Par contre les experts divergent radicalement sur la datation (de - 200 à +80) et sur son interprétation : apologie de la Torah en grec, défense du judaïsme face aux Grecs ou propagande pour les juifs ?

Philon d'Alexandrie, au milieu du premier siècle de notre ère, reprend les éléments fondamentaux de ces versions et les complète dans sa *Vie de Moïse*¹² :

« Δεινόν ἡγησάμενοί τινες, εἰ οἱ νομοὶ παράτῳ ἡμίσει τμηματι τοῦ γενοῦς ἀνθρωπῶν ἐξετασθησονται μὴ τῷ βαρβαρικῷ, τὸ δ' Ἑλληνικὸν εἰς ἀπαν ἀμοιρήσει, πρὸς ἐρμηνείαν τῆν τούτων ἐτραποντο. [28] Το δ' ἔργον ἐπεὶ καὶ μέγα ἦν καὶ κοινωφελές, οὐκ ἰδιωταῖς οὐδ' ἀρχουσίν, ὧν πολὺς ἀριθμὸς, ἀλλὰ βασιλευσὶ καὶ βασιλευν ἀνετέθη τῷ δοκιμωτάτῳ. [29] Πτολεμαῖος ὁ Φιλαδέλφους ἐπικληθεὶς τρίτος μὲν ἐν ἀπ' Ἀλεξάνδρου τῷ τὸν Αἰγύπτου παραλαβόντῳ. »

« Alors certains jugèrent scandaleux que ces lois puissent être étudiées seulement dans une moitié du genre humain, les barbares, et que la patrie grecque dans sa totalité en fut exclue ; ils s'occupèrent de les faire traduire. [28] Mais vu l'importance et l'utilité publique de l'entreprise, on s'adressa non à des particuliers ou à des magistrats, dont il y avait une grande quantité, mais à des rois et parmi les rois, au plus considéré : [29] Ptolémée, surnommé Philadelphe, était le troisième roi de la succession d'Alexandre, conquérant de l'Égypte. »¹³

Philon précise encore que les traducteurs s'installèrent sur l'île de Pharos et que leur œuvre de traduction fut d'inspiration divine :

« Καθ' ἅπερ ἐνθουσιῶντες προεφητεύον οὐκ ἀλλὰ ἄλλοι, τὰ δὲ αὐτὰ πάντες ὀνόματα καὶ ῥήματα, ὡς περὶ ὑποβολῆς ἑκάστοις ἀορατῶς ἐνηχοθῆτος. Καί τοι τίς οὐκ οἶδεν ὅτι πᾶσα μὲν διαλεκτός. »

« Ils prophétisèrent, comme si Dieu avait pris possession de leur esprit, non pas chacun avec des mots différents, mais tous avec les mêmes mots et les mêmes tournures, chacun comme sous la dictée d'un invisible souffleur. »¹⁴

12. PHILON D'ALEXANDRIE, *Vie de Moïse*, II, 27-29, Paris, 1967.

13. Ibidem, II, 27-29.

14. Ibidem, II, 37.

Enfin Philon annonce qu'une fête annuelle se déroule sur l'île de Pharos pour célébrer ce miracle de la traduction de la Loi en grec :

« [41] Διο και μέχρι νυν ανα παν ετος εορτη και πανηγυρις αγεται κατα την Φαρον νησον, εις ην οθκ 'Ιουδαιοι μονον αλλα και παμπληθεις ετεροι διαπλευουσι το τε χωριον σεμνυνοθντες, εν ω πρωτον τα της ερμηνειας εξελαμψε, και παλαιας ενεκεν εθεργεσιας αι νεαζουσης ευχαριστησοντες τω θεω. »

« C'est pourquoi, jusqu'à nos jours, une fête et une panégyrie sont célébrées chaque année dans l'île de Pharos, pour laquelle non seulement les juifs, mais quantité d'autres personnes font la traversée, à la fois pour vénérer le lieu où cette traduction a jeté sa première clarté et pour rendre grâces à Dieu de cet antique bienfait toujours renaissant. »¹⁵

Un autre témoin du premier siècle, Flavius Josèphe confirme ce récit de la traduction de la Septante. Dans ses *Antiquités juives*¹⁶, il reprend et réécrit la *lettre d'Aristée*. Une première conclusion s'impose : le Talmud de Babylone reflète une tradition juive ancienne considérant la traduction grecque de la Torah comme un événement positif, ayant pour origine une demande royale, et bénéficiant d'une inspiration divine. Philon nous apprend en plus que cette traduction fait l'objet d'une fête annuelle sur l'île de Pharos. Mais d'autres passages de la Loi orale complètent ce jugement.

2. L'exégèse biblique

Trois aspects complémentaires sont abordés à propos du grec et de l'exégèse dans le Talmud :

- La nécessité de traduire la Bible pour l'expliquer.
- La possibilité de comprendre certains versets obscurs à partir de l'étymologie grecque.
- La description de pratiques oubliées par analogie avec la forme de certaines lettres grecques.

C'est ce que nous allons étudier maintenant.

15. Ibidem, II, 41.

16. FLAVIUS JOSEPHÉ, *Antiquités juives*, XII, 12-118, Paris, 1973.

2.1. Traduire en commentant

Une première discussion porte sur la traduction de la Bible dans d'autres langues. Elle se situe au début du *Traité Méguilah*¹⁷ :

"ואמר רבי ירמיה ואיתימא רבי חייא בר אבא: תרגום של תורה – אונקלוס הגר אמרו מפי רבי אליעזר ורבי יהושע. תרגום של נביאים – יונתן בן עוזיאל אמרו מפי חגי זכריה ומלאכי, ונודעזעה ארץ ישראל ארבע מאות פרסה על ארבע מאות פרסה. יצתה בת קול ואמרה: "מי הוא זה שגילה סתרי לבני אדם?" עמד יונתן בן עוזיאל על רגליו ואמר: "אני הוא שגלית סתריך לבני אדם. גלוי וידוע לפניך שלא לכבודי עשיתי, ולא לכבוד בית אבא, אלא לכבודך עשיתי שלא ירבו מחלוקת בישראל. ועוד ביקש לגלות תרגום של כתובים, יצתה בת קול ואמרה לו "דייך". מאי טעמא – משום דאית ביה קץ שיה."

« Rabbi Jérémie – ou selon certains Rabbi Hiyya ben Abba – dit aussi : le Targum¹⁸ du Pentateuque fut élaboré par Onkelos le prosélyte avec les conseils¹⁹ de Rabbi Éliézer et Rabbi Yoshua²⁰. Le Targum des Prophètes fut composé par Jonathan ben Ouzziel guidé par Aggée, Zacharie et Malachie²¹ et la terre d'Israël s'est mise à trembler sur une surface de quatre cents parasanges²² sur quatre cents parasanges. Une voix s'exclama : « Qui est celui qui a dévoilé mes secrets à l'humanité²³ ? » Jonathan ben Ouzziel se leva et dit : « Je suis celui qui a dévoilé tes secrets à l'humanité. Tu sais parfaitement que je ne les ai pas dévoilés pour mon honneur ou celui de ma famille. Je l'ai fait pour ton honneur afin que les querelles ne se multiplient pas en Israël. » Et il voulut encore découvrir le Targum des Hagiographes mais une voix s'écria : « Ça suffit ! » Qu'elle en est la raison ? Parce que la date²⁴ de la venue du Messie y est contenue²⁵. »

Il est intéressant de noter que cette polémique porte sur la traduction de la Bible en araméen. Rappelons qu'il s'agit du Targum, « versions

17. Talmud de Babylone, *Traité Méguilah* 3A.

18. Il s'agit apparemment de la traduction araméenne utilisée officiellement à la synagogue.

19. Littéralement : « par la bouche ».

20. Il est connu de source sûre qu'une traduction grecque de la Bible a été faite sous le contrôle de Rabbi Éliézer et Rabbi Yoshua par un prosélyte nommé Aquila. Il est probable que la traduction araméenne fut faite à la même époque mais aucune source ne confirme cette attribution à Onkelos.

21. Jonathan ben Ouzziel fut un disciple de Hillel et ne pouvait donc pas avoir de contacts directs avec ces prophètes.

22. Mesure de longueur dans le Talmud qui correspond à un mille perse, soit quatre fois 960 mètres ou quatre fois 1152 mètres, selon les sources.

23. Cela fait référence aux allusions prophétiques concernant la venue du Messie.

24. Littéralement « la fin ».

25. Il semble que l'on se réfère au Livre de Daniel.

araméennes de la Bible [qui] étaient en circulation avant le 1^{er} siècle ; les découvertes de Qumrân (11 QtgJob, 4 QtgJob, 4 Qtg Lev et peut être 1 QGenAp) suffisent à le prouver et le cas de la Septante démontre qu'il n'y avait aucune difficulté à voir traduire l'Écriture dans une langue accessible. »²⁶ Même si nous sommes amenés à relativiser ce jugement par la suite, il est évident que l'usage liturgique du premier siècle de notre ère confirme cette hypothèse²⁷.

Dans ce passage talmudique, la traduction de la Torah en araméen ne semble pas poser de difficultés alors qu'il n'en est pas de même pour les Prophètes. L'usage synagogal distinguait les sources : « La Torah était traduite après lecture en hébreu de chaque verset, la section prophétique après trois versets. Cette place exceptionnelle de la Torah se reflétera dans le fait que les recensions targumiques du Pentateuque sont de beaucoup les plus nombreuses, et sans aucun doute les plus anciennes. »²⁸. Soulignons que cette traduction des Prophètes provoqua un véritable cataclysme puisque la terre a tremblé sur une surface énorme (1600 km sur 1600 km !). Pourtant l'auteur de ce travail se justifie en déclarant qu'il l'a accomplie pour éviter des « querelles » en Israël. Ceci nous amène à penser que le travail essentiel consiste à interpréter, à commenter, et pas seulement à traduire dans une autre langue.

Enfin Jonathan ben Ouzziel semble prêt à traduire aussi les Hagiographes mais qu'une voix divine l'en dissuade. Là encore l'argumentation insiste sur le secret des éléments eschatologiques, préservé par le rempart de l'hébreu, devenu langue inaccessible pour la majorité du peuple. Cette interprétation est renforcée par la suite du texte talmudique :

"ותרגום של תורה אונקלוס הגר אמרו ? והא אמר רב איקא בר אבין אמר רב חננאל אמר רב מאי דכתיב "ויקראו בספר תורת האלהים מפרש ושום שכל ויבינו במקרא". "ויקראו בספר תורת האלהים" – זה מקרא, "מפרש" – זה תרגום "ושום שכל" – אלו הפשוקין, "ויבינו במקרא" – אלו פיסקי טעמים, ואמרו לה אלו המסורת. שכחום וחזרו ויסדום."

« Mais est-ce bien Onkelos le prosélyte qui a composé le Targum du Pentateuque ? Ce n'est pas ce que dit Rav Ika bar Avin au nom de Rav Hananel qui l'avait reçu de Rav : Que signifie cette citation « Et ils lurent dans le Livre de la Loi de Dieu, avec une interprétation et en indiquaient le

26. Roger LE DÉAUT, *Targum du Pentateuque*, Le Cerf, Paris, 1978, p. 16.

27. Cf. Charles PERROT, *La lecture de la Bible dans la synagogue. Les anciennes lectures palestiniennes du shabbat et des fêtes*, Hildesheim, 1973.

28. Roger LE DÉAUT, *Targum du Pentateuque*, Le Cerf, Paris, 1978, p. 17-18.

sens, de sorte que l'on comprit le texte. »²⁹ « Et ils lurent dans le Livre de la Loi de Dieu » : cela indique le texte [hébreu] ; « avec une interprétation » : il s'agit du Targum ; « et en indiquaient le sens » : renvoie aux versets ; « de sorte que l'on comprit le texte » : fait allusion aux neumes bibliques ou selon une autre version, à la tradition massorétique. Elle fut oubliée et est maintenant de nouveau rétablie.³⁰ »

Pour le Talmud, le Targum remonte donc à Néhémie. Même si cette hypothèse a peu de chance d'être historiquement vérifiée, il faut encore insister sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une simple traduction dans la langue vernaculaire mais d'un véritable commentaire, « de sorte que l'on comprit le texte ». De nouveau l'hébreu apparaît comme une langue incompréhensible, ce qui justifie d'autant plus la nécessité de la traduction. Toutefois, le *Traité Méguila* nuance ce jugement en insistant sur la différence de nature entre la Torah et les Prophètes. Seuls les seconds nécessitent une interprétation :

"מאי שנא דאורייתא דלא אזדעזעה, ואדנביאי אזדעזעה ? דאורייתא מיפרשא מלתא, דנביאי איכא מילי דמיפרשן, ואיכא מילי דמסתמן. דכתיב "ביום ההוא יגדל המספד בירושלם כמספד הדרמון בבקעת מגדון" ואמר רב יוסף אלמלא תרגומא דהיא קרא לא ידענא מאי קאמר ביומא ההוא יסגי מספדא בירושלים כמספדא דאחאב בר עמרי דקטל יתיה הדריםון בן טבריםון ברמות גלעד, וכמספדא דיאשיה בר אמון דקטל יתיה פרעה הגירא בבקעת מגידו."

« Comment se fait-il que la terre n'a pas tremblé à cause de la traduction du Pentateuque alors qu'elle le fit pour celle des Prophètes ? La signification du Pentateuque est toujours claire alors que celle des Prophètes est tantôt limpide, tantôt énigmatique. Comme il est écrit : « En ce jour, il y aura un grand deuil à Jérusalem, comme fut le deuil de Hadadrimon dans la vallée de Méguidon.³¹ » [À ce propos,] Rav Joseph dit : Si ce verset n'avait pas été [commenté] dans le Targum, nous ne saurions pas ce qu'il veut dire³². « En ce jour, il y aura un grand deuil en Israël, comme fut le deuil de Achab, fils de Omri, qui fut tué par Hadadrimon, fils de Rimmon, à Ramot Giléad³³

29. Néhémie 8,8.

30. Talmud de Babylone, *Traité Méguilah* 3a.

31. Zacharie 12,11.

32. En effet, la Bible ne mentionne aucun deuil concernant Hadadrimon.

33. Cf. I Rois 22

et comme le deuil de Josias, fils de Ammon qui fut tué par le Pharaon le Boiteux dans la plaine de Megiddo.³⁴ »³⁵

La démonstration est assez frappante : le passage du prophète Zacharie cité fait référence « au deuil de Hadadrimon » qui n'apparaît dans aucun autre endroit de la Bible. La traduction araméenne apporte des explications supplémentaires, en se référant à des événements du livre des Rois. Pour terminer sur le rôle explicatif de la traduction nous devons revenir à la Septante. En effet, le Talmud³⁶ nous apprend que les traducteurs ont volontairement modifié certains versets bibliques pour éviter des malentendus :

"וכתבו לו "אלוהים ברא בראשית", "אעשה אדם בצלם ובדמות", "ויכל ביום הששי, וישבות ביום השביעי", "זכר ונקבה בראו" ולא כתבו "בראם", "הבה ארדה ואבלה שם שפתם", "ותצחק שרה בקרוביה", "כי באפם הרגו שור וברצונם עקרו אבוס", "ויקה משה את אשתו ואת בניו וירכיבם על נושא בני אדם", "ומושב בני ישראל אשר ישבו במצרים ובשאר ארצות ארבע מאות שנה", "וישלח את זאטוטי בני ישראל לא שלח ידו".

« Ils lui ont écrit : « Dieu créa au commencement »³⁷, « Je ferai l'homme à mon image et à ma ressemblance »³⁸, « Dieu finit la création le sixième jour et il se reposa le septième jour »³⁹, « Mâle et femelle il le créa »⁴⁰ et ils n'ont pas écrit « il les créa »⁴¹, « Va, descends et confonds leurs langages »⁴², « Et Sarah rit en famille »⁴³, « Dans leur colère, ils ont tué un bœuf, et dans leur courroux arraché des mangeoires »⁴⁴, « Et Moïse prit sa femme et ses enfants et les fit monter sur un attelage digne de l'homme »⁴⁵, « Le séjour que les fils d'Israël firent en Égypte et dans d'autres pays, fut de quatre cents

34. Cf. 2 Rois 23.

35. Talmud de Babylone, *Traité Méguilah* 3a.

36. Talmud de Babylone, *Méguilah* 9a.

37. Au lieu de « Au commencement, Dieu créa », Genèse 1,1. Le but de ce changement est de prévenir l'idée de deux forces créatrices (Cf. Rachi).

38. Genèse 1,26 : au lieu de « Faisons... », pour la même raison.

39. Genèse 2,2 : « Dieu mit fin, le septième jour, à l'œuvre faite par lui ; et il se reposa le septième jour ». Ce changement évite de penser que Dieu travailla le septième jour.

40. Genèse 5,2.

41. Pour ne pas penser qu'ils étaient séparés dès le début.

42. Genèse 11,7 : singulier au lieu du pluriel.

43. Genèse 18,12 : « Sarah rit en elle-même ». La traduction veut faire la différence entre Sarah et Abraham.

44. Genèse 49,6 : « Dans leur colère, ils ont tué des hommes ». Pour préserver les fils de Jacob, les hommes ont été remplacés par un bœuf...

45. Exode 4,20 : Dans la version hébraïque originale, Moïse chevauche un âne, qui n'est pas jugé assez digne.

ans »⁴⁶, « Il envoya les jeunes gens des fils d'Israël »⁴⁷, « Et sur les jeunes gens des fils d'Israël, il ne porta pas la main »⁴⁸.

Ces corrections portent essentiellement sur le début du Pentateuque. Leur fonction est évidente : insister sur le monothéisme biblique en gommant toutes les expressions qui pourraient faire penser que Dieu était accompagné lors de la création. S'il ne reste aucune trace de ces modifications dans les versions grecques que nous connaissons, nous ne pouvons oublier que l'Église naissante s'est approprié rapidement cette version des Écritures tout en la relisant à la lumière du Nouveau Testament. « Les chrétiens mettent ce mot [au commencement] en relation avec le *logos* du prologue johannique : Dieu a créé par le Christ. »⁴⁹. Les autres changements tendent à donner une image parfaite du Dieu d'Israël, du peuple juif et de ses Patriarches. D'autres passages du Talmud s'intéressent à la langue grecque.

2.2. L'étymologie grecque

À quatre reprises des rabbins du Talmud utilisent explicitement des références au grec pour interpréter des versets bibliques difficilement compréhensibles. Trois de ces passages s'appuient sur le mot grec signifiant 'un' pour justifier leur analyse des Écritures. Les voici :

"אמר רבי חנין: מאי קרא ? – "הן קרבו ימין למות", "הן" חד, "קרבו" תרי, "ימין" – תרי, הא חמשה. "הן" חד – שכן בלשון יוני קורין לאחת "הן"⁵⁰.

« Rabbi Honin dit : 'Que signifie ce texte ?' – 'Voici qu'approchent les jours de ta mort'⁵¹, 'Voici' [justifie] un ; 'approchent' [compte pour] deux ; 'tes jours', deux [de plus], soit au total cinq. 'Voici' fait un car en grec le mot 'un' se dit 'voici'.⁵²

46. Exode 12,40 : La mention « et dans d'autres pays » fut rajoutée car selon la chronologie biblique le séjour en Égypte ne dura que 210 ans.

47. Exode 24,5 : Dans ce texte le mot désignant les « jeunes gens » est différent.

48. Exode 24,11 : Le texte biblique parle « des notables » alors que le Talmud réutilise le même mot qu'au verset 5.

49. Marguerite HARL, *La Bible d'Alexandrie*, Tome I, La genèse, Paris, 1994, p. 86.

50. Talmud de Babylone, *Moèd Katan* 28a.

51. Deutéronome 31,14.

52. Le mot hébreu 'HEN' qui se traduit en français par voici à la même prononciation que le mot grec signifiant 'UN', au neutre.

תסתיים דרבי אלעזר הוא דאמר "דגבר דחיל חטאין הוא", דאמר רבי יוחנן משום רבי אלעזר: אין לו להקדוש ברוך הוא בעולמו אלא יראת שמים בלבד, שנאמר "ועתה ישראל מה ה' אלהיך שואל מעמך כי אם ליראה וגו'" וכתוב "ויאמר לאדם הן יראת ה' היא חכמה וגו'", שכן בלשון יוני קורין לאחת הן.

« Tu peux conclure que c'est Rabbi Éliézer qui a dit 'C'est un homme qui craint le péché'. Rabbi Yohanan dit au nom de Rabbi Éliézer : Le Saint, béni soit-Il, n'a rien dans son monde sauf la crainte des cieux, comme il est dit 'Et maintenant, Israël, qu'est-ce que l'Éternel ton Dieu, te demande sinon de le craindre etc.?'⁵³ Et il est écrit : 'Et il dit à l'homme, voici [hen] la crainte de l'Éternel c'est la sagesse, etc.'⁵⁴ et en grec, on appelle 'un' 'hen'. »⁵⁵

"תנו רבנן: "אתו ואתהן" – אותו ואת אחת מהן, דברי רבי ישמעאל. רבי עקיבא אומר: אותו ואת שתיהן. מאי ביניהו? אמר אביי: משמעות דורשים איכא ביניהו. רבי ישמעאל סבר: אותו ואתהן – אותו ואת אחת מהן, שכן בלשון יוני קורין לאחת, "הינא".

« Nos maîtres ont enseigné : 'lui et elles'⁵⁶ – Lui et l'une d'elles selon Rabbi Ismaël. Rabbi Akiva dit : lui et elles deux. Qu'est-ce qui les sépare ? Abbaïé dit : Ce qui les sépare, c'est l'interprétation du texte. Rabbi Ismaël pense : 'lui et elles' désigne lui et l'une d'entre elles car en grec 'une' se dit 'héna'. »⁵⁷

Bien qu'il soit très difficile d'identifier avec certitude les rabbins du Talmud, il faut remarquer que les principaux auteurs cités se situent à la fin du premier siècle et au début du second. Ainsi Rabbi Honin ben Dosa est un Tanna de la première génération comme Rabbi Yohanan ben Zakkay. Quant à Rabbi Éliézer ben Yéhouda Bartota, souvent cité sans le nom de son père, Rabbi Ismaël et Rabbi Akiva, ils appartiennent à la seconde génération de Tannaim, se situant entre 90 et 130. Ces précisions historiques correspondraient à une période où la culture grecque est encore fortement présente et où l'influence du christianisme naissant reste limitée.

Une quatrième explication linguistique concerne la fête de Soukot. Rappelons que la Bible⁵⁸ commande à tout juif de prendre une branche de palmier, du saule, du myrte et un cédrat. Alors que ce fruit est désigné en

53. Deutéronome 10,12.

54. Job 28,28.

55. Talmud de Babylone, Traité *Shabbat* 31B.

56. Lévitique 20,14 : « Celui qui épouse une femme et sa mère, c'est une impudicité : on les fera périr par le feu, lui et elles... »

57. Talmud de Babylone, Traité *Sanhédrin* 76B.

58. Lévitique 23,40.

hébreu par le mot 'אתרוג', le verset biblique parle du fruit du bel arbre 'הדר' que la tradition assimile au cédrat. Un lien entre ces deux mots est mis en évidence par un rabbin du Talmud, grâce au grec :

"בן עזאי אומר: אל תקרי 'הדר' אלא 'אידור', שכן בלשון יווני קורין למים 'אידור' ואיזו היא שגדל על כל מים. הוי אומר זה אתרוג."

« Ben 'Azai dit : ne lit pas 'hadar' mais 'idour' car en grec l'eau se nomme 'idour' et quel est le fruit qui grandit sur toutes les eaux. Réponds, c'est l'étrég. »⁵⁹

Là encore, le rabbin cité appartient à la deuxième génération des Tannaim et est donc contemporain des précédents. Enfin un autre texte talmudique⁶⁰, de la même époque, explique la sortie de l'âme, lors de la mort, avec du vocabulaire technique de la marine. Rachi, dans son commentaire, précise que ces mots ont une origine grecque.

"אמר רבי חנינא: קשה יציאת נשמה מן הגוף –
כציפורי כפי הוושט. רבי יוחנן אמר: כפטירי כפי וושט."

« Rabbi Hanina dit : la sortie de l'âme du corps est difficile, comme un grément au bord du mât. Rabbi Yohanan dit : comme un hunier au bord du mât. »⁶¹.

En dehors de ces explications étymologiques, la langue grecque est encore utilisée pour visualiser certaines pratiques bibliques oubliées.

2.3. L'image des lettres grecques

La lettre grecque χ est utilisée à quatre reprises différentes pour expliquer l'onction des prêtres

"תנו רבנן: כיצד מושחין את המלכים? כמין נזר, ואת הכהנים? כמין כה. מאי כמין כה? אמר רב מנשיא בר גדא: כמין כה יוני."

« Nos maîtres ont enseigné : 'Comment procédait-on pour oindre les rois? En forme d'une couronne, et pour les prêtres? En forme de Khi. Que signifie 'en forme de Khi'? Rav Menaché bar Gadda dit : 'En forme de K grec'. »⁶²

59. Talmud de Babylone, Traité *Souka* 35A.

60. Talmud de Babylone, Traité *Moèd Katan* 29A.

61. Rashi fait remarquer que ces termes navals proviennent directement du grec.

62. Talmud de Babylone, Traité *Horayot* 12A.

Trois autres textes rapportent des propos similaires tout en les attribuant à d'autres rabbins : Rav Kahana⁶³, Rabbi Simon, fils de Judas⁶⁴ et enfin une version anonyme puisqu'il s'agit d'une baraita⁶⁵. Même si ces rabbins sont plus difficilement identifiables⁶⁶ la mention d'une baraita atteste l'ancienneté de cette tradition. Enfin une autre lettre de l'alphabet grec, Γ, est mise en relation avec la pratique des sacrifices :

"ודמה טעון שתי מתנות. היכי עביד? אמר רב: 'נותן וחוזר ונותן'. ושמואל
אמר: 'מתנה אחת כמין גמא נותן'. ...
"כיצד כמין גמא. שתי מתנות שהן ארבע."

« Et leur sang nécessite deux aspersions ». Comment faisait-on ? Rav dit : 'Il aspergeait et aspergeait encore'. Et Samuel dit : 'Il aspergeait une seule fois en forme de gamma.' » ...

"וכשעלו בני הגולה הוסיפו עליו ד' אמות מן הדרום וד' אמות מן המערב כמין
גמא."

« Quand sont montés les fils de l'exil [en Israël], ils ont ajouté sur [l'autel] quatre coudées vers le sud et quatre coudées vers l'ouest, en forme de gamma. »⁶⁸

L'utilisation de la lettre grecque χ pourrait s'expliquer par le signe même qu'elle désigne. En effet toutes ces explications désignent un signe en forme de croix, mention à éviter lorsque l'on veut se démarquer des premiers chrétiens. Après avoir constaté que les premiers rabbins du Talmud n'hésitaient pas à recourir à la langue grecque pour expliquer la Torah, nous devons nous interroger sur les raisons qui attribuent à cette langue une place si particulière.

3. La langue grecque

Nous venons de voir que le grec pouvait être utilisé pour expliquer certaines expressions bibliques ambiguës. Un passage du Talmud⁶⁹ va

63. Talmud de Babylone, Traité *Ménahot* 64B.

64. Talmud de Babylone, Traité *Ménahot* 106A.

65. Talmud de Babylone, Traité *Kérot* 5B.

66. Il existe six amoraim babyloniens qui portent le nom de Rav Kahana et trois d'entre eux sont venus en Israël.

67. Talmud de Babylone, Traité *Zévahim* 53B.

68. Talmud de Babylone, Traité *Zévahim* 61B.

69. Talmud de Babylone, Traité *Méguilah* 9B.

pratiquement adopter la démarche inverse, en jouant sur l'hébreu, pour justifier la place particulière attribuée à la langue grecque :

"רבן שמעון בן גמליאל אומר אף בספרים התירו שיכתבו אלא יונית". אמר רבי אבהו אמר רבי יוחנן הלכה כרבן שמעון בן גמליאל. ואמר רבי יוחנן מאי טעמא דרבן שמעון בן גמליאל – אמר קרא "יפת אלהים ליפת וישכן באהלי שם" – דבריו של יפת יהיו באהלי שם. – ואימא גומר ומגוג ? אמר רבי חייה בר אבא היינו טעמא דכתב "יפת אלהים ליפת" – יפיותו של יפת יהא באהלי שם.

« Rabbi Simon ben Gamaliel dit que les livres [de l'Écriture] aussi ne peuvent être écrits qu'en grec. » Rabbi Abbahou dit au nom de Rabbi Yohanan : La halakha suit Rabbi Simon ben Gamaliel. Rabbi Yohanan dit encore : Quelle est la justification de Rabbi Simon ben Gamaliel ? L'Écriture dit : « Que Dieu agrandisse Japhet ! Qu'il réside dans les tentes de Sem. »⁷⁰ [Cela signifie que] les paroles de Japhet seront dans les tentes de Sem⁷¹. Mais pourquoi ne pas citer Gomer et Magog⁷² ? Rabbi Hiyya ben Abba répond : « La véritable raison est qu'il est écrit ' Que Dieu agrandisse⁷³ Japhet'. Cela implique que la splendeur de Japhet⁷⁴ soit dans les tentes de Sem. »

Non seulement les rabbins cités sont de grands tannaim de la fin du premier siècle mais le texte précise que « La halakha suit Rabbi Simon ben Gamaliel. » Ce rôle privilégié du grec va se vérifier dans trois domaines : langue liturgique mais aussi langue officielle qu'il ne faut pas confondre avec « la sagesse grecque ».

3.1. Langue liturgique

Le texte mishnique semble faire une distinction entre les rouleaux de la Torah, qui pourraient être écrits en n'importe quelle langue et les
אומר: אף בספרים לא התירו שיכתבו אלא יונית.
גמרא. הא לתופרן בגידין ולטמא את הידים – זה וזה שוים. "וספרים נכתבין בכל לשון וכו". ורמינהו מקרא שכתבו תרגום, ותרגום שכתבו מקרא, וכתב עברי - אינו מטמא את הידים, עד שיכתבנו בכתב אשורית, על הספר, ובדיו. אמר רבא לא קשיא."

70. Genèse 9,27.

71. En Genèse 10,2 Yavan (la Grèce) est citée parmi les fils de Japhet.

72. Ils font aussi partie des fils de Japhet.

73. En hébreu le verbe agrandir se dit : YAPHET.

74. En hébreu YAPHIOUT, c'est-à-dire la langue grecque.

« Michna : La seule différence entre les livres [bibliques] et les [citations bibliques contenues dans les] phylactères et les mézouzot [consiste en ce que] les livres peuvent être écrits dans n'importe quelle langue, tandis que les phylactères et les mézouzot doivent être exclusivement écrits [en hébreu et] en caractères carrés. Rabban Simon ben Gamliel dit : même pour les livres [bibliques], seul le grec est autorisé.

Guemara: [De là nous déduisons] que l'obligation de coudre [des parchemins] avec des tendons⁷⁵ et le fait de souiller les mains⁷⁶ se situent sur un pied d'égalité.

« Les livres peuvent être écrits dans n'importe quelle langue, etc. » Cela semble contredire cette expression : « [Un manuscrit biblique contient] un texte hébreu traduit en araméen ou un texte araméen traduit en hébreu, ou une écriture hébraïque – elle ne souillera pas les mains jusqu'à ce qu'on écrive dans une écriture assyrienne, sur un parchemin et avec de l'encre. Rabba répond : il n'y a pas de contradiction. »⁷⁷

La page suivante du Talmud nous apporte quelques précisions supplémentaires. Il apparaît ainsi que les premiers tannaim ont été plus restrictifs en ne permettant que l'usage du grec pour les rouleaux de la Loi. De plus, Rabbi Yéhouda précise que cet usage est lié aux « actions du roi Ptolémée ». Nous avons donc une confirmation que la Septante fut bien utilisée à la synagogue :

ספרים, ורבי יהודה היא. דתניא "רב אשי אמר כי תניא ההיא בשאר תפלין ומזוזות אין מכתבין אלא אשורית, ורבותינו היתירו יונית. והכתיב "והיו" אלא אימא ספרים נכתבים בכל לשון, ורבותינו היתירו יונית. – היתירו ? מכלל דתנא קמא אסר. אלא אימא רבותינו לא היתירו שייכתבו אלא יונית. ותניא, אמר רבי יהודה אף כשהתירו רבותינו יונית – לא היתירו אלא בספר תורה, ומשום מעשה דתלמי המלך."

« Rav Ashi dit : cette baraïta fait référence aux autres livres [bibliques] et correspond à l'opinion de Rabbi Yéhouda, comme il enseignait : « Phylactères et mézouzot doivent être écrits uniquement en Assyrien mais nos rabbins ont autorisé le grec.⁷⁸ Mais ce n'est pas écrit, pouvaient-ils le faire ? Les rouleaux de l'Écriture peuvent être écrits dans n'importe quelle

75. Rachi, dans son commentaire, précise que la Halakha impose de coudre les parchemins avec des tendons lorsqu'ils sont utilisés pour les mézouzot et les phylactères.

76. Cette expression talmudique désigne les livres bibliques canoniques. Elle concerne donc l'utilisation de parchemins pour écrire un « rouleau biblique ».

77. Talmud de Babylone, Traité *Mégillah* 8B.

78. La citation est interrompue.

langue, et nos rabbins ont permis le grec. Ils ont permis ! Cela implique que le premier Tana l'a interdit ! Il faut donc dire : Nos rabbins leur ont permis de les écrire uniquement en grec. Rabbi Yéhouda ajoute : Quand nos rabbins ont permis le Grec, ils l'ont autorisé uniquement pour un rouleau de la Torah. Et c'est en rapport avec les actions du roi Ptolémée. »⁷⁹

Comme ce texte le précise, seule la langue grecque peut avoir un usage liturgique. Toutefois cette autorisation est limitée à la lecture de la Torah. Quelques pages plus loin, dans le même traité, les mêmes autorités rabbiniques mentionnent une exception : le rouleau d'Esther. Il doit toujours être écrit en hébreu :

"מיתבי: קראה גפסית, עברית, עילמית, מדית, יוונית. – לא יצא. – הא לא דמיא אלא להא: גפסית לגפטים, עברית לעברים, עילמית לעילמים, יוונית ליוונים – יצא. אי הכי, רב ושמואל אמאי מוקמי לה למתניתין בלעז יוונית ? לוקמה בכל לעז ? אלא מתניתין כברייתא, וכי איתמר דרב ושמואל – בעלמא איתמר. רב ושמואל דאמרי תרויהו: לעז יווני לכל כשר. – והא קתני יוונית ליוונית – אין, לכולי עלמא – לא. – אינהו דאמור כרבן שמעון בן גמליאל – דתנן, רבן שמעון בן גמליאל אומר: אף ספרים לא התיירו שיכתבו אלא יוונית. – ולימרו הלכה כרבן שמעון בן גמליאל. – אי אמרי הלכה כרבן שמעון בן גמליאל הוה אמינא: הני מילי – שאר ספרים, אבל מגילה דכתיב בה "ככתבם" אימא לא – קמשמע לן."

« Une objection est soulevée [contre l'opinion de Rav et Samuel] à partir de cet enseignement : 'Si quelqu'un lit en copte⁸⁰, en hébreu⁸¹, en élamite, en mède, en grec, il ne s'acquitte pas de ses obligations.' En fait il faudrait comprendre : 'Si quelqu'un lit en copte pour les coptes, en hébreu pour les hébreux, en élamite pour les élamites, en mède pour les mèdes, en grec pour les grecs, il s'acquitte de ses obligations.' S'il en est ainsi, pourquoi Rav et Samuel expliquent la Michna en se référant au grec vernaculaire ? Pourquoi ne font-ils pas référence à toutes les autres langues ? Parce que notre Michna correspond à la baraita et à l'opinion de Rav et de Samuel qui a une signification générale. Rav et Samuel affirment ensemble que le grec vernaculaire est bon pour tous les peuples. Pourtant il est dit 'en grec pour les grecs' – pour les grecs, c'est possible mais pas pour les autres ? Non, car il faut tenir compte de l'enseignement de Simon ben Gamaliel. Rabban Simon ben Gamaliel dit : 'Les rouleaux de l'Écriture ne peuvent être écrit

79. Talmud de Babylone, Traité *Méguilah* 9A.

80. La langue des Égyptiens.

81. Il s'agirait d'une référence à une sorte d'araméen parlé par les Bene Eber.

qu'en grec.' N'avons-nous pas appris que la halakha suivait l'avis de Rabban Simon ben Gamaliel ? Cette règle n'est valable que pour les autres livres bibliques mais pas pour la Méguila qui contient l'expression 'selon ce qui est écrit'⁸², impliquant que ce rouleau doit toujours être en hébreu. – Telle est l'interprétation. »⁸³

Ce texte confirme une fois de plus que le grec peut être utilisé à la synagogue et justifie l'exception du rouleau d'Esther par une citation de ce livre. Un dernier passage talmudique attribue une place particulière aux traductions de la Bible. Même si elles n'ont pas un usage liturgique, il est permis de violer le chabbat pour les sauver d'un incendie :

"תא שמע: היו כתובין גיפטיית, מדית, עברית, עילמית, יוונית, אף על פי שלא ניתנו לקרות בהן – מצילין אותן מפני הדליקה, תיובתא דבר הונא."

« Viens écouter : S'ils sont écrits en égyptien, en mède, en araméen, en élamite, en grec, bien qu'on ne les lise pas, on doit les sauver du feu. Réfutation de Rav Houna. »⁸⁴.

Si le grec a droit de cité à la synagogue, son rôle ne se limite pas à la liturgie. Il peut être utilisé dans des actes officiels.

3.2. Langue officielle

Trois passages du Talmud mentionnent des actes de divorces signés, au moins partiellement en grec. Si dans un premier temps, la Michna *Gittin*⁸⁵ invalide un acte de divorce portant une signature en hébreu et une en grec, il semble que la raison fondamentale justifiant cette conclusion soit à rechercher dans la juxtaposition de plusieurs actes sur une même feuille. En effet, la Guemara, expliquant ce passage, précise qu'une signature en grec est acceptée :

"עד אחד עברי ועד אחד יוני'. וליתכשר האי בעד אחד עברי ועד אחד יוני, והאי בעד אחד עברי ועד אחד יוני, דהא תנן: עד אחד עברי ועד אחד יוני – כשר. הא תני זעירי: שניהם כשרים. ותנא דינן ? – דלמא גונדלית חתים, ותלתא אחד, וחד אחד."

82. Esther 9,27.

83. Talmud de Babylone, Traité *Méguilah* 18A.

84. Talmud de Babylone, Traité *Shabbat* 115A.

85. Talmud de Babylone, Traité *Gittin* 87A.

« 'Une signature en hébreu et une signature en grec'. Mais ne peut-on pas rendre valide un acte de divorce par une signature en hébreu et une en grec et l'autre aussi par une signature en hébreu et une en grec puisque nous avons appris que si une signature est en hébreu et une en grec le document est valide ? Ze'iri a en fait enseigné que les deux étaient valides. Quelle [est la raison] de notre Tanna ? Il pense que peut-être une des signatures était en forme spirale et qu'ainsi il y avait trois signatures sur un acte de divorce et une seule sur l'autre. »⁸⁶

Enfin un troisième témoignage étend la validité de la signature en grec à tous les documents :

"תנינה: גט שכתבו עברית ועדיו יונית, יונית ועדיו עברית – כשר. אי מהדיא הוה אמינא: הני מילי בגיטין, אבל בשאר שטרות לא, קא משמע לן."

« Nous l'avons déjà appris : si un acte de divorce est écrit en hébreu et signé en grec, ou écrit en grec et signé en hébreu, c'est valide. Si je savais cela, je pensais que ce n'était valable que pour les actes de divorce et non pour les autres documents. Maintenant je sais [que c'est valable pour tous les documents]. »⁸⁷

Ces différents témoignages portent soit l'autorité d'une baraita, soit la marque des premiers tannaim. Ils confirment, une fois de plus, qu'à la naissance du judaïsme rabbinique, sous l'influence de Rabbi Yohanan ben Zakkai⁸⁸, la langue grecque jouissait d'un rôle quasi identique à celui de la langue sacrée, l'hébreu. C'est pourquoi de nombreux maîtres ont jugé utile de distinguer la langue et la culture grecques.

3.3. Interdiction de la sagesse grecque

À deux reprises différentes, et pratiquement avec les mêmes mots, le Talmud rapporte un événement qui se déroula pendant le siège de Jérusalem par Pompée, en 63 avant notre ère. Après la révolte des Macchabées contre la politique d'hellénisation forcée menée par les Séleucides, la famille hasmonéenne se déchira puisqu'une guerre civile éclata entre les fils de Jean Hyrcan :

86. Talmud de Babylone, Traité *Gittin* 87B.

87. Talmud de Babylone, Traité *Gittin* 19B.

88. Cf. C. Yohanan LAMBERT, *Le Talmud et la littérature rabbinique*, Paris, 1997, p. 145s.

"מעשה שבא העומר מגגות צריפין." תנו רבנן: כשצרו מלכי בית חשמונאי זה על זה היה הורקנוס מבחוץ ואריסטובלוס מבפנים. בכל יום ויום היו משלשלין דינרים בקופה ומעלין להם תמידים. היה שם זקן אחד שהיה מכיר בחכמת יונית. לעז להם בחכמת יונית, אמר להן: 'כל זמן שעסוקין בעבודה אין נמסרין בידכם'. למחר שלשלו להן דינרין בקופה והעלו להן חזיר. כיון שהגיע לחצי חומה, נעץ צפרניו בחומה ונזדעזעה ארץ ישראל ארבע מאות פרסה על ארבע מאות פרסה. באותה שעה אמרו: ארור שיגדל חזיר וארור שילמד בנו חכמת יונית."

« Il est arrivé que le Omer soit apporté de Gagot Tsérifin'. Nos rabbins ont enseigné : 'Quand les rois de la dynastie hasmonéenne lutèrent l'un contre l'autre⁸⁹, Hyrcan était à l'extérieur et Aristobule à l'intérieur. Chaque jour ils faisaient descendre des dinars dans un panier et remontaient [des animaux pour] les sacrifices. Il y avait là un vieil homme qui avait étudié la sagesse grecque. Il leur parla en grec⁹⁰ et il leur dit : 'Aussi longtemps que vous serez occupés au service du Temple, vous ne serez jamais délivré par vos mains.' Le lendemain, ils descendirent des dinars dans un panier et remontèrent un porc. Lorsqu'il atteignit la moitié de la hauteur de la muraille, il enfonça ses griffes dans le mur et la terre d'Israël trembla sur une distance de quatre cents parasanges sur quatre cents parasanges. À ce moment-là, ils dirent : 'Maudit soit l'homme qui élève des porcs et maudit soit l'homme qui apprend à son fils la sagesse grecque.' »⁹¹

Il est intéressant de constater que la description du tremblement de terre provoqué par le porc correspond en tous points à celui généré par le Targum des Prophètes⁹². Il va de soi que le contexte historique est fortement hostile à la culture grecque envahissante et que les positions religieuses, proches des sadducéens, du monarque en place, ne font qu'accroître les réserves du judaïsme rabbinique, issu essentiellement du courant pharisien. Le récit parallèle du traité *Sota*⁹³ ne mentionne pas le tremblement de terre. Par contre il ajoute une justification de l'interdit, en rapport avec Rabban Simon ben Gamaliel, qui est reprise dans le traité *Baba Kama*⁹⁴ :

89. Allusion à la bataille entre les deux fils de Alexandre Jannée où Hyrcan bénéficia de l'assistance des Romains.

90. Littéralement « en sagesse grecque ».

91. Talmud de Babylone, Traité *Ménahot* 64B.

92. Talmud de Babylone, Traité *Méguilah* 3A. Cf. notes 17 à 22.

93. Talmud de Babylone, Traité *Sota* 49B.

94. Talmud de Babylone, Traité *Baba Kama* 82B, 83A.

"וחכמת יוונית מי אסירא ? והתניא, אמר רבי: בארץ ישראל לשון סורסי למה ? או לשון הקדש או לשון יוונית. אמר רבי יוסי: בבל לשון ארמי למה ? או לשון הקודש או לשון פרסי. ואמרי: לשון יווני לחוד, וחכמת יוונית לחוד. וחכמת יוונית מי אסירא ? והאמר רב יהודה אמר שמואל משום רבן שמעון בן גמליאל: "עיני עוללה לנפשי מכל בנות עירי" – אלף ילדים היו בבית אבא, חמש מאות למדו חכמת יווית, ולא נשתייר מהן אלא אני כאן, ובן אחי אבא בעסיה. אמרי: שאני בית רבן גמליאל, שהיו קרובים למלכות. וכדתניא: המספר קומי הרי זה מדרכי האמורי. אבטולמוס בר ראובן התירו לו לספר קומי, מפני שהוא קרוב למלכות. של בית גמליאל התירו להם לספר בחכמת יוונית, מפני שקרובים למלכות."

« Et la sagesse grecque, qui l'a interdite ? N'était-il pas dit que Rabbi indiquait : 'En Israël, /83A/ pourquoi parlait-on syriaque ? Il faut parler soit la langue sainte, soit le grec ! Et Rabbi José dit : Et pourquoi parler l'araméen à Babylone ? Il faut utiliser soit la langue sainte, soit le perse ! Il faut distinguer la langue grecque et la sagesse grecque. Et la sagesse grecque, qui l'a interdite ? Et voici que Rav Judas déclare que Samuel dit au nom de Rabban Simon ben Gamaliel : 'Mon œil affecte mon âme à cause de toutes les filles de ma ville'⁹⁵ Il y avait mille étudiants dans la maison de mon père, cinq cents apprenaient la sagesse grecque et il ne reste que moi ici et le fils du frère de mon père à Assia.⁹⁶ On peut dire que la famille de Rabban Gamaliel fut une exception car elle avait un accord avec le gouvernement. On a enseigné : celui qui se coupe la frange à la manière romaine marche sur les chemins des amorites⁹⁷. Abtolmos bar Réouven a permis de se couper la frange [à la manière romaine] car il était proche du gouvernement. Ainsi les membres de la famille de Rabban Gamaliel furent autorisés à discuter la sagesse grecque à cause d'un accord avec le gouvernement. »

Remarquons une fois encore la place prééminente accordée à la langue grecque, égale à celle de l'hébreu. De plus, nous avons la confirmation qu'au premier siècle de notre ère, la culture grecque fut même enseignée. Les statistiques impressionnantes rapportées par le Talmud - il ne subsiste que deux étudiants sur mille - ne reflèteraient-elles pas l'évolution historique des rapports entre le judaïsme rabbinique et l'Église ? Une dernière citation

95. Lamentations 3,51

96. Ville à l'est du lac de Tibériade.

97. Il ne doit pas être imité.

talmudique justifie l'interdiction de l'enseignement de la sagesse grecque par la Bible :

"שאל בן דמה בן אחיתו של ר' ישמעאל, כגון אני שלמדתי כל התורה כולה מהו ללמוד חכמת יונית ? קרא עליו המקרא הזה, לא ימוש ספר התורה הזה מפיד, והגית בו יומם ולילה. צא ובדוק שעה שאינה לא מן היום ולא מן הלילה ולמוד בה חכמת יונית."

« Ben Dama, le fils de la sœur de Rabbi Ismaël a demandé [à Rabbi Ismaël] : 'Quelqu'un comme moi qui a étudié la totalité de la Torah peut-il étudier la sagesse grecque ?' Il lui lit la citation suivante : 'Ce livre de la Torah ne quittera jamais ta bouche, tu l'étudieras jour et nuit.⁹⁸ Va et trouve un moment qui n'est ni jour ni nuit et apprends à ce moment la sagesse grecque.' »⁹⁹

Notons que cette justification est beaucoup plus convaincante et qu'elle légitime une fois de plus l'usage du grec, lorsqu'il sert à l'étude de la Torah. Nous venons de mentionner plus de soixante occurrences talmudiques du mot 'grec' montrant la place prééminente accordée à cette langue, lorsqu'elle est utilisée au service de l'étude de la Torah. Il en reste une demi-douzaine qui symbolise l'interdit.

4. Le grec, symbole de l'interdit

Ces quelques passages, jusqu'alors inexploités, doivent être mis en rapport avec l'interdit, sous des formes différentes. Ainsi plusieurs aliments interdits sont qualifiés de 'grecs'. De même, en période de persécutions, le pouvoir politique porte le même attribut. Enfin un apostat est décrit comme chantant continuellement en grec.

4.1. L'interdit alimentaire

Une citation du traité *Beitsa*¹⁰⁰ mentionne six ou sept choses qui rendent impures. La dernière citée est « la courge grecque » :

"וחכמים אומרים: אינו מקדש אלא ששה דברים בלבד. רבי עקיבא אומר: שבעה. ואלו הן: אגוזי פרך, ורמוני באדן, וחביות סתומות, וחלפי תרדין, וקלחי כרוב, ודלעת יוני."

98. Josué 1,8.

99. Talmud de Babylone, Traité *Ménahot* 99B.

100. Talmud de Babylone, Traité *Beitsa* 3B.

« Les sages disent : ‘seulement six choses rendent [le tout] impur’. Rabbi Akiva dit : sept. Ce sont : les noix de Perekh, les grenades de Badan¹⁰¹, des tonneaux [de vin] bouchés, des pousses de betteraves, des trognons de choux et des courges grecques. »

Ce végétal est cité dans un autre traité¹⁰². Une autre plante fait aussi l’objet de discussions : l’hysope. Il existe en hébreu deux termes pour désigner cette plante. D’une part le mot ‘אויב’, traduit habituellement en français par hysope et le mot ‘איזביון’, l’hysope grecque¹⁰³. Ainsi le traité *Shabbat*¹⁰⁴ précise qu’il est interdit de manger de l’hysope grecque à chabbat car « cette nourriture n’est pas saine ». En dehors de ces qualifications alimentaires, le terme grec est aussi lié aux persécutions.

4.2. Les persécutions

Contrairement à ce que nous avons vu jusqu’ici, le Talmud mentionne une fois l’interdiction de l’enseignement de la langue grecque, pendant « la guerre de Titus » :

"משנה. בפולמוס של טיטוס גזרו על עטרות כלות, ושלא ילמד אדם את בנו יוונית."

« Michna : Durant la guerre de Titus, il fut interdit aux mariées de porter une couronne et d’enseigner le grec à son fils. »¹⁰⁵

Un autre passage¹⁰⁶ précise que pendant les persécutions « au temps des grecs » les tribunaux rabbiniques durent être beaucoup plus sévères afin d’éviter l’assimilation :

"ומעשה באחד שרכב על סוס בשבת כימי יונים, והביאוהו לבית דין וסקלוהו. לא מפני שראוי לכך, אלא שהשעה צריכה לכך."

« Il est arrivé qu’un homme monte à cheval à chabbat au temps de grecs¹⁰⁷. On l’a amené au tribunal rabbinique qui l’a fait lapider. Non pas parce qu’il le méritait mais en fonction de l’heure.¹⁰⁸ »

Enfin une dernière citation relie la langue grecque à l’hérésie.

101. D’après Rachi, Perekh et Badan sont des localités situées en Samarie, au nord est de Sichem.

102. Talmud de Babylone, Traité *Nédarim* 51A.

103. Certains dictionnaires traduisent ce terme par ‘marjolaine’.

104. Talmud de Babylone, Traité *Shabbat* 109B.

105. Talmud de Babylone, Traité *Sota* 49A.

106. Talmud de Babylone, Traité *Sanhédrin* 46A.

107. Il s’agit d’une période de persécutions.

108. Des mesures sévères étaient prises pour enrayer les effets de la persécution.

4.3. L'hérésie

Le traité *Haguigah*¹⁰⁹ du Talmud de Babylone cite trois rois et quatre hommes du peuple, qui malgré leur étude de la Torah, n'auront pas part au monde futur. Puis il mentionne 'Aher'¹¹⁰, un rabbin apostat que l'on n'appelait plus par son nom :

"שלשה מלכים וארבעה הדיוטות אין להם חלק לעולם הבא, אנן מה תהוי עלן ? – אמר ליה: שינא, טינא היתה בלבם. אחר מאי – זמר יווני לא פסק מפומיה. אמרו עליו על אחר, בשעה שהיה עומד מבית המדרש הרבה ספרי מינין נושרין מחיקו."

« Trois rois et quatre hommes du peuple¹¹¹ n'ont pas part au monde futur. Que nous arrivera-t-il ? [Samuel] leur dit : 'Ô, disciples studieux, il y avait de la rancune¹¹² dans leur cœur.' Mais qu'en est-il d'Aher¹¹³ ? Un chant grec sortait continuellement de sa bouche. Ils dirent à propos de Aher : alors qu'il sortait de la maison d'étude, il fit tomber de nombreux livres hérétiques qu'il serrait contre lui. »

Élisha ben Abouya fut un tanna de la seconde génération, contemporain de rabbi Akiva. Il est né à Jérusalem, avant la destruction du Temple. Son père était un personnage important qui est mentionné dans le Talmud de Jérusalem. Nous ne connaissons pas ses maîtres ni ses disciples, à l'exception de Rabbi Méir¹¹⁴. Le Talmud¹¹⁵ nous apprend que Rabbi Élisha est entré au paradis :

"תנו רבנן: ארבעה נכנסו בפרדס, ואלו הן: בן עזאי, ובן זומא, אחר, ורבי עקיבא."

« Nos maîtres ont enseigné : 'quatre hommes sont entrés dans le paradis'¹¹⁶. Il s'agit de : Ben Azzia, Ben Zoma, Aher et Rabbi Akiva. »

109. Talmud de Babylone, Traité *Haguigah* 15B.

110. En hébreu, 'Aher' signifie 'l'autre'.

111. Il s'agit des rois Jéroboam, Ahab et Manassé et de Balaam, Doeg, Ahitophel et Géhazi.

112. Comme ils avaient de mauvaises intentions depuis le début, leur connaissance de la Torah ne pouvait les protéger.

113. « Élisha ben Abouya, souvent nommé Acher, après son apostasie, parce que l'on ne voulait plus prononcer son nom. Il fut le maître de R. Méir. » H. L. STRACK et G. STEMBERGER, *Introduction au Talmud et au Midrash*, Paris, 1986, p. 103.

114. Tanna de la troisième génération, il joua un rôle important dans l'établissement de la Michna où il est cité 330 fois.

115. Talmud de Babylone, Traité *Haguigah* 14A.

116. Le mot hébreu employé désigne 'un jardin'. Dans la Bible, c'est le paradis (Cf. Cantique des Cantiques 4,13). D'après la tradition, ce terme désigne des études mystiques ou théosophiques.

Quelques autres citations rapportent des discussions avec Rabbi Méir, en précisant à chaque fois qu'il était un apostat : 'שיצא לתרבות רעה'. Aucune précision n'est fournie quant à la nature exacte de son apostasie mais, selon certains textes, il aurait profané le chabbat. Toutefois les quelques passages talmudiques qui conservent sa trace ne le désignent plus sous son nom mais simplement 'Aher', c'est-à-dire 'l'autre'. Parmi toutes les occurrences que nous avons étudiées, c'est la seule qui lie explicitement le grec et l'apostasie.

Arrivé à la fin de cette étude, nous ne pouvons constater que, jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, la langue grecque jouit de privilèges importants. Depuis la traduction de la Septante qui, comme le rapporte la tradition, fut inspirée par Dieu, le grec peut être utilisé non seulement pour la lecture de la Torah à la synagogue mais aussi pour étayer des commentaires bibliques. Par contre, il faut le dissocier de la culture grecque dont l'accès reste globalement interdit. Ce jugement assez positif sera remis en cause rapidement. Maimonide expliquera, à propos de la Michna *Méguila* autorisant le grec pour les livres bibliques, que le grec s'est corrompu et que cette loi n'a plus valeur d'actualité.

Cette méfiance à l'égard de la Septante va croître rapidement sous l'influence de deux phénomènes : d'une part la situation politique de Jérusalem après la disparition du Temple et d'autre part l'apparition d'une secte grandissante issue du judaïsme, les premiers chrétiens. Ainsi dans le Talmud de Babylone, rabbi Yohanan explique :

"אמר רבי יוחנן: כל מקום שפקרו המינים תשובתן בצידן. 'נעשה אדם בצלמנו' ואומר ויברא אלהים את האדם בצלמו"...

« Chaque fois que les mécréants nient le monothéisme en se fondant sur un texte biblique, la réponse leur est donnée à proximité. 'Faisons l'homme à notre image'¹¹⁷ – 'Et Dieu créa [singulier] l'homme à son image'¹¹⁸ »¹¹⁹

Il cite en exemple un passage du livre de la Genèse¹²⁰ qui figure dans la liste des textes modifiés de la Septante sous l'influence de Ptolémée. En fait, ces textes de la Septante étaient utilisés dans les premières polémiques judéo-chrétiennes. Ce phénomène est confirmé par Justin¹²¹, dans son

117. Genèse 1,26.

118. Genèse 1,27.

119. Talmud de Babylone, Traité *Sanhédrin*, 38B.

120. Genèse 1,26.

121. Philosophe et apologiste chrétien de langue grecque, au 2^{ème} siècle.

*Dialogue avec Tryphon*¹²², où il reconnaît que les chrétiens utilisent ce passage biblique pour distinguer le Père et le Fils. Il apparaît nettement qu'au cours des deux premiers siècles de notre ère, la Septante devient la Bible des premiers chrétiens et subit ainsi un rejet du judaïsme rabbinique, sans toutefois entraîner la disparition totale de l'usage de la langue grecque. C'est dans ces conditions qu'apparaîtront de nouvelles versions juives de la Bible en grec, dont celle d'Aquila.

Un païen nommé Aquila et vivant sous le règne de l'empereur Hadrien (117-138) se convertit d'abord au christianisme puis au judaïsme. Il étudia l'hébreu et la tradition rabbinique avec rabbi Akiva¹²³. Sa version grecque de la Bible manifeste un très grand littéralisme, une stabilité absolue de la traduction (chaque mot hébreu a toujours la même traduction grecque) et un souci de l'étymologie. Ce texte est conçu pour s'adapter à l'exégèse rabbinique enseignée par son maître, rabbi Akiva et reflète une certaine polémique antichrétienne. Le Talmud mentionne fréquemment ces traductions et loue la beauté d'Aquila. Au 6^{ème} siècle, l'empereur Justinien autorisera l'usage de cette version dans les synagogues¹²⁴. Mais aujourd'hui il ne reste que quelques fragments, essentiellement dans les *Hexaples* d'Origène. Ainsi cette lutte entre l'Église et la synagogue sur fond d'exégèse biblique conduira à une rupture linguistique totale : le grec pour l'un, l'hébreu pour l'autre, phénomène qui prendra toute son importance lors de la fixation du canon des Écritures.

Yohanan LAMBERT

122. JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, 62,2, Academic Press, Fribourg, 2003.

123. Célèbre rabbin du Talmud qui est mort martyr en 135.

124. *Novelle* 146.

Cet article original se fonde sur les matériaux de la Filiale de Saint Pétersbourg des Archives de l'Académie des Sciences russe.

Son auteure Margarita Federovna KHARTANOVITCH remercie le candidat en sciences historiques Nikolai Alexandrovitch KOPANEV pour la traduction des extraits de la correspondance de SILVESTRE DE SACY avec les académiciens de l'Académie impériale des sciences.

SILVESTRE DE SACY et l'Académie impériale des Sciences

Antoine Isaac SACY, baron SILVESTRE DE SACY (Paris 21 septembre 1758 - 21 février 1838) fut un illustre orientaliste français aux XVIII^e et XIX^e siècles en même temps qu'un polyglotte ; parmi les langues qu'il connaissait, on peut citer l'hébreu, le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le persan, le turc, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

* * *

La carrière de SILVESTRE DE SACY débute en 1781, il est alors Conseiller de la Cour des monnaies et en 1791 il en est nommé commissaire général.

Il poursuit l'étude des langues sémitiques et iraniennes tout en déchiffrant les inscriptions de la dynastie sassanide. En 1792, il part en retraite et s'isole dans sa propriété aux environs de Paris.

En 1795, il est nommé professeur d'arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes qui vient d'être créée. Il publie de nombreux travaux sur la grammaire arabe, la culture musulmane : *Exposé de la religion des Druzes* (2 tomes, 1838), *Grammaire arabe* (2 volumes, 1^{ère} édition 1810), *Chrestomathie arabe* (3 volumes, 1806), *Anthologie grammaticale* (1829)¹.

* * *

1. *Mémoires sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, Paris 1785 ; *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides*, Paris 1793.

Dès 1806, SILVESTRE DE SACY occupe également la chaire de langue persane. C'est alors que sa notoriété se développe parmi les linguistes avec un seul intermède durant les Cent Jours. En 1832, il est nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.

Député en 1808, baron en 1813, il est nommé Pair de France en 1832. Recteur de l'Université de Paris en 1815, il fait partie du Comité créé à l'Académie des inscriptions pour l'étude des manuscrits de la Bibliothèque royale.

SILVESTRE DE SACY était le maître de Jean-François CHAMPOLLION. Il était familier des divers travaux anciens sur les hiéroglyphes égyptiens et fut un des premiers à souligner l'importance des textes coptes dans le déchiffrement des inscriptions égyptiennes. Lui-même ne réussit pas dans cette entreprise mais sut très tôt apprécier les travaux de son élève CHAMPOLLION et s'appliqua à faire la publicité de ses découvertes.

Il convient de rappeler qu'avant la découverte de CHAMPOLLION, un autre élève de SILVESTRE DE SACY, le diplomate suédois David OKERBLAD avait déchiffré quelques dizaines de mots démotiques sur la pierre de Rosette.

* * *

SILVESTRE DE SACY est élu en 1818 membre étranger de l'Académie des Sciences impériale de Saint-Petersbourg². Il fonde la « Société Asiatique », en est le premier président en 1821, édite successivement la *Revue asiatique*, la *Revue des Savants*. En 1833, il devient secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.

On doit à SILVESTRE DE SACY une magnifique traduction assortie de commentaires des œuvres des plus grands auteurs arabes et iraniens (Ad DAMIRI, Abd al LATIFA), des recherches sur les origines du monument littéraire *Kalila et Dimnah*.

C'est ainsi que pendant quelques décennies Paris fut le principal centre pour l'étude des langues orientales, grâce aux activités d'enseignement de SILVESTRE DE SACY.

La majorité des arabisants allemands étaient ses élèves.

* * *

2. Éditeur de « Mémoires concernant l'histoire des arts, mœurs et usages des Chinois par les missionnaires de Pékin », Paris 1814, in *Chronique de l'Académie des Sciences russe*, rédacteur en chef M-F. KHARTANOVITCH, Saint-Petersbourg 2002.

Avec la Russie, les contacts scientifiques de SACY étaient très anciens. Dès 1815 le collectionneur ROUSSEAU souhaitait vendre une riche collection dont le *Dîwân* d'Ibn KOUZMÂN n'était pas la moins précieuse des œuvres³ et la proposait au gouvernement français. Les finances françaises grevées par les guerres napoléoniennes ne le permettaient pas. C'est alors que SACY fit savoir par le biais de ses élèves devenus professeurs à Saint Pétersbourg l'opportunité de cette acquisition au tout-puissant Ministre de l'enseignement, Sergueï Semionovitch OUVAROV, l'auteur du projet de l'« Académie asiatique ». La collection fut achetée en deux fois, 1819⁴ et 1824⁵.

De ce fait, la France essayait une grande perte alors qu'en Russie, cette collection allait jouer un grand rôle dans la création du fonds du Musée asiatique.

Dès 1810, celui qui devait devenir le ministre de l'enseignement Sergueï Semionovitch OUVAROV avait écrit sa première œuvre importante, le *Projet pour une Académie asiatique* et cela sous l'influence du développement de l'orientalisme français. Ce projet formait le noyau des intérêts scientifiques et politiques russes toujours croissants à l'égard des pays orientaux limitrophes de la Russie.

Sergueï Semionovitch OUVAROV plaidait pour la création d'un établissement scientifique sous la tutelle du tsar appelé à développer la connaissance de l'Orient, utile et à la science européenne et aux intérêts politiques russes⁶.

Selon le projet, le programme de l'Académie devait comporter 31 cours de langue et 25 cours de littérature, sanscrit, hébreu, chinois, mandchou, arabe, persan, turc, tatar, à étendre ensuite aux géorgien, arménien, tibétain et langues d'Asie Centrale.

En conclusion, OUVAROV exprimait le souhait que son *Projet* retienne l'attention du gouvernement et « qu'en Russie se crée une Académie asiatique dont l'organisation réponde à l'importance de sa vocation et soit l'instrument de la grandeur de la science russe »⁷.

3. I. I. KRATCHOVSKI *Œuvres choisies*, Leningrad 1955.

4. S. S. OUVAROV informe qu'Alexandre Ier est décidé à acquérir pour 15 000 Francs une collection de manuscrits orientaux du baron DE SACY au profit du Musée asiatique (*Chronique de l'Académie des Sciences*, Saint-Pétersbourg 2002).

5. Texte du protocole d'achat daté de Viatka, 10 octobre 1824.

6. M. M. CHEVTCHEVSKOÏ, S. S. OUVAROV, *Les conservateurs russes*, Moscou 1997.

7. T. K. VITTEKER *Le comte S. S. OUVAROV et son temps*, Saint-Pétersbourg 1999.

Par la suite, sous son initiative fut créée une chaire de langues orientales puis l'Institut pédagogique principal de Saint-Petersbourg en 1818, enfin en 1855 une faculté orientale au sein de l'université impériale.

Le Musée Asiatique, était constitué dès 1818 au sein de la *Kunstkamera*⁸. Une pléiade d'orientalistes travaillait à la section historico-philologique de l'Académie des Sciences impériales.

* * *

L'influence de SILVESTRE DE SACY sur l'école des orientalistes arabisants russes fut énorme.

Dès le début du XIX^e siècle ses travaux furent traduits en russe. Ainsi dans le recueil des œuvres d'Ossip Ivanovitch SIENKOVSKI, on trouve dans la partie *Récits et poèmes traduits de langues orientales* la *Moallaka* de LEBID⁹.

L'ouvrage rencontra un grand succès comme matériel didactique; d'ailleurs avant la traduction de SIENKOVSKI, celle de son élève I.V. BOTIANOV avait paru dans le *Messenger asiatique* et même en brochure¹⁰.

Ayant suivi les recherches de SACY en France, le professeur A. B. BOLDYREV publia en 1836 *Grammaire arabe abrégée* à partir de la grammaire de SACY¹¹.

SILVESTRE DE SACY recommanda des savants français connus travaillant en Russie auprès des services officiels. Ainsi au début de sa carrière l'orientaliste François Bernard CHARMOIS (Franz FRANTZEVITCH) qui était venu à Paris pour apprendre les langues orientales auprès de SACY, ainsi que le droit et avait exercé un court moment comme avocat auprès de la Cour, fut recommandé par SILVESTRE DE SACY dès que furent ouverts les postes à l'Institut pédagogique de Saint Pétersbourg. SYLVESTRE DE SACY étant considéré comme une référence dans le domaine oriental put ainsi placer ses deux meilleurs élèves : François Bernard CHARMOIS et J-F DEMANGE aux chaires d'arabe et de persan, qu'ils occupèrent dès le 1^{er} septembre 1817 comme professeurs.

La filiale pétersbourgeoise des Archives de l'Académie des Sciences russe détient de nombreux matériaux concernant SILVESTRE DE SACY. C'est

8. Kunstkamera : Littéralement Cabinet de curiosités. Actuel Musée d'Anthropologie Pierre le Grand de l'Académie des Sciences russe.

9. S. DE SACY *Callila et Dimna ou Fables de Bidpai en arabe*, la *Moallaka* de Lebid, Paris, 1816.

10. *Moallaka Levida, Poèmes*, Saint-Petersbourg, 1827.

11. S. DE SACY, *Grammaire arabe à l'usage des élites de l'École spéciale des Langues orientales vivantes*.

notamment la correspondance de SACY avec les académiciens russes P.I. KEPPEN, I. KLAPROT, K.D. FREN, F.P. ADELONG.

Y sont abordés les programmes des réunions de la Société asiatique, l'étude et la recension de thèses, les recommandations aux postes de professeurs dans les établissements d'enseignement supérieur – des candidats STAL, de Strasbourg pour la langue turque, CHÉZY et LESEIT pour le sanscrit et le chinois.

L'étude de la correspondance de SILVESTRE DE SACY avec les savants russes pourrait révéler de nouvelles pages de relations scientifiques entre la Russie et la France.

Margarita Fedorovna KHARTANOVITCH

Docteure en Sciences historiques

**Directrice du service historique de la Kunstkamera
et de l'histoire russe du XVIII^e siècle**

Musée M.V. Lomonossov, Saint Pétersbourg

(traduit du russe par Françoise BARRY)

Au tout début de l'année 1982, le plus célèbre des opéras français, Carmen de BIZET, a été représenté pour la première fois à Pékin, en langue chinoise. Cette création mondiale est déjà un événement en soi, mais lorsqu'on pense à ce qu'était la situation de la Chine à l'époque, quelques années à peine après la fin de la Révolution culturelle, on mesure à quel point cette initiative était audacieuse.

D'autres œuvres occidentales ont fait l'objet, par la suite, de mises en scène fastueuses, dans la Cité interdite ou dans d'autres lieux prestigieux. Toutefois, aucune d'entre elles ne peut être comparée à cette Carmen, qui fut le premier pas d'une nouvelle longue marche de la musique occidentale en Chine...

Les grands événements ont souvent leur légende. Celle de Carmen en chinois n'en a pas : c'est une vérité historique. Et pour la conter, qui pouvait le faire mieux que celui qui en fut le maître d'œuvre : Jean PÉRISSON.

Je résidais à Pékin lorsque ce projet fou a vu le jour et que, grâce à Jean PÉRISSON que j'ai connu à l'époque, j'ai pu en suivre de loin et de près l'évolution. Ce chef d'orchestre d'envergure internationale est en train de rédiger ses mémoires ; il a bien voulu nous confier les passages concernant cette aventure hors pair.

Nous l'en remercions très vivement.

Françoise MOREUX

Création de l'opéra *Carmen* à Pékin

[...] Le mois de février 1980 sera consacré à des concerts en Turquie.

Le 23 avril, je me rends au Ministère des affaires étrangères, bureau de l'Action Artistique. J'ai l'intention de leur suggérer l'attribution d'une subvention pour maintenir la présence française à Ankara. Ils en sont d'accord, mais cette fois, ils me soumettent une nouvelle idée : « Maestro, cela vous intéresserait d'aller en Chine ? » Peste ! Les distances augmentent : hier la Turquie, aujourd'hui la Chine, demain ils vont me proposer la planète Mars !

Je tempore : « Et pour quand envisagez-vous cette mission ? » - « Eh bien, si vous acceptez, vous partez dans six jours ! » Je m'étrangle : « Mais le

visa ? » - « Nous nous chargeons de tout » - « Et que vais-je faire là-bas ? » - « Faire travailler l'Orchestre Central. » (Cette appellation correspond à l'Orchestre N° 1 du pays). Évidemment, j'accepte. Aller en Chine, ça ne se refuse pas !

Jusqu'ici, j'ignore tout de la place que peut occuper la musique occidentale dans l'Empire du Milieu. J'essaie de me documenter un peu avant de partir, mais ce n'est qu'une fois sur place que je pourrai m'en faire une idée plus exacte. Cela peut se résumer ainsi, dans les grandes lignes : après la proclamation de la République Populaire en 1949, un traité d'alliance entre la Chine et l'URSS a provoqué un envoi massif d'« experts » de toutes sortes pour aider à la construction de cette nouvelle nation. Tous les domaines ont été abordés, y compris la musique.

Heureusement, les experts russes ne se sont pas bornés à enseigner TCHAIKOVSKI et BORODINE aux Chinois. Dans leurs bagages, ils ont aussi apporté MOZART, BEETHOVEN et les autres...

En 1960, rupture avec l'URSS, les Chinois vivent sur leur acquis, mais en 1966 éclate la Révolution culturelle, consternante aberration qui, entre autres méfaits, interdit tout accès à la musique européenne, désormais réputée « bourgeoise ». On représente des « opéras révolutionnaires », composés par le Comité central du Parti (!). Les gardes rouges brisent les instruments, on fait fondre les seules grandes orgues qui existent dans le pays, certains pianistes se retrouvent en prison avec les bras cassés, sans parler des exécutions sommaires. Bref, c'est la « Nuit culturelle », qui durera jusqu'à la mort de MAO et la fin de la Bande des Quatre en 1976.

Suit une progressive convalescence. Peu à peu, enfin, Beethoven ressort du Purgatoire. On voit même son masque légendaire se profiler sur un 33 tours représentant la Grande Muraille ! C'est dans ce contexte que je vais découvrir la Chine et les musiciens chinois.

Le 29 avril, je m'envole de Paris à 20 heures, et je m'endors vite, car dans ce sens-là, la nuit sera très courte. Au lever du soleil, c'est le choc ! En Europe, j'ai souvent survolé les Alpes, et j'ai encore ce souvenir en mémoire. Mais que sont nos taupinières alpines comparées à ce que j'ai sous les yeux ! Nous survolons l'Himalaya dont l'immensité blanche s'étend dans toutes les directions à perte de vue. C'est inexprimable, et cela dure des heures !

À l'aéroport de Pékin, je suis accueilli par une délégation de l'orchestre et par son premier chef, l'imposant M. LI Delun. Il a une tête de troisième couteau pour un film d'espionnage en Orient, mais à l'usage il se révèle tout à fait sympathique. Et on me présente ma petite interprète, WANG Yanfen, ce qui signifie, en bon français : « Hironnelle parfumée ». Tout un programme.

On me conduit avec armes et bagages à l'Hôtel de l'Amitié, sorte d'immense campus à l'américaine, parsemé de petits bâtiments où logent tous les coopérants et professeurs étrangers, ce qui ne leur permet pas d'avoir le moindre contact avec la population.

Un dîner est servi, puis le maestro chinois et mon interprète m'accompagnent au Palais du Parlement pour voir un ballet. J'espérais voir un spectacle chinois, j'ai droit au *Lac des Cygnes*. Pas la peine de venir à Pékin !

Le lendemain est le 1^{er} mai, on me fait visiter des parcs magnifiques, le Temple des 500 Bouddhas, celui du Bouddha couché. Le soir, dîner dans un restaurant très officiel, où le célèbre « canard laqué » n'a pas volé sa réputation.

Le vendredi matin, pour mon premier contact avec l'orchestre, je me suis vêtu avec une certaine élégance, et je constate que la tenue des musiciens chinois s'apparente plutôt au bleu de travail. Je prends note, et me promets d'adopter une mise plus décontractée.

J'ai placé la barre assez haut, puisque j'ai programmé *La Mer*, de DEBUSSY, pour le premier concert. C'est une œuvre difficile, mais je trouve que les musiciens en saisissent assez vite le style. L'un d'eux me dit : « Cette musique ressemble à notre peinture... » C'est un peu vrai.

Il faut avouer que sur le plan technique, ils sont loin du niveau des orchestres auxquels je suis habitué. La musique occidentale est encore quelque chose de nouveau pour eux, ils n'ont pas de repères dans le passé, pas de traditions. Aussi on travaille dur, et je me montre très exigeant.

Il faut dire à leur décharge que les instruments dont ils disposent sont en général de médiocre qualité. La provenance en est souvent hasardeuse. Pendant la pause je m'approche d'un musicien qui s'exerce péniblement sur un énorme tuba dont l'aspect est bien misérable. J'examine cet instrument, tout cabossé et en partie rouillé. Je finis par découvrir, gravée dans le cuivre, cette inscription : « Paris, Exposition Universelle 1889 ».

Ce tuba a l'âge de la Tour Eiffel. La seule différence est que celle-ci est bien entretenue...

Je ne sais plus qui a dit que la première tâche d'un maestro était de savoir apprivoiser l'orchestre. Ici cela ne pose aucun problème, tant leur bonne volonté est évidente. En revanche, je me rends très vite compte qu'il sera plus difficile d'apprivoiser le public ! En effet, quand les Chinois viennent écouter un concert ou un opéra, l'ambiance de la salle est celle d'un poulailler : on parle, on rit, on s'interpelle à distance, on marche, on mange des sandwiches, bref c'est un brouhaha indescriptible. C'est dans ce tohu-bohu que je fais mon entrée. Je monte sur le podium, je salue, je me tourne vers l'orchestre, et là, je m'attendais au silence, mais non, les conversations redoublent ! Je l'ai su après coup, tout le monde commente ma tenue, car le frac est quasiment inconnu dans ce pays.

Je ne puis laisser cette situation s'éterniser, car le concert s'ouvre sur le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, de DEBUSSY, dont le début est un solo de flûte qui doit s'élever dans un silence total. Calmement, je me retourne vers le public. Mon expression et un geste de la main indiquent clairement que je demande le silence avant de commencer. Le public est très surpris. Peu à peu le bruit diminue, mais je sens très bien que jamais personne n'a osé les faire taire !

Enfin le silence s'établit, les gens n'osent plus respirer. Alors seulement, d'un geste très lent, je fais signe au flûtiste de commencer son solo.

Après quelques concerts, le public a pris l'habitude, peu à peu, de faire silence, de « se préparer à écouter »... et j'ai su qu'après mon départ, mes collègues chinois s'étaient donné pour tâche de prolonger cette éducation du public.

Il ne m'a fallu que très peu de temps pour commencer à réaliser l'importance que pouvait représenter ma venue aux yeux des Chinois. Quand j'ai demandé pourquoi leur choix s'était porté sur un chef français, on m'a répondu : « Parce qu'en 1964, le général DE GAULLE a été le premier chef d'État occidental à établir des relations diplomatiques avec la Chine populaire. Nous ne l'oublierons jamais. C'est une dette de reconnaissance que nous avons envers la France. »

J'ai trouvé étrange qu'une décision de caractère culturel ait été provoquée par un déclin politique, mais c'est bien ainsi que les choses se sont passées. Et très vite, j'ai été pressenti pour donner des *master-classes* à l'intention des chefs d'orchestre chinois désireux de confronter leurs connaissances avec

celles du premier chef occidental présent dans leur pays. Au Conservatoire de Pékin, j'ai donc donné deux cours par semaine, avec des orchestres différents. Au début, sachant que les chefs inscrits à mon cours étaient tous titulaires d'un orchestre, j'ai imaginé qu'ils seraient une dizaine. Le matin du premier cours, j'ai vraiment été estomaqué, car ils étaient près d'une centaine ! C'est là que j'ai pris la mesure de cet immense pays. Ces gens-là venaient de toute la Chine. Certains avaient parcouru des centaines, voire des milliers de kilomètres ! Il y en avait de tous les âges, des jeunes, des vieux, et ce qui m'a le plus étonné : presque autant de femmes que d'hommes.

De plus, à chacun de mes cours, Radio-Pékin se déplaçait pour retransmettre l'intégralité de ces séances pédagogiques. J'en avais la confirmation par mon fils François – résolument maoïste comme beaucoup d'adolescents de l'époque – qui à Paris enregistrerait mes cours à 3 et 4 heures du matin sur une chaîne à ondes courtes.

Cette imposante organisation avait de quoi m'impressionner, je l'avoue. Devant le feu roulant des questions qu'on me posait, je prenais le temps de tourner ma langue dans ma bouche avant de répondre, tellement j'avais l'impression que pour eux, tout ce que je disais était parole d'Évangile. Je me sentais le messager d'une culture, et à ce titre, il me fallait absolument répondre à l'attente exprimée par tous ces visages tournés vers moi. J'ai vécu là une expérience unique et inoubliable.

En ce mois de mai, les concerts se poursuivent, agrémentés d'excursions. Un jour, c'est une visite au Palais d'Été. Une autre fois, c'est une journée passée sur la grande Muraille, avec l'orchestre au grand complet.

Un matin, à la Philharmonie, je suis accueilli par un orchestre que je ne connais pas. C'est l'orchestre de l'Opéra Central. Dès que les musiciens me voient, ils commencent à jouer la musique de scène de *Carmen*, ouverture, interludes, etc... sous la direction de leur chef, Madame ZHENG Xiaoying. Après quoi celle-ci me confie : « Maestro, nous rêvons de jouer cet opéra complet. Mais nous avons besoin de vos conseils ». Rendez-vous est pris pour une table ronde, dans trois jours.

C'est là que je rencontre le directeur de l'Opéra Central, M. LIU Shirong, un homme compétent et très efficace. On décide de bien faire les choses

et de prendre son temps : nous sommes le 2 juin 1980, et la première de *Carmen* aura lieu le 1^{er} janvier 1982, ce qui nous laisse un an et demi.

Ce délai n'a rien d'excessif. Depuis la révolution culturelle de 1966, l'Opéra central n'a monté aucune œuvre nouvelle. Les chanteurs de l'époque sont maintenant trop âgés, il va donc falloir former des interprètes parmi de jeunes chanteurs sans expérience. Je promets d'envoyer quelqu'un pour guider leur choix dans ce domaine.

L'autre problème est la langue. Tout le monde est d'accord sur le fait que *Carmen* doit être chanté en chinois. Le public n'est pas encore mûr pour les versions originales !

Il fallait donc traduire cet opéra, et l'on a chargé un éminent linguiste, Monsieur SUN Huishuang, de mener à bien cette tâche. Il restera à s'assurer que cette traduction est correcte.

Il faudra aussi choisir un metteur en scène français, ce que je compte faire dans quelque temps.

On voit que le chemin est encore long, surtout en raison de la formation des chanteurs. Le projet ne me concerne pas directement, puisque c'est Madame ZHENG Xiaoying qui dirigera, mais je vais faire comme si c'était moi...

Pendant les cinq semaines qu'a duré mon premier séjour en Chine, il s'est produit quelque chose que je ne m'explique pas tout à fait. Ce n'est un secret pour personne que des régimes totalitaires sont volontiers affectés d'espionnage aiguë. Les coopérants étrangers, que leur appartenance soit diplomatique, commerciale ou culturelle, sont *a priori* suspects et soigneusement encadrés. C'est le cas en Chine comme en URSS et dans beaucoup de pays, hélas ! On habite des quartiers réservés, on ne peut circuler que dans certaines régions et à condition d'être « accompagné », et comme on est censé n'avoir aucun contact social avec les autochtones, il est hors de question d'entrer dans la maison... d'un Chinois, par exemple.

Je savais parfaitement tout cela avant d'arriver en Chine, aussi ai-je été très surpris de recevoir dès la première semaine une série d'invitations à déjeuner, d'abord chez chacun des chefs de l'Orchestre Central, puis chez les solistes de l'orchestre. WANG Yanfen, ma petite interprète, m'explique : « Maestro, vous travaillez dur, vous vous fatiguez, et nous savons que vous mangez très peu au restaurant de l'hôtel. Vous avez déjà maigri depuis

que vous êtes là. C'est pourquoi on va s'occuper de vous, et vous allez faire des vrais repas ! » Je n'en crois pas mes oreilles. Et pendant presque tout mon séjour, je déjeune chez l'un, chez l'autre, et je fais en effet de très bons repas. J'ai su plus tard que les artistes qui m'invitent bénéficient d'une petite subvention pour pouvoir recevoir dignement le maestro français.

Ce traitement de faveur n'a pas été le seul. On m'a bientôt confectionné une carte d'identité spéciale qui me donne le droit de circuler librement sur tout le territoire. Et au lieu d'être limité à l'usage de la monnaie réservée aux étrangers, j'ai le droit d'utiliser le RMB (*Renminbi*), monnaie du Chinois moyen, qui me permet de payer moins cher certains objets de consommation.

À l'hôtel de l'Amitié, je fréquente quelques professeurs ou coopérants de différents pays. À la nouvelle des avantages dont je bénéficie, ils se récrient : « Comment ? Vous êtes invité chez les habitants, et cela après une semaine de séjour ? Nous, il y a trois ans qu'on est ici, et jamais nous n'avons pénétré dans la maison d'un Chinois ! »

À la fin, j'interroge ma petite WANG Yanfen pour savoir pourquoi je suis l'objet de tant d'égards. Elle me dit : « C'est très simple. Nous sentons très bien que vous aimez vraiment la Chine et les Chinois. Alors voilà, vous êtes adopté, vous êtes un ami. »

En juin, je quitte la Chine pour faire des pas de géant. Successivement Europe - Amérique. Concerts en Autriche, puis *Manon* à Cincinnati. Retour en France. J'ai emporté avec moi la traduction de *Carmen* et je m'adresse à un professeur de chinois de l'École des Langues orientales, qui relève deux ou trois petits contre-sens, aussitôt corrigés.

Il n'est que temps d'envoyer à Pékin quelqu'un qui sera le maître d'œuvre du projet de *Carmen*. Il faut auditionner de très nombreux jeunes chanteurs, choisir les meilleurs, et commencer à les former pour obtenir plusieurs distributions possibles de cet opéra. Énorme travail pour lequel mon choix se porte sur ma chère Jacqueline BRUMAIRE, à qui je fais toute confiance.

Sur place, à Pékin, elle commence à opérer cette sélection, elle m'envoie des enregistrements de ses préférés, tout cela avance très vite. Et soudain, c'est la surprise : Madame ZHENG a des scrupules ! Elle a peur de ne pas savoir imprimer à *Carmen* le style de l'opéra français. Aussi elle me

demande d'assurer toute la dernière période de répétitions, et de diriger les six premières représentations de janvier 1982.

C'est ainsi que « *Carmen à Pékin* » est devenue mon affaire.

En septembre, je suis de nouveau en Chine pour un deuxième séjour. D'abord, pendant deux ou trois jours, je travaille avec Madame ZHENG, qui me chante *Carmen* en chinois d'un bout à l'autre, pour voir si la traduction de M. SUN Huishuang ne bouscule pas la musique de BIZET (cela arrive souvent avec les traductions d'opéra). Enfin, nous touchons au but. Car je m'aperçois que cette traduction « sonne bien ». Beaucoup mieux que la traduction allemande que j'avais dirigée à Graz !

Ensuite, je fais la navette entre la Philharmonie et l'Opéra central, où Jacqueline BRUMAIRE me présente une première sélection de chanteurs qu'elle a pressentis jusqu'ici pour les distributions de *Carmen*. Parmi les nombreux candidats que j'auditionne, certains sont très prometteurs, mais tous sont très jeunes et n'ont aucune expérience de la scène. Il faudra encore travailler beaucoup. Le rôle de Carmen a des chances de revenir à MIAO Qing, qui possède une superbe voix de mezzo.

Début 1981, je fais un saut à Nantes pour assister à une représentation de *Carmen* mise en scène par René TERRASSON. Je connais bien cet artiste, qui est actuellement à Strasbourg directeur de l'Opéra du Rhin, et avec qui j'ai collaboré récemment à *Mârouf, Savetier du Caire* au Grand-Théâtre de Bordeaux. Pour ma première chinoise, je suis à la recherche d'un certain type de présentation scénique.

À l'heure du choix, on comprendra que je désire que *Carmen* soit représentée aux Chinois sous sa forme la plus accessible. Ils ne connaissent pas cet opéra, ni l'opéra en général. Cette histoire de *Carmen* sera déjà bien assez exotique pour eux, sans avoir besoin de la surcharger par des symboles au second degré. La version que je viens de voir à Nantes, d'une facture très soignée, me semble suffisamment classique pour être « lisible » par n'importe quel public.

C'est adopté. Le 23 février, à Paris, je donne rendez-vous à TERRASSON, au Café de la Paix : « René, j'ai une seule question : veux-tu faire *Carmen* à Pékin ? »

Sa réaction est indescriptible. Après quelques secondes de stupeur, il explose : « Pékin ! À Pékin ! Comment c'est possible ! Raconte !... » Et je raconte tout depuis le début, et son enthousiasme grandit à mesure : « Mais c'est fabuleux ! Quelle aventure ! » Il a raison. Pour une aventure, c'en est une ! »

Tout est à faire : il n'existe pas dans ce pays des théâtres équipés pour accueillir une production moderne d'opéra. Jusque-là, les décors se limitent à des toiles peintes. Cette fois, il s'agira de décors construits. TERRASSON devra s'entourer d'une équipe technique, qui transmettra son savoir-faire aux Chinois. Le lieu pompeusement appelé « Théâtre du Pont du Ciel » est en réalité un ancien cinéma plus ou moins transformé. À la guerre comme à la guerre...

J'arrive à Pékin le 2 mars pour une troisième mission. Je dois y rester seulement une semaine. Nous apportons encore quelques corrections à la traduction. Et nous participons à des séminaires ou à des conférences pour expliquer le sujet de *Carmen*. Nous avons droit, en retour, à des questions étonnantes : « S'il vous plaît, l'action se passe en Espagne. Mais l'Espagne, n'est-ce pas, c'est bien une province de l'Europe ? » Ou encore : « On nous dit que Carmen est une gitane. C'est quoi une gitane ? » Autre question : « Ce personnage, Escamillo, il tue des taureaux, et on l'applaudit ? Qu'est-ce que ça veut dire ? » Les choses n'ont pas toujours le même sens, d'un bout à l'autre de la planète...

Le 7 mars, je prends l'avion pour Shanghai, où m'attendent quelques concerts – avec trois orchestres différents. Tout se passerait au mieux si je n'étais terrassé par des calculs rénaux qui me retiennent deux jours à l'hôpital. J'évite de justesse l'opération.

Après le deuxième concert, je retourne pour quelques jours à Pékin, où je retrouve TERRASSON et son équipe. J'en profite pour faire passer des auditions aux chanteurs déjà sélectionnés par Jacqueline BRUMAIRE, et qui ont fait de rapides progrès.

Retour à Shanghai pour le dernier concert, qui sera consacré à *La Création*, le célèbre oratorio de Joseph HAYDN qui, pour l'occasion, a été

traduit en chinois, et sera chanté par un chœur jeune et enthousiaste. Ce choix me laisse rêveur, car la Bible est totalement étrangère à la culture chinoise. Pourtant, apparemment, ils aiment ce texte poétique et un peu naïf du début de la Genèse. Ils se plaignent seulement de n'avoir pas trouvé de traduction pour le mot *Alleluia* ! Je leur explique que malgré son origine hébraïque, ce mot ne se traduit jamais. On dit partout *Alleluia* ! On a d'ailleurs raison de le dire, car le concert est un immense succès.

Encore deux jours à Pékin, où nous survolons une dernière fois *Carmen* avec Madame ZHENG, car nous ne nous reverrons plus avant la fin de l'année. Le 25 avril, retour à Paris.

En octobre, à Strasbourg, m'attend quelque chose de beaucoup plus sérieux : *Les Dialogues des Carmélites* de Francis POULENC, à l'invitation de René TERRASSON. Inspiré par le texte de BERNANOS, le compositeur a donné là le meilleur de lui-même et signé un chef-d'œuvre. L'ouvrage est servi par une excellente distribution dominée par Régine CRESPIN. La mise en scène de TERRASSON est belle et intelligente. Comme toujours à l'Opéra du Rhin, le spectacle est repris dans les grandes villes du voisinage, ce qui fait un total de 13 représentations, dont l'une est télévisée. Nous terminons à Colmar, le 22 novembre, ce qui me permet d'aller admirer le retable d'Issenheim, et je sais que quatre jours après, je dois regagner Pékin, pour la dernière ligne droite avant la première de *Carmen*.

Le lundi 23 novembre, j'ai rendez-vous à Radio-France pour une émission culturelle qui tourne autour de notre projet pékinois. C'est Philippe CALONI qui mène l'interview. L'idée que *Carmen* va être chanté en chinois le met en joie. J'ai apporté quelques extraits enregistrés à Pékin par Jacqueline BRUMAIRE. Il répète : « Ah ça, *Carmen* en chinois, vraiment, c'est pas triste ! » Nous n'avons pas remarqué que dans un coin du studio, un garçon à l'aspect un peu bohème nous écoute très attentivement en prenant des notes. Sur le moment nous n'y prêtons pas attention.

Le 27 novembre au soir, j'arrive en Chine pour la quatrième mission – la plus importante de toutes – et je descends au grand hôtel Pékin tout à fait central puisque jouxtant la place *Tian an men*. Le lundi 30, premier contact

avec l'Opéra central. Tous les matins, lecture d'orchestre. Avant mon arrivée, Madame ZHENG Xiaoying en a déjà fait un grand nombre pour préparer le terrain. Après-midi et soir, répétitions au piano avec les chanteurs. Ce rythme sera celui de la première semaine. À partir du 8 décembre, on oublie le piano, et toutes les répétitions se feront avec l'orchestre.

Cette façon de procéder serait tout à fait impraticable et inutile en Occident. Si je l'adopte ici, c'est pour apporter à l'orchestre la souplesse nécessaire à l'accompagnement des chanteurs. Du coup, les musiciens ne sont plus fixés sur leur papier rayé et commencent à s'intéresser à l'action scénique. Peu à peu, ces répétitions ressemblent de plus en plus à des représentations, exactement ce que je souhaitais.

En attendant René TERRASSON, c'est son assistante, Elisabeth TÜRK, qui est responsable de la mise en scène dont l'aspect le plus important est bien ici la direction d'acteurs. Le ressort dramatique de *Carmen* est très éloigné des valeurs de l'Extrême-Orient, et j'admire comment nos jeunes sont peu à peu habités par leurs personnages. Franchement, transformer des Chinois en Espagnols, ce n'est pas si simple !

La danse dans la taverne de Lilas PASTIA est réglée par une autre assistante, Béatrice BOZEK, dans un style *flamenco* parfaitement maîtrisé et sans outrance.

En marge de la musique, il se passe des choses étonnantes. Tout le monde a en tête, au premier acte de *Carmen*, la marche des enfants qui jouent aux petits soldats en chantant « Avec la garde montante... ». Il s'agit en fait de gosses des rues, et dans notre équipe, Diego ETCHEVERRY et Isabel ECHARRI, qui ont la charge des décors et des costumes, ont dessiné de véritables haillons pour les vêtir. Lennui, c'est que l'atelier de Pékin a confectionné ces haillons... en soie ! Tout simplement parce que la soie est moins chère en Chine que tout autre tissu ! La soie rutille sous les lumières, bref, c'est une véritable catastrophe. Aussi, pendant plusieurs jours, nos amis s'efforcent de ternir toutes ces hardes en les arrosant d'aniline au moyen de primitives lances de *Fly-Tox*. Résultat : on est bien arrivé à éteindre les reflets soyeux, mais Isabel et Diego sont rentrés à Paris avec les cheveux et la moustache jaunes.

Toujours au premier acte, un nouveau différend s'est élevé. Les costumiers chinois ont visiblement « interprété » les dessins de nos décorateurs : en effet, quand paraissent les cigarières, elles sont censées sortir d'un lieu de travail surchauffé et sont vêtues de robes légères... avec les manches nues. Seulement voilà : en Chine, si une jupe fendue jusqu'à mi-cuisse est une

tenue parfaitement correcte, en revanche un bras dénudé est un objet de scandale ! Ils ont donc rajouté des petites manches à volants, que René TERRASSON a beaucoup de peine à leur faire retirer, et qu'ils rajouteront traîtreusement après notre départ.

Je réalise que les conditions de travail de nos jeunes chanteurs sont loin d'être idéales. Pékin est une ville immense, certains mettent des heures pour venir à l'Opéra... en vélo. Notre Escamillo N°1, le baryton JIA Qi, n'a pas de chauffage chez lui et l'hiver en Chine est très rude.

Arrivé à la répétition, il ouvre son blouson fourré et en sort... son petit chat, qu'il n'a pas voulu laisser dans une chambre glacée.

Le 24, arrivée de mon épouse à Pékin. Sans prendre garde à la date, nous pensions avoir une répétition. Mais les Chinois, nous sachant loin de nos familles, nous ont préparé une soirée de Noël, attention touchante s'il en fut. Un des chanteurs déguisé en Père Noël nous apporte de petits cadeaux dans une hotte, vraiment on se croirait chez nous.

Pour couronner ce mois de répétitions intensives, il a été prévu que les 28, 29 et 30 décembre, auraient lieu trois générales publiques de *Carmen*. Ces générales seront réservées à un public trié sur le volet par les autorités chinoises, et donc inaccessibles au grand public. C'est à ce moment que mon équipe et moi-même commençons à réaliser que la décision de jouer *Carmen* en public n'a pas encore été prise ! En poussant le sympathique LIU Shirong, directeur de l'Opéra, dans ses retranchements, nous apprenons que les autorités ne sont qu'à moitié confiantes dans la capacité de leurs jeunes chanteurs. Il est vrai que ceux-ci ont entre 24 et 26 ans, ce qui est un âge bien tendre pour chanter l'opéra. En fait, sans oser le dire, ils redoutent un échec. Et comme chacun sait, s'il est une chose parfaitement intolérable pour un Asiatique, c'est de perdre la face. Le suspens va durer jusqu'au bout, aggravé par la nouvelle de l'arrivée prochaine de journalistes européens.

Il faut avouer que malgré leurs grandes qualités, nos jeunes chanteurs ont des états d'âme à l'approche du grand jour. Notre Carmen N°1 MIAO Qing, en dépit de sa superbe voix, semble manquer de l'abattage nécessaire pour incarner le rôle. C'est là que va se révéler pleinement le pouvoir de Jacqueline BRUMAIRE, qui fut elle-même jadis une incomparable « bête de scène ». Elle va secouer la pauvre MIAO Qing, la « doper » comme un

champion, lui faire comprendre que Carmen est une femme qui ne baisse jamais les yeux devant un homme, mais qui s'affirme comme un être libre et indomptable.

Les trois générales publiques ont lieu, chacune avec des chanteurs différents, puisque nous avons préparé trois distributions possibles. Nous sommes heureux de voir que MIAO Qing a compris la leçon. L'attitude provocante, le port de tête, cette fois tout y est.

À la troisième générale, les regards convergent vers le milieu de la salle, où a pris place Monsieur DENG Xiaoping en personne. Sa présence est la preuve même de l'importance accordée à cet événement, puisque la décision va venir du numéro un chinois lui-même.

Après la répétition, je ronge mon frein dans ma loge, dans l'attente du verdict. Paraît Monsieur LIU Shirong, dont je ne suis pas près d'oublier les paroles : « Maestro, je dois vous dire que Monsieur DENG Xiaoping a été un peu scandalisé ! Ce personnage de Carmen n'est pas un exemple à suivre, loin de là. De plus, un soldat (Don José) qui se révolte contre son supérieur, cela aussi est vraiment scandaleux ! Mais M. DENG considère que la qualité artistique de ce spectacle est telle qu'il serait dommage d'en priver le public chinois ! »

Tout est dit ! Après-demain, on joue !

31 décembre. C'est la veillée d'armes. Pour des vétérans de l'opéra comme Jacqueline BRUMAIRE, René TERRASSON ou moi, l'intervalle entre une générale et une première ne suscite pas de souci particulier. Si la générale a été satisfaisante, on attend la première avec sérénité. Mais ici, c'est une autre paire de manches ! L'extrême jeunesse de nos chanteurs, leur inexpérience évidente du fait qu'ils n'ont jamais chanté le moindre opéra, tout cela a de quoi nous préoccuper. Ce qui nous rassure, c'est le sentiment d'avoir tellement bien travaillé qu'après tout les choses devraient bien se passer.

Ce matin, a débarqué à Pékin un charter venant de Paris, nous amenant le gratin des journalistes, critiques musicaux, chroniqueurs des magazines culturels, tous désireux de connaître la genèse de l'événement. Notre équipe au complet les reçoit à l'ambassade de France pour une conférence de presse.

J'ouvre naturellement le ban puisque j'ai vécu l'origine de ce projet. Après quoi nous répondons aux nombreuses questions. J'essaie de mon

mieux de faire comprendre que la véritable difficulté de l'entreprise, c'était la différence des cultures. Et que sous ce rapport, les dons d'adaptation de nos chanteurs ne méritent que des éloges.

Le soir, nous fêtons la Saint Sylvestre au Restaurant du Canard Laqué, et on ouvre le champagne à minuit.

1^{er} janvier 1982. Le grand jour est arrivé. Ce soir sera l'aboutissement d'un an et demi de travail. Nous décidons d'aller nous promener, histoire de faire baisser la tension. Tous les magasins sont ouverts en ce premier jour de l'an, et notre hôtel débouche sur *Wangfujing*, qui est la rue commerçante N°1 de Pékin.

Le soir, nous arrivons deux heures en avance au théâtre du « Pont du Ciel », pour faire face à tout imprévu. Mais il ne se passe rien. Sinon que j'éprouve la grande surprise de faire une rencontre inattendue. Je reconnais le sympathique personnage d'allure un peu bohème que j'avais remarqué il y a un mois lors de notre passage à Radio-France. Il se présente : Alain VILLAIN, patron des éditions STIL. Il s'agit d'une petite entreprise privée qui produit des enregistrements discographiques très « haut de gamme », et plutôt à la recherche d'événements rares. Tout à fait par hasard, à l'émission de Philippe CALONI, il a surpris notre conversation concernant *Carmen* à Pékin. Il a aussitôt négocié une petite aide avec le bureau de l'Action artistique, et le voilà aujourd'hui sur place, avec un de ses techniciens et ses appareils, prêt à enregistrer la première de *Carmen* en chinois.

Tout cela serait parfait si les Chinois étaient d'accord. Mais on ne leur a jamais parlé d'enregistrement, pour la bonne raison que nous n'étions même pas au courant. Du coup, nous nous heurtons à un refus. Certes, les Chinois ont décidé que l'on jouerait ce soir, mais si par malheur le résultat laisse à désirer, il n'y aura pas de trace. Tandis qu'avec un enregistrement... Bref, ils refusent pour la première, en disant : « On verra. Si la première est très bonne, on vous laissera faire pour les autres. » Pas moyen d'infléchir leur décision.

On dit souvent que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, de même pourrait-on dire qu'un beau spectacle ne se raconte pas. Dès le début de cette création en Chine de *Carmen*, j'ai senti que tout le monde était en état de grâce. Orchestre, chœurs, solistes ont donné ce soir-là le meilleur d'eux-

mêmes. Sans la moindre baisse de tension dramatique, nos jeunes ont tenu bon jusqu'à l'affrontement terrible du duo final.

La réaction du public est proprement indescriptible. On peut utiliser le mot de « triomphe » parce qu'il n'y en a pas de plus fort. Les musiciens de l'orchestre envahissent la scène pour se mêler aux artistes du plateau, sous une avalanche de fleurs.

Depuis quelque temps, les responsables chinois ne dormaient plus. Ce soir, ils sont radieux. Ils tiennent parole et autorisent l'enregistrement dès à présent. Nous nous retrouvons une heure après avec les artistes pour une réception à l'ambassade de France. Le lendemain, déjeuner très officiel au parc *Beihai*. Nous recevons les félicitations du Ministre de la culture, un homme fort sympathique au demeurant. Le soir, deuxième représentation, avec d'autres chanteurs. Même chose le surlendemain.

Le lundi 4, relâche. Nous en profitons pour écouter des extraits de la deuxième et de la troisième représentation, que nous présente Alain VILLAIN. Je prévois que cet enregistrement nous causera des problèmes, car à partir de la deuxième, les distributions ont été mélangées, et il va falloir se livrer à un savant montage pour retrouver la distribution idéale, celle de la première, qui n'a pas été enregistrée.

Les 5, 6 et 7 janvier, je dirige mes trois dernières représentations. À l'issue de la dernière, une fois que le public s'est retiré, je garde l'orchestre dans la fosse et je leur fais un petit discours d'adieu, traduit par mon interprète. Puis je remets solennellement ma baguette, celle qui a dirigé les six premières, à Madame ZHENG Xiaoying, qui va désormais reprendre le flambeau.

À mon retour en France, je suis impressionné par le retentissement médiatique énorme de la *Carmen* de Pékin. La presse européenne entière s'en est fait l'écho. Personnellement, je n'ai jamais recueilli un aussi grand nombre d'articles. Et j'en suis vraiment d'autant plus heureux que ce sont en général de très bonnes critiques. Le 4 février, je suis interviewé par Jacques CHANCEL dans son émission « Radioscopie ». Évidemment j'ai beaucoup de choses à raconter. À un moment il me dit : « Vous savez, Jean PÉRISSON,

à force d'aller en Chine, j'ai l'impression que vous commencez à avoir les yeux bridés... »

Pendant les semaines qui vont suivre, j'établis mon quartier général près de la Bastille, au siège des éditions STIL, dont le patron, Alain VILLAIN me confirme ce que je craignais : l'enregistrement de *Carmen* à Pékin, qui a été effectué de la 2^e à la 6^e représentation, souffre de l'absence de la première, frappée d'interdit par les Chinois. En raison des distributions vocales mélangées, il va nous falloir procéder à un montage compliqué pour parvenir à une version satisfaisante.

Assisté d'un excellent technicien, j'entreprends cette besogne qui se présente comme un puzzle d'une extrême difficulté. Il me faut plus de deux mois pour en venir à bout ! Le résultat est un beau coffret – c'est encore l'époque du 33 tours – avec le livret de *Carmen* en français et en chinois.

Mai 1983, je reçois un coup de téléphone d'Alain VILLAIN. Il exulte : « Jean, notre *Carmen* à Pékin vient d'être couronnée par le Grand Prix du Disque ! Nous figurons sur le palmarès 1983. C'est formidable ! Rendez-vous pour la remise du Prix à la cérémonie de l'Académie Charles CROS. Avec champagne ! »

Bien entendu, cet événement, par son caractère exceptionnel, a naturellement trouvé sa place dans les « Documents du xx^e siècle ». Mais il a aussi été apprécié en raison de l'extraordinaire performance de nos jeunes chanteurs chinois qui, par leur engagement total dans une culture inconnue, ont véritablement jeté un pont entre deux civilisations.

Jean PÉRISSON

Référence du coffret de 3 disques de 1983 : *Carmen à Pékin* STIL 0101 S 82.

Référence du coffret de 2 CD de 2000 : *Carmen en chinois* STIL 0101 SAN 82.

Le 23 janvier ouvrant l'année chinoise du Dragon, nous avons pensé qu'il serait bienvenu de publier dans nos pages deux courtes histoires traditionnelles, devenues des expressions courantes, que nous avons étudiées dans nos premières années de l'étude du chinois et que nous voudrions vous rappeler ou vous raconter, car elles sont toujours d'usage...

Catherine MEUWESE et Françoise MOREUX

À propos de dragons... deux expressions proverbiales

Ajouter des yeux à la peinture d'un dragon

画龙点睛 (Hua long dian jing)

Dans l'Antiquité, un artiste avait peint quatre dragons sur un mur, chacun montrant les dents et sortant les griffes, tout comme de vrais dragons, mais il n'avait peint les yeux d'aucun d'entre eux.

Les gens qui les virent trouvèrent cela très étrange et lui demandèrent pour quelle raison il n'avait pas représenté les yeux. Le peintre, très sûr de lui, leur répondit : Si je peins les yeux, les dragons vont immédiatement s'envoler ».

Les gens ne voulurent pas le croire et le prièrent d'ajouter les yeux. Il leur dit : « Bon, je vais peindre seulement l'un d'eux » et il leva donc son pinceau et peignit les yeux du premier dragon. Aussitôt, la pluie se mit à tomber à verse et des coups de tonnerre accompagnèrent les éclairs, et le dragon qui avait des yeux s'élança hors du mur, volant jusqu'au ciel. Seuls les dragons sans yeux restèrent sur le mur.

Morale :

L'homme croit à l'existence des dragons, alors que dans la vie ils n'en existent pas. On ne peut bien sûr pas croire à la légende qui a donné naissance à l'expression *hua long dian jing*, pourtant elle perdure jusqu'à

maintenant. Les gens lui font souvent référence, car plutôt qu'un long texte écrit ou une longue explication, l'emploi d'un ou deux mots importants en touche finale permet de mieux éclairer le sens de nos propos.

Le duc She¹ aime les dragons

叶公好龙 (Shegong hao long)

Le duc She aimait par-dessus tout les dragons. Il avait des dragons brodés sur ses vêtements, incrustés dans ses chapeaux, peints sur les murs et sculptés sur les piliers de sa maison.

Tous ces dragons s'entrelaçaient, montraient dents et griffes, c'était à la fois magnifique et somptueux.

Le dragon du paradis apprit que le duc She aimait les dragons, il décida de descendre lui rendre visite. Il passa sa tête par l'ouverture de la fenêtre et lança sa queue dans la grande salle. Le duc She fut alors saisi d'une telle frayeur que son visage devint blafard et qu'il s'enfuit en courant.

Ce qu'il aimait n'était pas le vrai dragon.

Morale :

Ainsi des gens disent qu'ils aiment quelque chose, mais ce n'est pas exactement la réalité. Que cette chose survienne effectivement et ils sont effrayés. L'expression *Shegong hao long* définit ce genre de personne.

1. À l'époque, le caractère *ye* se lisait *she*.

L'an prochain à Tbilissi *One more year*

Sana KRASIKOV, traduit de l'américain par Esther MÉNÉVIS,
Éditions Albin Michel, Paris, octobre 2011,
275 pages, 22 €

Le titre français de cet ouvrage met en relief l'attachement de l'auteure à sa tradition familiale juive et ukrainienne. Ce recueil regroupe huit nouvelles qui mettent en scène essentiellement des femmes émigrées d'Europe de l'Est, parties à la recherche d'une vie meilleure aux États-Unis.

La vie rêvée est confrontée à la dure réalité américaine où le souvenir de l'Ukraine permet de ne pas sombrer dans la désillusion.

Avec beaucoup de délicatesse, Sana KRASIKOV nous fait revivre le détail de ces vies où se mêlent les difficultés des émigrés, la nostalgie de l'Europe de l'Est et les traditions religieuses juives, chrétiennes ou musulmanes, selon les nouvelles.

Sana KRASIKOV est née en Ukraine et a grandi en Géorgie soviétique, avant d'émigrer aux États-Unis, à l'âge de huit ans, avec sa famille. Elle a suivi des études à l'Iowa Writers' Workshop. Âgée de 33 ans, elle vit aujourd'hui à New York et écrit son premier roman.

Elle a publié ses nouvelles dans *The New Yorker* et *The Atlantic Monthly*. En 2009, elle a reçu plusieurs prix dont le prix Sami ROHR qui récompense un jeune écrivain juif.

Yohanan LAMBERT

Les aveugles

Bi Feiyu, traduit du chinois par Emmanuelle PÉCHENART,
Éditions Philippe Picquier, Paris, septembre 2011,
462 pages, 22 €

L'auteur aurait, paraît-il, pensé à ce livre pendant vingt ans avant de l'écrire. C'est peut-être cette longue gestation qui a permis à son auteur

d'obtenir la plus prestigieuse distinction littéraire, le Prix MAO Dun, décerné en septembre 2011.

S'il n'est pas explicite de deviner la raison pour laquelle Bi Feiyu s'est ainsi intéressé de façon aussi proche et profonde au monde de la non-voyance, il n'en reste pas moins que ce roman se veut un hommage indirect à ceux qui, privés de la vision oculaire, n'ont rien à envier aux voyants dans leur quête de bonheur.

La mise en situation d'un monde singulier, à travers un cabinet de massage thérapeutique (le *tuina* 按摩) tenu par des aveugles nous donne accès à une autre approche du monde, des autres, des relations humaines, par une certaine exacerbation des sensations et des sentiments.

L'action se situant à Nankin (Nanjing), c'est-à-dire dans une ville de bonne taille, mais dont la particularité n'est pas mise en avant, permet au lecteur d'être affranchi des clichés liés à Pékin (Beijing) ou Shanghai et de se sentir plus proches des personnages, tous hauts en couleurs.

L'œuvre n'est pas, comme bon nombre de romans modernes, une critique masquée de la société moderne chinoise, c'est un véritable roman qui veut nous ouvrir à une autre sensibilité que nous, voyants, ne percevons pas dans sa finesse et dans son acuité.

Cet attrait de pénétrer dans un monde inconnu des malvoyants donne l'occasion de belles phrases telle « Chacun laisse son regard se déverser sur les doigts de l'autre ».

Françoise MOREUX

Le cahier rouge

Marina TSVETAeva,

Traduit du russe par Caroline BÉRENGER et Véronique LOSSKY

Éditions des Syrtes, Paris, septembre 2011,

270 pages, 23 €

C'est une œuvre originale que nous offrent les Éditions des Syrtes : le cahier rouge laissé à Paris par l'immense poétesse russe, Marina TSVETAeva, daté de 1932-33 durant son exil, est reproduit ici *in extenso*. Il est touchant de retrouver la belle écriture de TSVETAeva, tantôt en russe, tantôt en français, dans ce brouillon, véritable laboratoire d'écriture.

On y retrouve des réflexions sur l'art de MAÏAKOVSKI et PASTERNAK, la « Lettre à l'Amazone » qui révèle le saphisme de la poétesse, puis les brouillons d'un poème-conte, « le Gars ».

Traduites du russe, parfaitement annotées par Caroline BÉRANGER et Véronique LOSSKY, illustrées des photos des poètes contemporains de TSVETAËVA, les fameux écrivains de l'Âge d'argent du début du XIX^e siècle à Saint Pétersbourg, ces œuvres dévoilent la réalité des « poètes-nés - PASTERNAK, lutteur-né MAÏAKOVSKI », les amours tumultueuses et épistolaires de la poétesse au destin tragique. Au bout d'une vie douloureuse, elle se pendait en août 1941. Anna AKHMATOVA s'adresse à elle : « Aujourd'hui avec toi Marina, nous marchons...alentour on n'entend que les cloches du trépas ».

Voici là un fragment du long martyrologe des écrivains russes broyés par la Révolution.

Françoise BARRY

Les chevaux célestes

Jacques PIMPANEAU

Éditions Philippe Picquier, Arles, août 2011,

125 pages, 13 €

Une fois de plus, Jacques PIMPANEAU s'adonne à l'art qu'il pratique avec le plus de brio : celui de faire partager son érudition, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs. Comme lorsqu'il enseignait à l'Inalco, son souci permanent est celui de permettre à chacun d'aborder des œuvres écrites il y a plusieurs siècles, souvent dans une langue surannée, en les animant de sa propre passion pour elles.

Cette fois-ci, il choisit un récit datant du II^e siècle que l'on parcourt à bride abattue, tant le style est alerte... Nous voilà, avec le héros ZHANG Qian, chargé de mission par l'empereur de Chine dans des contrées d'Asie centrale, ces marches de l'Empire dites « barbares », le qualificatif de tout ce qui n'est pas chinois...

Nous voilà bientôt plongés dans un véritable roman d'aventures, dont l'authenticité historique n'est pas en question, puisque les *Mémoires Historiques* du célèbre SIMA Qian en a relaté les faits.

Le sous-titre « L'histoire du Chinois qui découvrit l'Occident » est indicatif de l'expérience unique vécue par le héros, curieux et brave, qui

s'efforça, grâce à son ouverture d'esprit, de connaître les « barbares » au point de prendre femme parmi eux et qui préféra s'appuyer sur les relations et échanges culturels que sur la force. Une véritable carrière diplomatique, qui ne peut qu'enchanter les personnes qui ont étudié les langues et civilisations de ces contrées (mais aussi les autres) !

Françoise MOREUX

Clichés tibétains

Sous la direction de Françoise ROBIN
Éditions Le cavalier Bleu, Collection « Idées reçues »,
Paris, juin 2011, 164 pages, 18 €

Pour la lecture de cette œuvre collective, sous la direction de Françoise ROBIN, maître de conférences à l'Inalco, je dirais en préambule : « Hommes de toutes les certitudes, attachez vos ceintures ! »

Pour aborder ce livre, il conviendrait d'oublier tout ce que nous savons (et surtout croyons savoir) de ce « mystérieux » Tibet, afin d'apprendre des vérités, hors de tout parti pris et toute chapelle. Prendre la mesure de son ignorance n'est-ce pas le début de la Sagesse ?

L'ouvrage se divise en trois grands chapitres : Le Tibet d'hier, le Tibet d'aujourd'hui et Culture & Civilisation. Chacun d'eux traite une série de « clichés », en soumettant ceux-ci, pour ainsi dire, à l'épreuve du feu, c'est-à-dire en les examinant et les analysant finement, afin de saisir pourquoi et comment ils ont pu devenir des « vérités » répandues.

Le grand avantage de ce petit livre, à la portée de toute personne intéressée par le sujet, mais pas forcément spécialiste, est de donner non pas des arguments à une thèse quelconque, mais de rapporter de façon objective, factuelle, voire chiffrée certaines données historiques, économiques, sociales, philosophico-religieuses, et de suggérer, grâce à cette étude argumentée, le regard avec lequel il convient de ré-envisager quelques préjugés.

Les Tibétains que nous voyons, voire côtoyons, sont majoritairement ceux de l'exil, or ils ne représentent que 3% de la totalité de la population tibétaine. Le dalaï-lama, même pour les Tibétains eux-mêmes, n'est pas un chef politique, mais doit son autorité au religieux. Tous les Tibétains ne sont pas uniformément bouddhistes, Les pouvoirs magiques des lamas

ne sont pas expérimentés dans le quotidien, comme dans Tintin !... et les exemples se multiplient.

En plus du rôle de la Chine au passé comme au présent, il sera éclairant de cerner celui (ceux) de pays comme la Grande-Bretagne, l'Inde et les États-Unis, de l'ONU, pour éviter le piège des caricatures. C'est dire combien cet ouvrage s'avère indispensable !

En conclusion, je reprendrai tout simplement ce qui est écrit sur la quatrième de couverture : « Les pro-Tibétaines seront en désaccord avec qu'ils interpréteront comme une entreprise de désenchantement, les anti-Tibétains désapprouveront les analyses historiques... Et c'est justement l'objectif : donner à voir ce pays tel qu'il est et non tel qu'un pro- ou anti-voudraient qu'il soit. »

Cet objectif est, me semble-t-il aussi celui de l'Inalco pour tous les pays dont les langues sont enseignées.

Françoise MOREUX

Des chaussures pleines de vodka chaude

Zakhar PRILEPINE,

Traduit du russe par Joëlle DUBLANCHET

Éditions Actes Sud, Arles, novembre 2011,

183 pages, 19,80 €

La nature russe si belle, la campagne aux mœurs rudes mais où les amitiés persistent, la boisson omniprésente, l'ennui, le sexe vite fait, les relents de la guerre en Tchétchénie, c'est la trame que notre Jack LONDON russe étale en onze courtes nouvelles, d'où l'humour n'est néanmoins pas absent. Les garçons sont désorientés, les filles naïves, les anciens dépassés.

Dans la Russie du XXI^e siècle, on est à des années-lumière des « Récits d'un chasseur » de TOURGUENEV, mais le style chatoyant entraîne le lecteur par les routes et les bois, les villages abandonnés, les rivières poissonneuses.

On retiendra « Un héros de rock'n'roll » où la rencontre d'un simple campagnard avec une ex-star touche par les émotions, la gentillesse liant les deux protagonistes au cours d'une journée de saoulerie « à la russe » avant un concert un peu raté.

Faut-il croire l'auteur militant politique et poète quand l'un assène :
« Tu veux boire, employant ces mots - parmi les plus importants - qui
définissent les destins de la civilisation russe » ?

Chaque lecteur jugera.

Françoise BARRY

Chroniques de la révolution égyptienne

على الدولة ل"المصرية

Alaa EL ASWANY,

Traduit de l'arabe par Gilles GAUTHIER

Éditions Actes Sud, Arles, novembre 2011,

350 pages, 23 €

Appréciant l'œuvre littéraire d'Alaa EL ASWANY, en particulier son roman *Limmeuble Yacoubian*, et connaissant son engagement politique et sa participation très active à la révolution égyptienne, je me suis précipité sur cet ouvrage publié dans les derniers jours de l'année 2011.

Ma déception fut immense en lisant la préface où l'on apprend qu'il s'agit d'une sélection de quarante-cinq articles extraits d'un recueil de « cent quatre-vingt-trois articles parus dans la presse égyptienne (pour l'essentiel dans les quotidiens *Shorouk* et *El Masri El Yom*) au cours des trois dernières années qui ont précédé la révolution » (page 6).

Toutes ces chroniques se terminent par « la Démocratie est la solution », parodiant ainsi le slogan de l'opposition religieuse « l'islam est la solution ». Ces articles, sélectionnés pour leur représentativité, sont regroupés en quatre sections.

Dans la première, « la Présidence et la succession », l'auteur critique la volonté du président Moubarak de transmettre son pouvoir à son fils Gamal et de truquer toutes les élections. Si ces attaques contre ce régime dictatorial sont parfaitement justifiées, deux remarques doivent être formulées sur la vision politique d'Alaa EL ASWANY.

Tout d'abord, il insiste pour dire qu'il ne faut pas craindre le pouvoir des islamistes : « Seule la réforme démocratique est capable de mettre fin à l'extrémisme religieux » (page 32). Cette crainte des Frères musulmans est

savamment entretenue par le pouvoir en place : « le régime égyptien s'est efforcé de convaincre les pays occidentaux qu'il n'existait en Égypte que deux choix possibles, pas de troisième : le régime de MOUBARAK ou celui des Frères musulmans » (page 45). Pour l'auteur, les Frères musulmans ont perdu toute crédibilité en participant « à des élections frauduleuses, en échange d'un ou deux sièges » (page 112). Les résultats définitifs des élections égyptiennes sont maintenant connus : les Frères musulmans obtiennent 47% des sièges et le parti fondamentaliste salafiste Al-Nour 24% alors que la coalition de partis laïcs n'arrive qu'à 7% ! Cela nous interroge sur la pertinence de l'analyse politique d'ALAA EL ASWANY.

De plus il affirme : « il est difficile que les Égyptiens trouvent maintenant un meilleur candidat à la Présidence de la République que Mohamed EL BARADEI qui est docteur en droit de l'université de New York et jouit d'une expérience internationale » (page 42). Le samedi 14 janvier 2012 Mohamed EL BARADEI a annoncé qu'il se retirait de la course à la présidence car « l'ancien régime n'est pas tombé ».

La seconde partie est intitulée « le peuple et la justice sociale ». L'auteur rappelle d'abord le rôle de l'Amérique dans la chute du président chilien Salvador Allende pour conclure : « Toute cette histoire, qui est connue, nous interdit d'avoir confiance dans les États-Unis lorsqu'il parle de démocratie » (page 121). Quelques pages plus loin, une autre affirmation nous surprend : « L'Égypte a toujours su, d'une manière vraiment exceptionnelle, préserver son islam en même temps que son ouverture au monde » (page 128). N'oublions pas que l'auteur, en plus d'être un bon écrivain, est dentiste et qu'il a été étudiant à Chicago. Le nationalisme rend-il aveugle ?

Dans la troisième partie consacrée à la liberté d'expression et à l'oppression politique, l'auteur s'interroge sur les rapports entre la politique, la morale et la religion : « les libertés sont-elles divisibles ? Devons-nous commencer par réformer les mœurs ou le régime ? ».

La dernière partie contient cinq articles écrits après la révolution, sous le titre général « la révolution n'est pas terminée ». Dans cette analyse, nous avons un premier constat : « Ce grand nombre de victimes renforce l'exigence des révolutionnaires de voir leurs objectifs réalisés dans leur totalité » (page 308). Puis une interrogation sur les Frères musulmans : « le perpétuel problème des Frères musulmans, que l'on retrouve régulièrement depuis la création de la confrérie, en 1928, consiste dans l'antinomie qui existe entre leur fermeté morale, en tant que personne, et leur souplesse politique, en tant qu'organisation » (page 311). Nous trouvons encore un

vœu qui ne semble pas se réaliser : « Pour que l'Égypte se mette en marche vers son avenir, il faut y établir une authentique démocratie qui ne peut se réaliser que dans un État séculier » (page 321). Mais la conclusion semble malheureusement se révéler parfaitement exacte : « Le problème, c'est que la révolution a fait tomber Hosni MOUBARAK, mais que le régime de MOUBARAK, lui, n'est pas tombé » (page 324). C'est ce que dit aujourd'hui Mohamed EL BARADEI.

Nous ne pouvons terminer cette recension sans relever un leitmotiv lancinant que l'on retrouve pratiquement dans chaque article : tout est de la faute d'Israël. Voici quelques exemples :

- « Par ses services rendus à Israël dans le but d'assurer la transmission héréditaire du pouvoir, le régime égyptien a dépassé ses propres performances » (page 22).
- « Si Israël est notre ennemi, ce qui est le cas en réalité, ne serait-il pas dans notre intérêt national de soutenir la résistance palestinienne ? » (page 50).
- « Cette insistance israélienne pour que vous héritiez du pouvoir reflète la crainte que fait naître en Israël l'idée d'une démocratisation de l'Égypte » (page 100).
- « La coopération du régime égyptien avec Israël, la fourniture à ce pays de gaz et de ciment, sa participation au blocus de la Palestine par la fermeture du terminal de Rafah, toutes ces politiques répréhensibles et déshonorantes sont condamnées en tout premier lieu par les Égyptiens » (page 195).
- « Les gouvernements occidentaux sont complètement soumis à l'influence sioniste » (page 202).
- « Je n'avais jamais vu une telle sauvagerie dans la répression, en dehors de la façon dont les Israéliens avaient traité les manifestants palestiniens durant l'Intifada » (page 282).
- « Ce régime syrien, armé de pied en cap, qui a tué des milliers de fils de son peuple, n'a jamais tiré une seule balle contre Israël depuis quarante ans » (page 346).

ALAA EL ASWANY affirme pourtant : « Chaque homme a droit à être traité avec respect et dignité, quelles que soient sa nationalité et sa religion » (page 316). Faudrait-il donc conclure que l'Israélien n'est pas un homme ?

Les Coptes d'Égypte

Christine CHAILLOT,

Éditions de l'Œuvre, Paris, septembre 2011,

317 pages, 25 €

L'Égypte fut une pionnière dans l'adoption du christianisme. Selon la tradition, elle fut évangélisée par Marc qui y apporta la parole du Christ. Après l'avènement de l'islam, la communauté copte, la plus nombreuse des communautés chrétiennes présentes au Proche-Orient, s'est maintenue par vents et marées. De nos jours, elle représente environ 10% d'une population locale de 80 millions. Mais depuis les années 1970, elle subit une recrudescence dans les discriminations et les violences, voire les persécutions, qui, sans donner lieu à des jugements équitables, menacent son existence. Le 6 janvier 2010, durant la veille du Noël copte, Nag Hammadi, en Moyenne Égypte, (où d'anciens manuscrits d'évangiles gnostiques furent découverts en 1945) est ensanglanté par un massacre, qui va se répéter à Alexandrie un an plus tard. Ces tueries qui ont indigné le monde entier ont incité Christine CHAILLOT, proche de cette communauté qu'elle fréquente depuis trente ans, à lancer un cri d'alarme : les non-musulmans auront-ils encore des droits en Égypte dans le futur, alors que le pays traverse une période cruciale de son histoire contemporaine ?

Pendant longtemps, le pouvoir a nié les problèmes des coptes, tandis qu'il encourageait avec les présidents SADATE, puis MOUBARAK l'islamisation de la société pour contenir les mouvements extrémistes. Il a renoncé à protéger les coptes tout en s'efforçant de donner au monde extérieur une image rassurante de leur sort. Après avoir opté pour la discrétion pour ne pas envenimer la situation, les coptes entendent désormais dénoncer publiquement l'inertie des autorités et réclamer ouvertement la reconnaissance de leur droit à une totale citoyenneté, d'autant qu'ils se sont montrés tout au long de l'histoire attachés à leur patrie.

Certes, pendant le soulèvement contre Hosni MOUBARAK, coptes et musulmans fraternisaient, mais, peu après, les illusions du « printemps arabe » se sont dissipées et avec le retour des violences sectaires les chrétiens d'Égypte font face à la montée en puissance des salafistes et à la marginalisation de leur communauté. Dans ces conditions, comment améliorer la situation des coptes et faire reconnaître leurs droits sans être taxé d'anti-islamique ? Cela nous concerne tous, car les chrétiens d'Orient et les musulmans d'Occident représentent l'image de l'autre dans leur

société respective, qui, chacune, se doit de combattre l'intolérance et de respecter l'autre dans son altérité. Dans le même temps, selon le principe de réciprocité, le respect pour les musulmans en Europe doit s'accompagner du respect pour les minorités religieuses dans les pays musulmans. Il est dommageable à cet égard que l'Orient qui a vu naître le christianisme se vide de ses chrétiens sans vraiment troubler les Occidentaux.

Il faut, pour l'auteur partisan du dialogue interreligieux, trouver les moyens de s'entendre. Les responsables religieux se sont généralement efforcés de préserver de bonnes relations entre musulmans et chrétiens. Le patriarche copte CHÉNOUDA III a ainsi dénoncé les conversions agressives vers le christianisme faites par les églises évangéliques, souvent américaines, qui sont vécues par les musulmans comme des provocations. Le dialogue avec les islamistes se heurte néanmoins à une difficulté majeure puisque pour eux État et religion sont liés et la laïcité ignorée.

L'avenir des coptes va dépendre de l'engagement des nouvelles autorités issues des élections à réconcilier les musulmans et les chrétiens dont la sécurité et les droits doivent être garantis, au-delà de la dimension confessionnelle. Va-t-on les laisser émigrer pour répondre au vœu des islamistes radicaux qui veulent en débarrasser le pays ? Va-t-on parvenir à une totale citoyenneté pour tous ? Déterminés à revendiquer une égalité véritable et la liberté religieuse pour tous les citoyens, les coptes veulent obtenir dans la constitution la suppression de l'article 2 qui dispose depuis 1980 que la loi islamique (la *charia*) est la source principale de la législation.

Les derniers événements donnent des premiers éléments de réponse aux interrogations de Christine CHAILLOT, qui par une enquête détaillée fait prendre utilement conscience de la question copte. Les coptes se sont engagés dans un combat pacifique et veulent jouer le jeu démocratique. Malgré des résultats favorables aux islamistes, les chrétiens d'Égypte qui, en cette fin d'année 2011, se sont mobilisés pour les élections font preuve d'optimisme ; ils espèrent pouvoir contrer les extrémistes avec le concours des Frères musulmans qui selon le nonce apostolique au Caire auraient promis de respecter les droits des chrétiens. Cet espoir est à la mesure de la longue cohabitation des coptes et des musulmans qui a certes connu des hauts et des bas au cours des quatorze derniers siècles, mais qui ne s'est jamais interrompue.

Dictionnaire insolite du Maroc

Latéfa FAÏZ,
Éditions Cosmopole, Paris, novembre 2011,
159 pages, 10 €

Cet ouvrage est le quinzième d'une collection dédiée à la présentation originale d'un pays, véritable vade-mecum, plus qu'un guide touristique, car il foisonne de détails.

Sa présentation par ordre alphabétique des définitions de mots choisis légitime son appellation de dictionnaire. Mais c'est le choix desdits mots qui fait l'intérêt de l'ouvrage.

Latéfa FAÏZ, diplômée d'arabe littéral à l'Inalco et d'histoire contemporaine sait, grâce à sa connaissance et ses expériences, nous initier à des notions, à de coutumes locales, en les éclairant d'un commentaire érudit mais simple et accessible à tous.

C'est ainsi qu'on lit avec intérêt, par exemple, le chapitre L, parce qu'il traite de(s) la(les) langue(s), celle(s) qu'on emploie de préférence à d'autres selon les circonstances de la vie, parce qu'on apprend beaucoup sur le renouveau de la littérature depuis les années 60, parce qu'on garde leur place aux légendes.

C'est aussi tout un monde de saveurs et d'arômes qui flattent (par l'imagination) nos narines en excitant nos glandes salivaires tant la richesse de la cuisine fait partie intégrante de ce pays. On apprend que servir un plat de poisson n'est pas du meilleur effet sur les invités et que l'existence des nombreux restaurants de fruits de mer sur le littoral atlantique sont un héritage des colonisations française et espagnole.

Pas question non plus d'oublier les peuples berbères et leur contribution à la diversité florissante du Maroc.

Grâce à son regard avisé et amoureux sur le pays, Latéfa FAÏZ transforme ce petit dictionnaire en indispensable compagnon de voyage.

Françoise MOREUX

Un diplomate engagé

Jean-Marie SOUTOU,

Éditions de Fallois, Paris, juin 2011, 541 pages, 25 €

Il faut d'abord aborder ces mémoires comme une suite de réflexions sur quarante ans de politique extérieure française par un diplomate original, et par sa formation et par sa personnalité. Né en 1912, Jean-Marie SOUTOU a étudié au Collège de Bétharram ; béarnais chrétien, il s'est formé dans l'équipe d'Emmanuel MOUNIER, a participé au sauvetage des enfants juifs à Lyon, a été arrêté par BARBIE puis a terminé les années de guerre en Suisse. D'abord nommé Secrétaire d'ambassade à Belgrade, il a continué comme Ministre conseiller à observer le communisme en action en URSS durant les années complexes du 20^{ème} Congrès, puis a suivi avec passion à la tête de la Direction Europe du Quai d'Orsay, la naissance dans la douleur de l'Europe. Il a connu les heurts et malheurs de la IV^e République, s'est appliqué à une analyse serrée de la politique allemande de l'URSS, du Général DE GAULLE et des États-Unis. Son autre grand homme fut MENDÈS-FRANCE dont il fut le directeur adjoint de cabinet.

L'Italie, l'Algérie lui furent aussi familières, c'est dire le vaste champ géographique et historique couvert par un de ceux qui furent les croisés de l'antisoviétisme.

C'est grâce à un autre grand diplomate, Jean-François NOVILLE, qui enregistra ses mémoires, et à son fils dévoué, l'historien Georges-Henri SOUTOU, que nous parviennent ces pages d'histoire assorties de notes, de commentaires très pédagogiques.

Secrétaire général du Quai en fin de carrière, ce non-conformiste est l'exemple de ces grands diplomates aptes à servir la France avec efficacité et compétence.

Françoise BARRY

Le dernier procès

Nicolas BOURCIER,

Éditions don Quichotte, Paris, août 2011, 296 pages, 18 €

Ce livre constitue une recherche minutieuse sur le rôle de John DEMJANJUK, condamné le jeudi 12 mai 2011 à cinq ans de prison pour complicité d'assassinat de 28 060 individus au camp de Sobibor, entre le 27 mars et le 15 septembre 1943, par le tribunal de Munich. Condamné mais laissé libre, vu son âge avancé, quatre-vingt-onze ans.

« Dès ses débuts, à la fin des années soixante-dix, lorsqu'un journal ukrainien et prosoviétique basé à New York publia la copie d'une carte d'identité d'auxiliaire nazi portant son nom, l'affaire DEMJANJUK fut le théâtre de va-et-vient dramatiques sur les lignes de front de l'histoire. Elle n'a eu de cesse, depuis, d'interroger les limites du droit, les pièges de la mémoire, l'imprescriptibilité d'un crime, le sens d'une peine. Aucune lecture univoque ne saurait épuiser la richesse d'une telle histoire » (page 13).

Iwan Nikolajewitsch DEMJANJUK est né le 3 avril 1920, en Ukraine. En juin 1941, face à l'offensive de l'Allemagne nazie, il est incorporé dans l'Armée rouge pour se battre contre la Wehrmacht. Très rapidement, il est gravement blessé. Mais les chirurgiens soviétiques le remettent sur pied et il est renvoyé en première ligne. Le 18 mai 1942, lors de la bataille de Kertch, en Crimée, il est fait prisonnier par les Allemands.

Après la guerre, il se retrouve dans divers camps pour personnes déplacées et rencontre sur future femme, Vera KOWALEWA, originaire d'Ukraine, envoyée à Berlin comme travailleuse forcée. Ils se marient le 1^{er} septembre 1947 et espèrent s'exiler aux États-Unis.

En février 1952, ils débarquent enfin à New York. Après avoir travaillé quelques mois dans une ferme, il est embauché chez Ford, à Cleveland. À partir de 1975, les services américains d'immigration et de naturalisation (*Immigration and Naturalization Service*) recherchent Iwan DEMJANJUK, « un volontaire pour rejoindre les unités SS allemandes et la police de sécurité ».

« Le procès qui oppose les États-Unis, plaignants, à John DEMJANJUK s'ouvre le 10 février 1980. Il dure six semaines. À son terme, l'ancien soldat de l'Armée rouge capturé par les Allemands se voit déchu de la nationalité américaine. Dans son rendu de quarante-quatre pages, le juge Frank BATTISTI en charge du dossier indique que John DEMJANJUK a menti pour obtenir sa naturalisation, omettant sciemment son passé de gardien nazi à Trawniki

et à Treblinka. Selon le magistrat, il est bien « Iwan le Terrible » (page 66). Après plusieurs recours, il est finalement expulsé vers Jérusalem le 27 février 1986.

Le 25 avril 1988, les juges de Jérusalem annoncent la sentence : « L'accusé n'est pas EICHMANN. Il n'a pas été à l'origine de l'extermination. Il n'a pas organisé l'anéantissement de millions de personnes. Toutefois, il a été un complice qui tua de ses propres mains, persécuta et brutalisa avec zèle des dizaines de milliers d'individus innocents. C'est pour ces raisons que nous le condamnons à mort » (page 99).

Une historienne et journaliste indépendante britannique, Gitta SERENY, auteure d'un ouvrage de référence sur Treblinka remet en cause les thèses de l'accusation. Pour elle John DEMJANJUK aurait officié à Sobibor et non à Treblinka et ne pourrait donc être « Iwan le Terrible ».

Début juin 1992, le procès en appel commence. Le 29 juillet 1993, la Cour suprême de Jérusalem reconnaît que John DEMJANJUK a bien occupé le poste de gardien nazi dans le camp d'extermination de Sobibor, mais il ne pouvait être condamné à ce titre car il n'avait pas eu la possibilité de se défendre sur ce point précis. Il est donc acquitté au bénéfice du doute. Le 22 septembre 1993, il retourne aux États-Unis en homme libre.

En avril 1999, une seconde procédure de dénaturalisation est instruite pour « avoir participé, en tant que gardien Trawniki, aux persécutions survenues dans les camps de Sobibor, Majdanek et Flossenbürg » (page 130). « Le 21 février 2002, la cour du district Nord de l'Ohio conclut que l'entrée de John DEMJANJUK sur le territoire des États-Unis en 1952 est illégale et qu'il a obtenue illégalement sa naturalisation en 1958 » (page 136). Le 30 janvier 2008 son ultime recours est repoussé. Il atterrit en Allemagne le 12 mai 2009.

« La condamnation de John DEMJANJUK est une victoire intellectuelle sur le temps. À quatre-vingt-onze ans, ce vieil homme originaire d'Ukraine, fait prisonnier en 1942 par la Wehrmacht et accusé d'avoir été un ancien nazi du camp d'extermination de Sobibor, vient de se voir infligé une peine de cinq années de prison par la cour d'assises de Munich, sans qu'aucun témoin ait pu confirmer les faits qui lui sont reprochés » (page 299).

Non seulement ce livre constitue une enquête très riche et bien documentée mais il soulève un certain nombre de points juridiques fondamentaux sur les témoignages, les preuves mais aussi sur la responsabilité des subalternes. À lire absolument.

Aux sources de l'émigration russe blanche Gallipoli, Lemnos, Bizerte

Nicolas Ross,

Éditions des Syrtes, Paris, novembre 2011,

187 pages, 15 €

Ce premier livre d'une nouvelle collection, « mémoire de l'émigration blanche », retrace l'histoire de l'événement fondateur des quatre-vingt-dix années d'existence des Russes blancs en exil : l'évacuation du 14 au 22 novembre 1920 de 150 000 Russes blancs, dans des camps de fortune, dans l'île grecque de Lemnos, à Bizerte en Tunisie et dans le port de Gallipoli, à l'entrée de la mer de Marmara.

« La naissance de l'Armée des volontaires eut lieu le 7 janvier 1918, après des discussions, parfois tendues, entre les généraux ALEXEÏEV et KORNILOV. KORNILOV prenait le commandement des troupes et le général DENIKINE était nommé son remplaçant. ALEXEÏEV coiffait toutes les fonctions civiles, y compris les relations extérieures. KALÉDINE leur était associé en qualité de gouverneur du Don. Mais, sur le Don, l'environnement restait globalement hostile et une offensive rouge se développa contre Rostov. Dans ces conditions, le commandement de l'Armée des volontaires décida de redéployer ses troupes plus au sud, dans la région des Cosaques du Kouban, qu'on espérait amicaux. Les rouges contrôlant les voies ferrées, il n'était possible de s'y rendre qu'à pied. Informé de cette décision, le général KALÉDINE mit fin à ses jours » (page 20).

« Début 1920, le Royaume-Uni et la France, qui jusque-là avaient de concert soutenu, assez mollement il est vrai, le combat des blancs contre les rouges, adoptèrent des positions différentes dans le problème russe. Le Premier ministre britannique [David] LLOYD GEORGE considérait que son pays en avait assez fait, que la lutte des blancs était désormais une cause sans espoir et que la priorité pour l'Angleterre était de rétablir le plus vite possible des relations économiques avec le seul gouvernement réel de la Russie, celui des Soviét » (page 35). La France avait d'autres préoccupations : elle s'inquiétait tout d'abord de la Pologne, son alliée privilégiée, menacé par l'Armée rouge et espérait un retour des Russes blancs afin d'honorer les

emprunts russes que le gouvernement soviétique refusait d'assumer. C'est pourquoi elle maintenait son soutien à cette cause.

Le 11 novembre 1920, le général WRANGEL donna l'ordre d'opérer l'évacuation " de tous ceux qui ont partagé le chemin de croix de l'armée, des familles des militaires, des fonctionnaires civils avec leurs familles et des personnes qui pourraient être en danger du fait de l'arrivée de l'ennemi." » (page 44).

Pour la France, WRANGEL n'était plus un chef de gouvernement mais le responsable d'une grande quantité de réfugiés qui devenaient une charge encombrante. Seule la flotte de la mer Noire, qui était encore en état de naviguer, présentait un intérêt. C'est pourquoi elle fut autorisée à voguer vers Bizerte alors que la grande majorité des réfugiés était parquée dans l'île grecque de Lemnos ou dans le port de Gallipoli.

Comme la France reconnaissait officiellement l'URSS le 28 octobre 1924, il devint impossible de tolérer l'existence d'une escadre de la flotte impériale. « À la fin des années 1920, la situation des navires de l'ex-Escadre russe, à peine entretenue, était devenue préoccupante. Entre 1930 et 1936, les derniers d'entre eux furent l'un après l'autre vendus à la ferraille. Nombre des membres de leurs équipages s'installèrent en Europe, surtout en France, mais certains s'établirent sur place. Ils trouvèrent leur dernier repos en terre tunisienne aux côtés de leurs chefs, les amiraux BERENS, TIKHMENEV et GUERASSIMOV » (page 70).

Ce petit livre, fondé sur des sources souvent inédites en France et illustré de nombreuses photographies originales restitue la mémoire de ces Russes blancs, restés fidèles aux valeurs ancestrales de leur pays.

Nicolas ROSS est l'auteur de plusieurs livres consacrés à la Russie : *La Mort du dernier tsar, la fin d'un mystère ? Saint Alexandre-sur-Seine l'église russe de Paris et ses fidèles des origines à 1917* et *Saint Alexandre Nevski, centre spirituel de l'émigration russe, 1918-1939*.

L'État inachevé

La question du droit dans les pays arabes

Ali MEZGHANI,

Éditions Gallimard, Paris, septembre 2011,

352 pages, 26,90 €

Ali MEZGHANI est professeur agrégé de droit privé à la faculté des sciences juridiques de Tunis et enseigne, depuis dix ans, le droit des pays arabes à l'université Panthéon-Sorbonne, Paris 1.

Cet ouvrage se compose de deux parties :

- Le legs historique à l'épreuve de la modernité
- De la loi sans État à l'État de droit.

L'auteur commence par s'interroger : « Comment être moderne sans se renier ? Faut-il, pour rester fidèle à soi, renoncer au monde ? L'articulation de la modernité et de la tradition est un thème récurrent qui prend, souvent, la forme d'une opposition entre l'Occident et l'Islam » (page 16). Pour lui, un État moderne doit être autonome. C'est la place que l'on accorde au droit qui révèle la véritable nature de l'État. « La démocratie s'appuie sur le droit, qui, en raison de sa vocation pédagogique, en est un élément essentiel » (page 25).

Il explique ainsi le titre de son ouvrage : « C'est à sa structure même que renvoie l'idée d'État inachevé. Lui font défaut certains éléments constitutifs. En particulier la pleine souveraineté juridique : dire la loi et en assurer l'application » (page 26).

En réalité l'auteur semble opposer la religion et la raison. Il regrette que l'islam suive GHAZALI qui « ouvre son *Autodestruction des philosophes* par une stigmatisation radicale de la philosophie étrangère » (page 35) plutôt qu'AVERROËS qui affirmait : « c'est un devoir pour nous de nous aider dans notre étude de ce qu'on dit, sur ce sujet, ceux qui l'ont étudié avant nous, qu'ils appartiennent ou non à la même religion que nous » (page 35).

ALI MEZGHANI étudie ensuite les sources de la révélation, l'histoire et l'orthodoxie : « L'histoire de l'islam est donc celle que l'orthodoxie a bien voulu en dire. Le *fiqh*¹ y est conçu sans passé, sans influence étrangère, sans

1. *Fiqh* ou droit musulman, terme technique arabe qui a pour sens premier « science, compréhension »

perspective puisqu'il est déjà advenu et que, descendu du ciel, il est valable en tout temps et en tout lieu. Le paradoxe, en islam, est que la conception religieuse, qui s'est construite en son nom, apparait sous l'éclairage de l'histoire mais ne veut pas s'y situer » (page 47).

Il est toutefois surprenant que l'auteur compare le droit musulman au droit babylonien en « oubliant » l'influence de la Bible sur l'islam naissant : « Les similitudes sont frappantes entre le code de Hammourabi, anthologie des jugements qui, d'ailleurs, ne s'imposaient pas aux juges, et le droit musulman en matière pénale et parfois en droit de la famille. Le talion (œil pour œil, dent pour dent), les règles sur la *diyya* (compensation monétaire) et la *aquila* (instituant la responsabilité collective des parents les plus proches de l'auteur de l'infraction pénale) se trouvent dans les deux cas » (page 51).

Une étude sérieuse de la Bible montre que si de nombreux textes sont présents dans les littératures anciennes du Moyen-Orient, leur interprétation est radicalement différente. C'est le cas de la loi du talion, exemple souvent cité et rarement compris, qui « tend à limiter les exagérations de la vengeance en rétablissant une proportion entre l'offense et le châtement » (Joseph TRINQUET, note sur Exode 21,23-25 in *La Bible*, traduction d'Émile OSTY, Paris, 1973, page 186).

L'auteur a ainsi tendance à rejeter tout ce qui relève de la religion, facilement assimilé à une attitude irrationnelle afin de défendre un État moderne, rationnel, indépendant et areligieux, en un mot parfaitement laïc. Cette conception, purement française, semble ignorer qu'il existe des pays comme les États-Unis, le Royaume-Uni ou l'Allemagne qui respectent l'autonomie du droit tout en laissant une certaine place, non négligeable, à la religion.

Yohanan LAMBERT

et qui, après s'être appliqué à l'origine à toute espèce de connaissance, a rapidement pris en islam une valeur religieuse pour désigner la connaissance et l'étude de la Loi ou charia ». Dominique et Janine SOURDEL, *Dictionnaire historique de l'islam*, PUF, Paris, 1996, page 297.

Des étoiles sombres dans le ciel

Nadia SALMI,

Oh ! Éditions, Paris, 2011, 262 pages, 17,90 €

Un an et demi après le décès de sa mère Thérèse, en novembre 2005, Ingrid reçoit de ses demi-frères, au moment de la dispersion des cendres, un coffret contenant une dizaine de lettres en allemand et la photographie d'un officier de la Wehrmacht. Ingrid est *une enfant de boche*, comme deux cents mille autres Français.

Nadia SALMI va enquêter pendant quatre ans « pour en guérir ». En mars 1946, Thérèse a vingt ans et est tombée amoureuse de Hans K., un soldat allemand prisonnier, au camp de Douai. Elle va l'aider à s'évader et fuir, avec lui, se réfugier chez sa mère à Villeurbanne.

En juin 1946 il retournera chez lui, à Hürtz en Allemagne, où il retrouvera son épouse et sa fille qu'il croyait disparues lors d'un bombardement. Quelques jours plus tard, Thérèse découvre qu'elle est enceinte. Elle échangera quelques lettres avec Hans mais ne le reverra jamais.

Nadia SALMI écrira à l'état-civil de Hürtz pour essayer de retrouver son grand-père. Elle finira par apprendre qu'il est né le 27 janvier 1914 et décédé le 24 septembre 1962. Ils sont tous les deux nés le 27 janvier ! Si Ingrid ne connaîtra jamais son père, elle fera connaissance avec sa famille allemande, sa demi-sœur.

L'auteure continuera son enquête et reconstituera la carrière militaire de son grand-père grâce aux archives de la Wehrmacht. En mai 2011, après quatre ans d'enquête, Nadia SALMI prend congé de son grand-père, « ravie de sentir enfin allégée ». Ce long travail a été salvateur : « En te cherchant, j'ai en effet trouvé le réconfort. J'ai appris et grandi, heureuse de démêler les fils invisibles qui nous lient... C'est parce que tu as baissé les bras que j'ai décidé de retrousser les manches. C'est parce que tu as été lâche que j'ai voulu être courageuse. C'est parce que tu as infligé le secret que j'ai choisi de t'imposer ma vérité » (page 251).

Le livre s'achève sur un épilogue où l'auteure révèle un dernier secret : « Il n'y a pas de honte à avoir pour grands-parents un soldat allemand de la Wehrmacht et une Française à un poil d'être tondue. Ce qui est honteux, c'est d'avoir pour mère une victime non déclarée de la Seconde Guerre mondiale. Dans les livres d'histoire, en effet, il n'y a pas de place pour les hommes et les femmes comme elle. [...] Et pourtant, ils sont là, Français,

Belges, Hollandais ou encore Suédois. Ils sont des centaines de milliers, peut-être un million, à avoir été traités de bâtards » (page 257).

Nadia SALMI est journaliste et travaille en Belgique et en France. Ce récit constitue sa première publication.

Yohanan LAMBERT

Les Impurs

Caroline BOIDÉ,
Serge Safran Éditeur, Paris, décembre 2011,
159 pages, 15 €

Ce petit roman nous replonge dans l'Algérie des années cinquante, alors que se dessine un nouvel ordre du monde. Malek, jeune musulmane est bibliothécaire et va vivre avec David, un jeune juif ébéniste de Batna, un amour torride.

Luttant contre les préjugés actuels, l'auteure veut montrer qu'il a existé des relations fraternelles entre juifs et musulmans, en Afrique du Nord.

Caroline BOIDÉ est une jeune femme de trente ans, née d'une mère juive d'Algérie et d'un père originaire de France. Elle a déjà publié *Comme un veilleur attend l'aurore*, en 2008.

Nous aimerions croire, avec l'auteure, à un avenir paisible entre juifs et musulmans. Bien qu'il existe de nombreux exemples individuels d'entente cordiale et même de relations amoureuses, les récentes révolutions arabes ne nous incitent pas à l'optimisme.

Les résultats électoraux en Égypte et en Tunisie montrent une forte poussée des courants islamistes, voire intégristes. Les attentats perpétrés en Égypte contre les Coptes, au Soudan contre les chrétiens n'incitent pas à espérer à des relations pacifistes proches.

Enfin l'attitude hostile de certains intellectuels comme l'Égyptien Alaa EL ASWANY nous fait encore plus douter.

Yohanan LAMBERT

J'apprends l'hébreu

Denis LACHAUD,

Éditions Actes Sud, Arles, août 2011, 239 pages, 18,50 €

Frédéric est un jeune Français de dix-sept ans. Son père est un banquier qui, à la suite de diverses mutations professionnelles, déplace sa famille dans plusieurs grandes villes : Paris, Oslo, puis Berlin. Il vient d'apprendre sa nomination à Tel-Aviv.

À force de déménager, Frédéric connaît de graves problèmes de communication : il perd le sens de la phrase et ne peut employer les mots que séparément.

En Israël, il découvre que l'hébreu se lit à l'envers, de droite à gauche, et que l'apprentissage de cette nouvelle langue pourrait lui permettre de retrouver une place dans le monde.

C'est ainsi qu'il parcourt les rues de Tel-Aviv, avec un dictaphone, pour interroger les Israéliens sur leur rapport à cet État, sur leur histoire et leur identité.

Un roman agréable qui permet de contempler Israël sous un angle original.

Denis Lachaud est un homme de théâtre. À la fois acteur, auteur et metteur en scène, il a déjà publié une douzaine d'ouvrages.

Yohanan LAMBERT

Journal (1918-1920)

Nelly PTACHKINA, traduit du russe par Luba JURGENSON,

Éditions des Syrtes, Paris, 2011, 270 pages, 23 €

Pour prendre la mesure de la Révolution russe il y a les grandes fresques romanesques, type « Docteur Jivago » et les journaux, c'était la mode, tenus durant ces longues années d'agonie de la Russie impériale. C'est cette micro-histoire qu'aborde une jeune fille adolescente de quatorze ans, éclairant les événements à Saratov, Moscou, Kiev, au hasard des déplacements obligés de sa famille.

À travers ses introspections, ses émois, ses souvenirs, elle devient un minuscule témoin historique, calmant son angoisse par l'écriture pour oublier « le cauchemar de cette épopée sanglante ». Simultanément la jeune

filles d'un milieu bourgeois, d'origine juive, évoque un hypothétique avenir plus heureux, quelque chose d'inouï.

Elle lit passionnément et les romans à la mode, et des essais sociopolitiques, fréquente un lycée, va danser, au théâtre... C'est ensuite la menace des bolcheviks qui font des « visites » d'appartements : il faut fuir Kharkov, Rostov, Odessa, sur fond de guerre russo-polonaise et de guerre civile.

C'est avec l'entrée des troupes de PETLIOURA, commandant de l'armée nationale ukrainienne à Kiev qu'on apprend par les yeux de Nelly, les horreurs sanglantes auxquelles se sont livrés les tchékistes en secret, et ensuite les menées antisémites des Ukrainiens amalgamant bolchevik et juif.

La famille PTACHKINA connaîtra l'exil en France et Nelly une mort prématurée, accidentelle.

Françoise BARRY

Méthode de chinois

Deuxième niveau

Zhitang YANG-DROCOURT – LIU Hong – FAN Jianmin

L'Asiathèque, Paris, 2011, livre + CD mp3,

560 pages, 52 €

Six ans après la parution chez le même éditeur du premier niveau de cette méthode de chinois concoctée par les enseignants de l'Inalco, voilà le deuxième niveau, celui de la Licence 1 de l'établissement. Les deux ouvrages constituent, dans une véritable continuité, le socle du cursus universitaire, dispensé par le département des études chinoises.

Au terme de l'étude des deux volumes de cette Méthode, 1 000 caractères et 2 000 mots courants pourront être connus et la grammaire de base du chinois contemporain acquise.

Le CD mp3 contient toute la partie « Compréhension et expression orales » de chacune des quatorze leçons. Les corrigés des exercices écrits, les exercices d'écriture, la traduction des textes, la transcription des dialogues et des textes de la partie « compréhension orale » sont tous téléchargeables sur le site <http://asiatheque.com>.

Assurément, les anciens regretteront de ne pas avoir disposé, à leur époque, d'un tel matériau pour apprendre le chinois...

Françoise MOREUX

Les musulmans dans l'histoire de l'Europe moderne Une intégration invisible

Jocelyne DAKHLIA et Bernard VINCENT (sous la direction de)
Éditions Albin Michel, Paris, 2011, 654 pages, 29 €

L'ouvrage qui a bénéficié sous la direction de Jocelyne DAKHLIA et de Bernard VINCENT de plusieurs contributions européennes s'interroge sur la réalité d'une présence musulmane dans l'Europe moderne alors que généralement prévaut l'idée que celle-ci ne serait que la résultante des expériences coloniales du XIX^e siècle. Avant ce moment, il s'intéresse à différents pays ou villes d'Europe occidentale, notamment Vienne, Turin, Livourne, Rome, l'Angleterre, le Portugal ou encore l'Espagne, en privilégiant naturellement le cas français. Pour reconstruire la présence musulmane dans ces régions, les auteurs sont partis à la recherche d'un groupe devenu invisible, celui que les gens d'islam auraient formé autrefois. Au-delà de cette part d'Europe qui a été à un moment musulmane (les Balkans), comment l'espace public européen a-t-il pu accueillir et reconnaître une présence de l'islam avant les confrontations coloniales ?

La présence musulmane dans l'Europe moderne revêt trois figures sociales qui se superposent avec leur logique propre : le captif, le marchand et le diplomate.

Les affrontements corsaires dispersent des musulmans en nombre au nord de la Méditerranée et les regroupent en un lieu, le bagne (dont le nom est dérivé de celui de Livourne élevé sur d'anciens établissements de bains). Là, vivaient des captifs venus du Maghreb ou de l'Empire ottoman et affectés aux galères. Cet esclavage utilisé par les chrétiens avait sa correspondance chez les musulmans de l'autre côté de la Méditerranée. Le nombre de captifs à Livourne faisait des musulmans une composante essentielle et visible de sa population. À la différence de l'Italie ou de l'Espagne, ni la France, ni l'Angleterre n'ont connu de véritables « communautés » musulmanes

constituées. Le déclin de la guerre de course tarit une des sources de la présence musulmane en Europe.

Tous les esclaves n'étaient pas musulmans et tous les musulmans en Europe n'étaient pas esclaves. Dans les grandes capitales maritimes séjournèrent des musulmans de passage : marchands, marins, courtiers ou encore diplomates.

La présence de marchands musulmans est circonscrite aux grandes places commerciales, comme Livourne, Ancône, Venise, Gênes ou Marseille. Des réseaux familiaux de convertis corses servent d'intermédiaires dans les échanges avec les régences maghrébines, ce qui a pour effet de rendre difficile la perception des marchands appelés « turcs », qui peuvent être par ailleurs d'origine grecque ou arménienne. Ces marchands se heurtent couramment dans les ports chrétiens à une inhospitalité qui n'est pas corrigée par un système de consulat semblable à celui des Européens en pays d'islam. Les ports catholiques résistaient à les accepter. Cependant, les vexations subies ne semblent pas relever d'une stigmatisation institutionnalisée qui interdirait aux musulmans de voyager ou de commercer dans les ports européens.

Paris, Londres, Vienne drainent des mobilités spécifiques liées à la diplomatie. Les ambassades islamiques sont susceptibles de connaître des défections dans leurs suites dont des membres cherchent refuge en Europe. Des délégations entières de princes maghrébins sont même passées en Espagne ou en Italie pour demander le baptême.

En effet, le baptême est une condition indispensable d'intégration, qui se paie au prix d'un effacement progressif de l'identité islamique ; le rituel du baptême est même parfois théâtralisé (ex. Léon l'Africain ou plus curieusement Baldassare Loyola DE MANDES, un prince saadien de Fès devenu un fervent missionnaire jésuite !). Le changement de nom impliquait deux conséquences sociales opposées : il sanctionnait une pleine assimilation, mais trahissait également le statut de converti. Néanmoins sur le long terme, c'est par cette « politique du changement de nom » que la diversité a pu se fondre dans le tissu social en perdant les traces de son origine.

Renoncer à sa religion (même à Rome) ne dégageait pas automatiquement de la servitude, mais entraînait un meilleur traitement. La fluidité des sociétés musulmanes offrait aux nouveaux convertis d'origine chrétienne des possibilités d'ascension sociale rapide sans d'équivalent en Chrétienté. Une différence remarquable entre la situation des esclaves musulmans en terre chrétienne et de leurs homologues chrétiens en terre d'islam concernait

la durée de la captivité, plus longue chez les premiers, sans doute grâce à la longue tradition de la rédemption chrétienne. Un moyen de recouvrer sa liberté pouvait passer par un échange de captifs. Un dernier moyen plus risqué était la fuite, parfois facilité par des réseaux d'entraide. C'est ainsi que de nombreux individus « musulmans » venus par les ambassades ou les galères ont disparu par capillarité dans les sociétés européennes.

Au XVIII^e siècle, l'enjeu de la christianisation devient moins crucial et la mobilité se généralise. Avant l'expansion planétaire des puissances atlantiques, le musulman en Europe, libre ou esclave, incarnait l'étranger et la menace par excellence. Désormais, le « Turc » (un terme qui renvoyait jusque-là à une appartenance davantage islamique que géographique) ne fait plus peur et les divisions religieuses internes des sociétés chrétiennes ont relativisé l'altérité de l'islam. Cependant, en France, les tentatives d'exercice du culte musulman dans les bagnes échouent à l'exception de celui de Marseille qui dispose d'une salle de prière et d'un cimetière. Les chrétiens captifs au Maghreb étaient mieux lotis : les États islamiques autorisaient dans leurs bagnes des chapelles chrétiennes et la présence d'aumôniers ; des lieux de sépulture pour les chrétiens existaient dès le XVI^e siècle à Alger, Tunis, Tripoli et Meknès. De nos jours, il est regrettable que de tels égards ne soient pas mieux partagés, en ayant changé de bord en Méditerranée. Pour éviter des rétorsions envers les chrétiens esclaves au Maghreb, une certaine réciprocité, accompagnée de tolérance, finit par s'installer, sans toujours aboutir. Sous la Monarchie de Juillet, le député LOUIS DE VAUCELLE plaide vainement pour la création d'une mosquée à Paris et à Marseille, dans un appel qui souligne une présence significative des musulmans dans ces deux villes.

Le problème de réciprocité est discuté non seulement pour la liberté de culte mais aussi pour la liberté de commerce et de circulation. Il s'en dégage l'image d'un changement lent et contrasté qui se traduit par un élargissement de la présence musulmane, au demeurant fragile, ainsi que l'illustre le parcours turinois d'un tailleur « turc, d'Anatolie », connu sous son nom de naturalisé, Gerolamo MOTTA. Avec la persécution qui frappe les calvinistes et les musulmans, la politique de tolérance s'inverse, après 1720, pour ce marchand étranger, qui va dissimuler ses origines. Son parcours apprend beaucoup sur les modalités de l'intégration et ses limites : la religion reste le critère le plus solide de définition de citoyenneté. Quand la charge religieuse se réduit, la présence gagne en transparence.

Au même titre que les juifs mais de manière différente, les musulmans entrent peu à peu dans des processus complexes d'insertion tantôt identifiable tantôt invisible. Ainsi, d'origine musulmane, des commerçants, des courtiers (dont les connaissances linguistiques sont valorisées), des artisans (en tissus), de petits entrepreneurs (établissements de massage, de café), des détenteurs de savoir-faire particuliers (apothicaires, jardiniers, acrobates) sortent de l'ombre et constituent une présence de l'intérieur. Une convergence d'intérêts introduit une tolérance tacite dans les rapports entre les sociétés musulmanes et européennes. Cependant, les marins et les militaires échappent à toute visibilité institutionnelle. Sur leurs marges géographiques, les sociétés méditerranéennes ont développé la capacité à assimiler des populations hétérogènes rendues à l'invisibilité.

La familiarité avec la culture islamique est en France bien antérieure au XVIII^e siècle ; on connaît le goût oriental de Catherine de Médicis avec ses turqueries, qui réjouiront ensuite Louis XIV. Mais, si les signes d'une ancienne présence juive existent, il n'y a pas de patrimoine tangible pour la présence musulmane. Cette réalité aurait été plus facile à exprimer par la littérature ou l'opéra, si l'on se réfère au personnage d'Othello, le « More » chrétien, réplique du renégat converti à l'islam ou aux *Lettres persanes* ou encore à *l'Enlèvement au sérail* où l'antagonisme religieux s'efface devant une banalisation des rapports humains.

La présence musulmane dans l'Europe moderne est tombée dans l'oubli social par la pratique du changement de nom et par un processus de sécularisation qui a permis à une nébuleuse de « Turcs » et de « Maures » de s'insérer peu à peu dans la société. Un brouillage avait fini par gommer les différences entre juifs et maures, chrétiens d'Orient et Turcs, Levantins et Maghrébins. L'instauration des rapports coloniaux avec le monde islamique va modifier au XIX^e siècle le rapport avec les musulmans sur le territoire métropolitain dans le sens de l'exclusion. D'« étranger invisible » le musulman devient le subalterne colonial et cette image va s'imposer.

Au terme de cette vaste et minutieuse enquête, le lecteur comprend pourquoi et comment cette réalité musulmane apparaît tant ignorée dans la mémoire collective. La résistance de l'Église catholique à la reconnaître traduisait peut-être un sentiment de supériorité ; elle manifestait aussi, selon moi, une volonté de préserver en Europe son identité chrétienne. À ce titre, je ne rejoins pas la position des auteurs qui, en démontrant que même sous des formes conflictuelles des accommodements à l'islam et aux musulmans ont été possibles, en déduisent la pertinence de la non-

inscription des « racines chrétiennes de l'Europe » dans la Constitution européenne.

Henri MARCHAL

Oasis du couchant واحة الغروب

Bahaa TAHER,

Traduit de l'arabe par Simon CORTHAY et Charlotte WOILLET
Éditions Gallimard, Paris, septembre 2011,
402 pages, 24 €

Siwa est une oasis égyptienne, située à proximité de la frontière libyenne, à plus de cinq cents kilomètres à l'ouest du Caire. Connue dans l'Antiquité sous le nom d'oasis d'Amon, elle est aussi le lieu où Alexandre le Grand sera conforté comme pharaon grâce à l'oracle du temple d'Amon.

Une autre particularité de cette oasis réside dans sa population berbère qui ne s'est convertie à l'islam qu'au douzième siècle.

Bahaa TAHER situe son roman dans cette oasis, à la fin du XIX^e siècle. À cette époque, l'Égypte de l'Empire ottoman est sous domination britannique. Mahmoud, officier de police, est envoyé dans cette oasis pour collecter l'impôt et remettre de l'ordre. Il est accompagné de son épouse, Catherine, irlandaise catholique passionnée d'archéologie. Elle est persuadée qu'Alexandre le Grand est enterré dans cette partie du désert.

La population de l'oasis est partagée en deux communautés antagonistes : les *Gharbiyin* et les *Charqiyin*. L'accueil est glacial et le poids des traditions risque de tout faire exploser.

Dans ce roman, l'auteur mêle traditions, histoire, politique et passion. Né en 1935 au Caire, Bahaa TAHER est un écrivain engagé et un universitaire. Ayant été censuré sous le régime de SADATE, il s'est exilé en Suisse et est devenu traducteur aux Nations Unies. Il est revenu en Égypte depuis quelques années. Ce livre a été couronné du Prix international de la fiction arabe en 2008.

Yohanan LAMBERT

La question de Palestine

Tome quatrième, 1967-1982,

Le rameau d'olivier et le fusil du combattant

Henry LAURENS,

Éditions Fayard, Paris, septembre 2011, 896 pages, 35 €

Henry LAURENS continue son analyse équilibrée des mécanismes complexes du Moyen-Orient et de la place prépondérante de la question palestinienne dans les relations internationales.

Dans le tome premier, *L'invention de la Terre sainte, 1799-1922*, l'auteur montre comment l'armée napoléonienne a permis la redécouverte de la Terre sainte, encouragé les recherches archéologiques pour démontrer la véracité de la Bible et insiste sur le rôle des « israélites » français dans la première colonisation juive.

Le deuxième tome, *Une mission sacrée de civilisation, 1922-1947*, détaille la chronologie des événements depuis la définition du mandat sur la Palestine ratifiée par la Société des Nations en juillet 1922 jusqu'au vote du plan de partage par l'assemblée générale de l'Organisation des Nations unies, en novembre 1947.

L'accomplissement des prophéties, 1947-1967, étudie le déclin de la puissance européenne, le jeu des grandes puissances et le refus des pays arabes de supporter les conséquences de l'inaction des nations occidentales face à la destruction des Juifs d'Europe. En 1967, Américains et Soviétiques se montrent incapables de calmer le jeu. À chaque guerre, Israël se renforce mais l'humiliation vient nourrir la haine.

Ce nouveau tome couvre, pour la première fois, les quinze années de juin 1967 à juin 1982 où la paix reste un rêve inatteignable.

Henry LAURENS est agrégé d'histoire et arabisant. Après avoir été professeur à l'Inalco, directeur du Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain, à Beyrouth, il est titulaire depuis 2003 de la chaire d'histoire contemporaine du monde arabe au Collège de France. Il a publié de nombreux ouvrages sur le monde arabe.

Yohanan LAMBERT

Sanctuaire du cœur

DUONG Thu Huong, traduit du vietnamien

par PHUONG Dang Tran

Éditions Sabine Wespieser, Paris, septembre 2011,

751 pages, 28 €

Sous la forme apparente d'un roman psychologique, *Sanctuaire du Cœur* cache en fait une peinture sociale des trente dernières années au Vietnam.

DUONG Thu Huong est née en 1947 au Nord du Vietnam, c'est dire qu'elle a traversé des guerres (anticolonialistes), au cœur d'antagonismes idéologiques (avènement du leader communiste Ho Chi Minh, séparation des deux Vietnam Nord et Sud) puis difficile remise en route de l'économie après la réunification.

Au travers de ces 750 pages, la mise en scène (et en haleine) des aventures d'un jeune garçon Thanh qui a quitté brutalement sa famille en fuguant puis est devenu gigolo, l'auteure nous entraîne dans une fresque historique où les héros d'hier sont les perdants d'aujourd'hui, où richesses et pauvretés se succèdent, où raison rime parfois avec prison, où idéologie cache intérêt égoïste, où beauté engendre corruption...

Plus que le récit lui-même, qui a malheureusement le style d'un roman-photo, ce sont les descriptions de situations, expériences visiblement vécues, ainsi que les réflexions personnelles qu'elles engendrent, qui représentent l'intérêt de l'ouvrage.

Au final, tous les personnages, à un moment ou un autre, sont perdants, car s'ils accumulent richesses ou pouvoir, ils ont perdu à jamais leur âme ; c'est probablement le sens du titre « sanctuaire du cœur ».

Françoise MOREUX

Survivre avec les loups

Lionel DUROY,

XO Éditions, Paris, septembre 2011, 235 pages, 18,90 €

En 1997, Misha DEFONSECA publie son autobiographie, *Survivre avec les loups*, qui raconte comment elle assiste en septembre 1941 à la rafle de ses parents par la Gestapo. Recueillie par une famille vénale, elle s'appelle désormais Monique Valle. Elle fait la connaissance des grands-parents de la famille qui lui révèle que ses parents ont été emmenés à l'est. Lorsque la

situation devient trop dangereuse, elle décide, à huit ans, de s'enfuir vers l'est. Elle traverse l'Europe à pied et survit à l'hiver grâce aux loups qui l'ont nourrie et réchauffée.

En 2005, l'ouvrage est republié après avoir été complété, à la demande de l'éditeur. Il est traduit dans une vingtaine de langues et devient un best-seller mondial. Adapté au cinéma par Vera Belmont, le film sort en Belgique en novembre 2007 et en France en janvier 2008. Il connaît immédiatement un grand succès.

Le film trouble manifestement certains esprits scrupuleux. Un spécialiste des loups, Serge AROLES, qui avait tenté, dès 2005, d'attirer l'attention de certains journaux sur cette « supercherie », souligne de nouveau certaines incohérences. Mais c'est l'historien de la Shoah Maxime Steinberg qui rappelle que la déportation des Juifs de Belgique n'a débuté que le 4 août 1942.

En février 2008, son éditrice américaine publie sur Internet deux documents troublants. Le premier est un extrait des registres de baptême qui prouverait que Misha DEFONSECA, de son vrai nom Monique DE WAEL, ne serait pas juive mais catholique et qu'elle serait née le 12 mai 1937, au lieu de 1934. Le second atteste qu'elle a été scolarisée à Bruxelles durant l'année 1943-1944. Le jeudi 28 février 2008, elle reconnaît avoir menti dans une déclaration rédigée par son avocat. À ce moment-là, Lionel DUROY se trouvait dans le bureau de l'éditeur.

« Je ne la connaissais pas, à l'époque, et cependant pas une seconde ne me vint à l'esprit qu'elle avait pu imaginer toute cette odyssée, et en particulier « instrumentaliser la Shoah », à seule fin de gagner de l'argent, ou de se « faire mousser ». Peut-être parce que moi aussi, comme tant de gens qui écrivent, j'éprouve parfois le besoin de me raconter des histoires, j'ai aussitôt pensé que Survivre avec les loups a été inventé pour transgresser un destin moins glorieux, plus obscur, et sans doute beaucoup plus douloureux. C'est ce sentiment qui m'a fait proposer dans l'instant à Bernard FIXOT d'écrire « la véritable histoire » de Monique DE WAEL » (page 19).

La véritable histoire dépasse la fiction. Pour conclure, nous reprenons les propos tenus par Monique DE WAEL devant l'auteur du livre : « J'ai menti, oui, mais je l'ai fait pour nous sauver. Réhabiliter mon père, donner un sens à la mort de ma mère, et me sauver, moi, en me permettant de respirer dans ce monde » (page 228).

Élisabeth ALLÈS
1953 - 1^{er} janvier 2012

Le bulletin *Orients* précédent ne comportait pas de rubrique « in memoriam » et nous avons espéré qu'il en serait de même pour le présent numéro.

La disparition d'Élisabeth ALLÈS, survenue alors que cette année n'avait que quatre heures, a soulevé une vague de témoignages élogieux de la part de ses collègues, camarades et amis de l'EHESS.

Tous mettent en avant son engagement notoire, sincère et profond, au sein de la LDH (Ligue des Droits de l'Homme) dont elle a été un temps membre du Bureau national.

Je ne paraphraserai pas ce qu'on peut lire sur le web dans ce sens. En revanche, j'évoquerai cette soirée que les anciens élèves ont gardée assurément en mémoire. Elle nous avait fait la grâce de venir nous parler de l'expérience originale des femmes musulmanes chinoises, dans une conférence¹ donnée le 6 avril 2010, dans les salons de la rue de Lille.

Car Élisabeth ALLÈS, anthropologue et sinologue, avait fini par conjuguer les deux sujets pour lesquels elle avait fait des études approfondies : l'Islam et la Chine, et sur lesquels elle faisait autorité.

Depuis longtemps, je cherchais un intervenant pour nous parler des minorités musulmanes en Chine, lorsqu'Isabelle LANDRY-DERON m'a indiqué que la Directrice du CECMC (Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine) de l'EHESS, avait réalisé une étude très fouillée sur le sujet, concernant notamment les mosquées féminines en Chine et le phénomène unique de femmes-*ahong*.

Je ne peux oublier l'accueil simple et chaleureux qu'Élisabeth que je rencontrais pourtant pour la première fois, m'a réservé, répondant à ma requête sans hésiter, au titre de ses études à l'Inalco au début des années 80, et cherchant immédiatement une date possible pour une conférence.

La voix de l'association des anciens élèves veut se joindre au concert unanime de tous ceux qui ont connue Élisabeth ALLÈS en lui redisant toute notre gratitude de nous avoir livré si brillamment une partie de ses précieuses connaissances.

Nous adressons à ses proches nos condoléances attristées.

Françoise MOREUX

1. Voir texte dans *Orients* d'octobre 2010.

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève étudiant

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2012 une cotisation :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Oriens

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des Langues Orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à yohanan.lambert@inalco.fr



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

Inalco

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Tél. 06 07 94 04 48

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 30 € (France) 40 € (étranger)

Vente au numéro : 15 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

